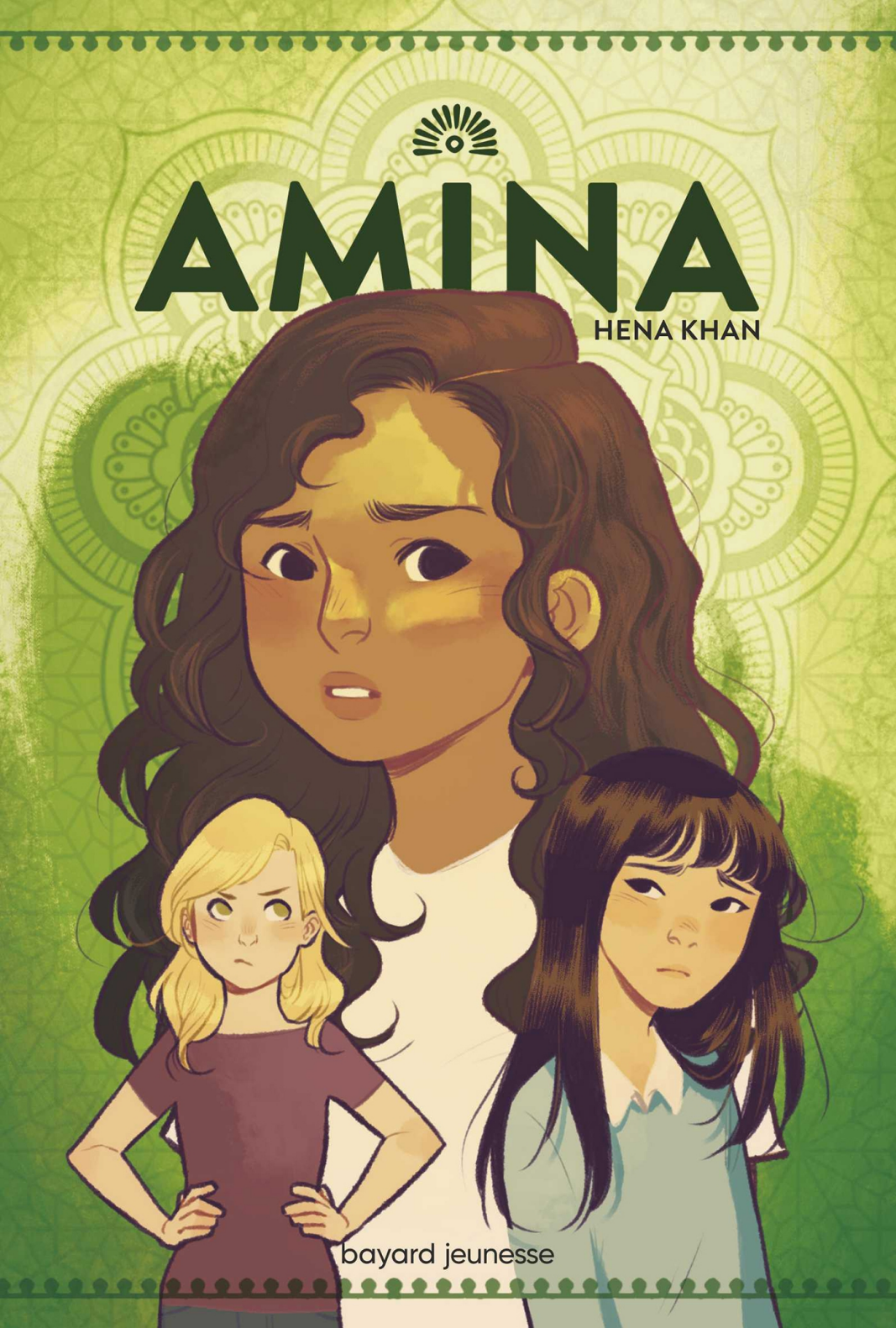
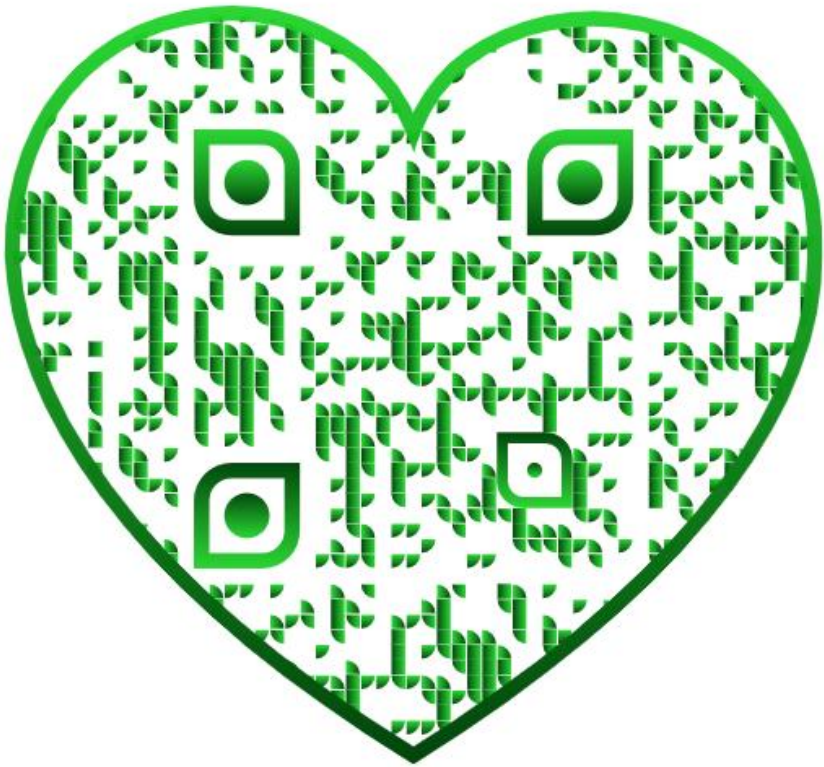
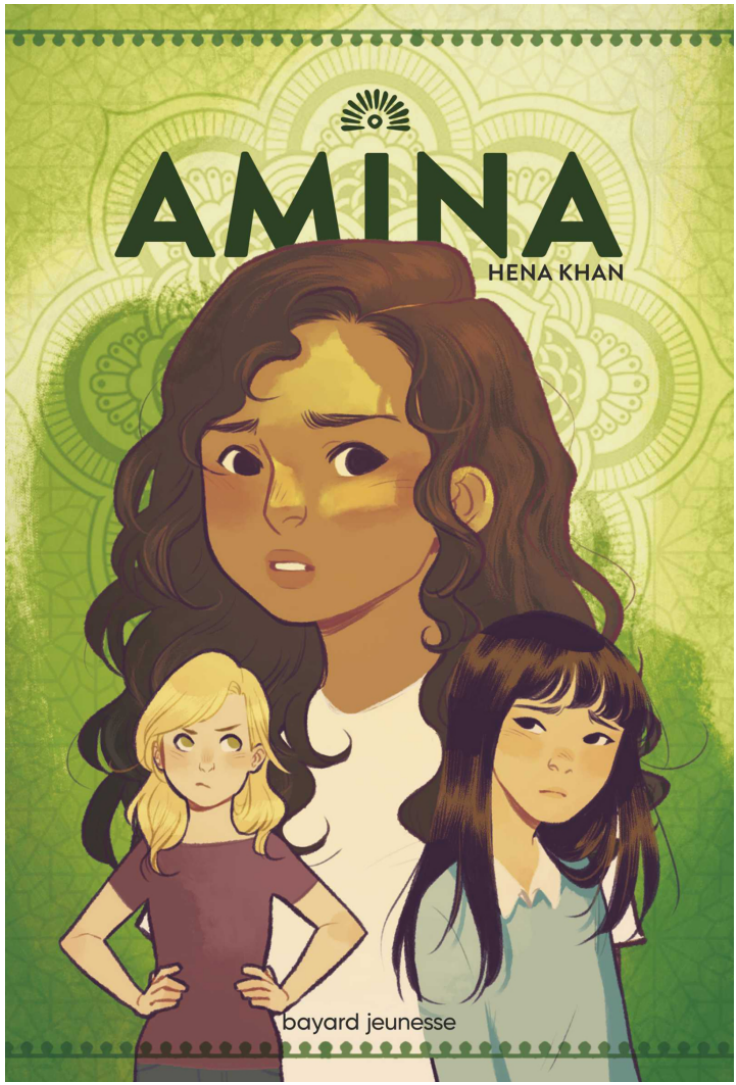
AMINA

HENA KHAN



bayard jeunesse




AMINA
HENA KHAN
bayard jeunesse

HENA KHAN

AMINA

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Kugler

bayard jeunesse

À mon père, un vrai gentleman,
dont nous regrettons chaque jour la voix douce,
la curiosité intellectuelle et la générosité.

Toutes les notes sont de la traductrice.

Ouvrage originellement publié par Salaam Reads, un département de Simon & Schuster Books for Young Readers, sous le titre : *Amina's Voice*
© 2017, Hena Khan
Tous droits réservés.

© 2020, Bayard Éditions pour la traduction française et la présente édition
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-036-32180-1
Dépôt légal : février 2020
Première édition
Reproduction, même partielle, interdite.
Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à un évènement historique, à des personnes ou à des lieux existants se fait dans le but d'un usage fictionnel. Tous les autres noms, lieux et évènements sont imaginés par l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages, situations ou lieux réels ou imaginaires ne serait que fortuite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

CHAPITRE 22

CHAPITRE 23

CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

REMERCIEMENTS

CHAPITRE 1

Je sens quelque chose de pointu me rentrer dans les côtes.

– Allez, vas-y, inscris-toi pour faire un solo, me souffle Soojin, assise derrière moi au cours de musique.

Je secoue la tête. À la seule idée de chanter devant un public, j'ai des nœuds à l'estomac.

– Tu chantes super bien ! insiste-t-elle.

Je prends quelques secondes pour savourer le compliment. Soojin est la seule élève du collège à savoir que je chante. En plus, elle me trouve exceptionnellement douée. Chaque mardi on se dispute toutes les deux pour savoir qui est le meilleur chanteur ou la meilleure chanteuse de *The Voice*, et qui mérite de revenir en deuxième saison. Et, immanquablement, Soojin conclut notre conversation en disant que je suis meilleure que la majorité des candidats à ce jeu et que je mériterais d'y participer. Ce qu'elle oublie, c'est que si, par je ne sais quel miracle, je me trouvais un jour devant un jury et un public, je serais incapable de sortir le moindre son. De nouveau je secoue la tête.

Soojin hausse légèrement la voix :

– Allez, Amina, essaie au moins !

– Mesdemoiselles, votre bavardage a-t-il un rapport avec notre sujet ? L'une de vous veut-elle se porter volontaire ?

Depuis son bureau, Miss Holly nous regarde d'un air interrogateur.

– Aïe !

Soojin m'a encore enfoncé son crayon dans le dos.

– Est-ce que ça veut dire oui, Amina ? me demande Miss Holly. Dois-je t'inscrire pour un solo au concert ? Tu pourrais peut-être chanter un des tubes des années 1970 ?

Je me tasse sur ma chaise. Tout le monde me regarde. Je parviens tout juste à bredouiller :

– Euh, non, merci. Je préfère rester dans le chœur.

– Comme tu voudras, dit Miss Holly en haussant les épaules et en fronçant les sourcils.

Jusqu'à ce que Julie Zawacki attire son attention en levant la main avec enthousiasme, comme une petite fayote de CP.

Julie veut toujours être au centre de l'attention et elle chante extrêmement fort. Elle doit croire que, quand on chante faux, il faut forcer sa voix pour compenser. Je me demande comment font ceux qui sont en cours de maths, à côté, pour travailler les jours où Julie se met à beugler. Mais je rêverais d'avoir seulement la moitié de son aplomb.

– Je vous rappelle qu'il ne nous reste que deux mois pour préparer notre Grand Concert d'hiver. L'enjeu est important, lance Miss Holly en haussant la voix.

La cloche a commencé à sonner et nous sortons à la queue leu leu pour aller à la cantine.

– Pourquoi tu ne t'es pas inscrite ? maugrée Soojin, tandis que nous nous installons aux places que nous considérons comme *nos* places, depuis la rentrée. Ce serait la meilleure occasion de révéler enfin à tout le monde ton talent caché.

Je suis quasiment sûre que Soojin vient de répéter mot pour mot ce qu'Adam, le juré aux avant-bras tatoués, a dit à la grande rousse, la candidate de *The Voice*, dimanche dernier. Je ne peux m'empêcher de le lui faire remarquer.

– Non, mais sérieux, s'entête Soojin. Il serait temps que tu oublies John Hancock.

La seule évocation de ce nom fait remonter des souvenirs que je m'efforce d'enfouir depuis le CE1. À l'époque, nous montions avec la classe une pièce sur l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Je jouais le rôle de John Hancock, le président du Congrès qui a signé la Déclaration d'indépendance, et je n'avais qu'une phrase à dire : « C'est avec fierté que je signerai mon nom en lettres capitales. » Sauf qu'au moment de prononcer ma réplique j'ai regardé le public. Devant cet océan de visages, je me suis retrouvée littéralement paralysée. C'était comme si la Terre s'était arrêtée de tourner et attendait que je parle. Mais j'étais incapable d'ouvrir la bouche. Mon instituteur, Mr Silver, a volé à mon secours : il a prononcé la phrase à ma place et a rattrapé le coup avec une plaisanterie, en disant que John Hancock n'avait plus de voix mais qu'en compensation il signerait son nom encore plus

gros. Le public a ri et le spectacle a continué, pendant que j'étouffais de honte. J'entends encore Luke et ses copains me huer depuis les coulisses.

– C'était il y a un siècle ! On est en sixième maintenant. Il faut dépasser ça, soupire Soojin, comme si toute ma scolarité au collège dépendait de ce solo dans le concert de Miss Holly intitulé *À pleins tubes*.

Je me garde bien de lui montrer que je suis entièrement d'accord avec elle et que je rêve d'en être capable.

– Bon, laisse tomber, reprend Soojin. Au fait, je voulais te demander : tu trouves que j'ai une tête à m'appeler Heidi ?

Je viens de mordre dans mon sandwich et la regarde en mâchant, les yeux écarquillés, soulagée qu'elle ait changé de sujet. J'essaie de l'imaginer avec ce prénom que j'associe à un personnage de bande dessinée suisse ou à un célèbre mannequin. Bref, aucun rapport avec ma meilleure copine coréenne qui a douze ans, comme moi.

– Pas vraiment, pourquoi ? dis-je enfin, ma bouchée avalée.

– Et Jessica ? J'ai une tête à m'appeler Jessica ?

Soojin retire les carottes qui dépassent de son sandwich trop bien garni, enveloppé dans un papier blanc.

– Non. Mais de quoi tu parles ?

– Ça y est, je sais.

Soojin se cale contre son dossier et croise les bras. Elle n'a même pas fini de rassembler les deux tranches de pain de son sandwich qu'elle en a déjà englouti la moitié. Je ne connais personne qui mange aussi vite qu'elle. C'est une des choses qui nous opposent. Moi, je ne viens jamais à bout de mon déjeuner, même en me forçant.

– Quoi ?

– Mélanie ! Je le sens très bien, ce prénom, pour moi. Mélanie. J'adore !

Soojin chasse de son épaule ses longs cheveux noirs et me regarde comme si on se rencontrait pour la première fois.

– Salut, je m'appelle Mélanie.

– Qu'est-ce qui te prend ? T'es malade ? Soojin fait mine de bouder.

– Je te demande juste de me dire ce qui à *ton* avis m'irait bien comme prénom, c'est tout.

– Écoute, Soojin, dis-je lentement.

Je n'ai mangé que la moitié de mon sandwich. Je remets le reste dans mon sac et sors mes mini-bretzels.

– Je ne vois pas ce qui pourrait t'aller mieux que Soojin.

Elle soupire de nouveau, très bruyamment, comme quand sa petite sœur fait la comédie pour qu'on la laisse jouer avec nous. J'ai l'impression qu'elle a de plus en plus souvent ce soupir avec moi, ces derniers temps, ou plus précisément depuis notre entrée au collège, il y a trois semaines.

– C'est parce que tu m'as toujours connue avec ce prénom, Amina.

– C'est bien ce que je te disais.

– Qu'est-ce que tu lui disais ? dit une voix familière, derrière moi.

Je me retourne. Une petite blonde arrive avec un plateau sur lequel est posée une énorme bouteille en métal où l'on peut lire « Je ne suis pas en PLASTIQUE ». *Emily*. Avec ses yeux verts et son tout petit nez, elle me fait penser à Smokey, le chat de nos voisins, qui est une vraie teigne. Je me contente de lui répondre :

– Rien.

J'attends qu'elle rejoigne sa place habituelle, à l'autre bout de la cantine, à côté de Julie et de sa bande.

– Vous parlez de quoi ? demande-t-elle.

Je préfère laisser Soojin répondre, dans l'espoir qu'elle va dire ce qu'il faut pour nous débarrasser d'elle. De toute façon, je deviens muette quand Emily ou Julie veulent s'incruster. Soojin, elle, n'a aucun problème pour leur dire franchement ce qu'elle pense. Pourtant cette fois elle répond simplement :

– Je me cherche un nouveau prénom.

– Un nouveau prénom ? C'est trop bizarre ! Pourquoi ?

Emily semble très intéressée. J'ai envie qu'elle s'en aille, mais je suis quand même curieuse d'entendre la réponse de Soojin.

– Non, ça n'a rien de bizarre. Ma famille et moi on va bientôt devenir citoyens américains et je vais changer de prénom.

– Attends. Tu veux dire que tu n'es même pas *américaine* ?

Emily a l'air outrée. Et moi, croyant avoir mal entendu, je m'exclame :

– Quoi ? Changer de prénom ? Mais pourquoi ?

Soojin lisse ses cheveux, avale une gorgée de soda et prend une profonde inspiration.

– On est arrivés de Corée quand j'avais quatre ans et on n'est pas encore citoyens américains. Mais on va avoir la nationalité et je vais changer de prénom. Je n'ai pas encore choisi.

– Oh, je sais ce qui t'irait très bien, dit spontanément Emily. (Elle laisse tomber son plateau sur la table et sourit comme si elle allait nous révéler un secret croustillant.) Fiona.

Je pouffe :

– Fiona ? Comme l'ogresse de *Shrek* ?

– Non. Fiona comme la petite amie écossaise de mon oncle. Elle est trop jolie.

Je jette un coup d'œil à Soojin, mais elle n'y prête pas attention. En fait, elle a l'air de réfléchir à cette suggestion comme à une possibilité. Un nom d'ogresse ! Sur une idée d'Emily, en plus !

Et voilà que l'intruse essaie de se glisser dans l'espace qui reste à côté de moi, sur le banc. Tout d'abord je ne bouge pas d'un pouce. Mais bientôt elle est pratiquement assise sur mes genoux, et, comme Soojin ne dit toujours rien, je me pousse pour lui ménager une toute petite place. Ensuite, je me penche au-dessus de la table et regarde Soojin avec insistance comme pour lui demander : « Qu'est-ce qu'Emily fait à notre table ? »

Bien avant que Soojin quitte New York pour emménager à Greendale, l'année du CE2, Emily faisait déjà des pieds et des mains pour devenir copine avec Julie. Comme dirait ma mère, Emily était la *chamchi* de Julie. *Chamchi* est un mot ourdou qui signifie « cuiller ». Aucun rapport, me direz-vous, mais en fait ça veut aussi dire lèche-botte… Emily a toujours eu cette attitude avec Julie : elle rit à gorge déployée à ses blagues les plus idiotes ou surenchérit quand Julie dit du mal de tout le monde. Enfin, surtout de Soojin et moi.

– Fi-o-na, répète Soojin. C'est pas mal.

– Et toi, tu aimes bien ? me demande Emily.

– Beuh… euh… je ne sais pas. Mais, sérieusement, tu trouves qu'elle a une tête à s'appeler Fiona ?

– Quelle question ! Elle a bien le droit de choisir le prénom qu'elle veut, de toute façon !

Emily se retourne vers Soojin. J'ai les joues en feu. Je chuchote :

– Ça ne te plaît pas de t'appeler Soojin ?

Je me suis presque couchée sur la table pour qu'Emily n'entende pas.

– Tu portes ce prénom depuis ta naissance, alors tu dois y être habituée, non ?

J'ai envie d'ajouter qu'à l'école primaire nous étions les seules, elle et moi, à avoir des prénoms que personne n'arrivait à prononcer correctement (en tout cas jusqu'à l'arrivée d'Olayinka en CM2). C'est un de nos points communs, depuis qu'on se connaît.

– C'est toi qui me dis ça, Amina ! Je pensais que toi, au moins, tu comprendrais ce que c'est d'avoir un prénom que les gens écorchent tous les jours.

Soojin pousse encore son grand soupir. Et cette fois je crois que je l'ai bien mérité, même si je ne sais pas pourquoi.

Mama m'a dit un jour qu'elle avait choisi mon prénom en pensant que c'était un des plus faciles à prononcer pour des Américains. Mais elle se trompait. Le voisin, celui qui a un chat teigneux, m'appelle encore Amelia, alors qu'il vit là depuis cinq ans. Sans parler de mon nom de famille. Moi-même j'ai eu du mal à prononcer Khokar avant l'âge de huit ans. Et, pour ne pas mettre mal à l'aise les gens qui l'écorchent, je ne rectifie leur prononciation qu'une seule fois. Après je les laisse dire mon nom comme ils veulent.

Au collège, Soojin est la seule à comprendre. Chaque fois qu'un prof remplaçant s'interrompt en faisant l'appel pour demander : « Ah, euh, comment se prononce votre nom, mademoiselle ? », je n'ai pas besoin de regarder mon amie pour savoir qu'elle lève les yeux au ciel. Et il nous arrive encore de piquer un fou rire quand l'une de nous se souvient de la dame qui m'appelait Anemia[1]. Et Soojin voudrait s'appeler Fiona ou Heidi ?

Est-ce que ça a un rapport avec l'entrée au collège ?

– C'est quoi, les autres prénoms que tu aimes ? lui demande Emily.

Elle est tellement passionnée par cette conversation qu'elle n'a même pas touché au panini au fromage qui est devenu tout ramolli sur son plateau. Je m'adosse à ma chaise en mâchonnant mes bretzels, pendant que Soojin répète à Emily ses autres choix.

– Oh. J'aime bien Mélanie aussi, commente Emily.

Pendant que je les regarde discuter, il commence à faire très chaud dans la cantine, comme si quelqu'un avait monté le chauffage. J'ai les mains moites et la bouche sèche, et pas seulement à cause des bretzels. En regardant aux alentours, je vois Julie assise à sa table

habituelle, en grande conversation avec deux nouvelles qui viennent d'une autre école primaire. Je ne décroche plus un mot jusqu'à ce qu'Emily se lève pour ranger son plateau et aller aux toilettes avant que la cloche sonne.

– Soojin, c'est joli aussi, conclus-je du ton le plus naturel possible. Et je ne dis pas ça parce que j'y suis habituée.

J'ai envie d'ajouter que je ne m'imagine pas l'appeler autrement que Soojin – j'aurais l'impression de parler à un imposteur. Mais je préfère me taire. Elle le prendrait mal.

– Merci, répond-elle, un peu plus détendue. Tu sais que beaucoup de Coréens ont deux prénoms, un prénom coréen et un prénom anglais.

– Oui, mais toi tu n'en avais qu'un, avant, alors pourquoi tu en veux un autre aujourd'hui ?

– J'ai toujours voulu avoir un autre prénom. En plus, toute ma famille va en changer aussi, maintenant.

Le père de Soojin se fait déjà appeler George et sa mère, Mary, et ces prénoms deviendront officiels dès qu'ils auront prononcé le serment de citoyenneté. De toute façon, je les appelle Mr et Mrs Park, puisque mes parents m'interdisent d'appeler les adultes par leurs prénoms. Mais que Soojin ne soit plus Soojin, ça me fait vraiment un drôle d'effet.

– Mais moi, je pourrai continuer à t'appeler Soojin ?

J'ai dû d'abord avaler la boule que j'avais dans la gorge avant de poser la question.

– Non, je veux que tout le monde utilise mon nouveau prénom au collège, comme ça, quand j'irai à l'université, l'habitude sera prise. Ça ne marchera jamais si ma meilleure amie ne le fait pas.

Soojin me dévisage d'un air plein d'espoir.

– Tu le feras, hein ?

– Oui, d'accord.

Je promets, mais en croisant les orteils dans mes chaussures. Je décide que je l'appellerai Soojin le plus longtemps possible. Mes nœuds à l'estomac se remettent à travailler, sans doute pour malaxer la moitié de sandwich, les sept mini-bretzels et les trois bouchées de cookie que j'ai avalés. Tout en regardant Soojin remettre ses boîtes à sandwiches vides dans son sac, j'essaie de comprendre cette attitude bizarre. Je ne sais pas pourquoi, mais le fait qu'elle veuille renoncer à son prénom m'inquiète : et si j'étais obligée d'en faire autant ?

1. En français : « anémie », un manque de globules rouges dans le sang.

CHAPITRE 2

J'aperçois la voiture de Baba, mon père, qui se gare devant l'école de musique et je fourre mes partitions dans mon classeur.

– Tu la tiens cette fois, Amina, me lance Miss Kuckleman. La semaine prochaine, nous commencerons à travailler un autre morceau.

Depuis six ans que je martèle chaque semaine les touches jaunies du piano de l'école de musique, j'ai toujours vu Miss Kuckleman avec le sourire. Peu après que j'ai commencé à prendre des cours avec elle, elle a annoncé à mes parents que j'avais l'oreille absolue. En clair, ça veut dire que je reconnais parfaitement toutes les notes. Ils étaient fous de joie, surtout Baba, qui apprécie au plus haut point l'adverbe « parfaitement » quand il s'applique à ses enfants.

– Comment ça va, ma *geeta* ? me demande Baba.

Je me glisse en vitesse sur le siège arrière avant que le conducteur de la voiture de derrière ait le temps de klaxonner. Mon père dit qu'il m'appelle *geeta*, qui veut dire « chanson », parce que, quand j'étais tout bébé, mes pleurs s'accordaient avec le thème de son film de Bollywood préféré, *Kuch Kuch Hota Hai.*

– Je meurs de faim, dis-je. Où est Mama ?

L'emploi du temps de Baba est tellement imprévisible que c'est généralement ma mère qui vient me chercher.

– Au collège, pour la réunion d'information de rentrée. Nous allons la rejoindre.

– *Nous* ? Je ne suis pas censée y aller, moi ! C'est réservé aux parents. Tu ne peux pas me déposer à la maison d'abord ?

– Non, on n'a pas le temps, répond Baba en secouant la tête. C'est pas grave. Tu attendras dans le couloir.

Je voudrais expliquer à mon père que j'aurais honte d'être la seule

élève qui vient avec ses parents à une réunion de rentrée. Mais il me répondrait, avec son accent ourdou qu'il n'a toujours pas perdu depuis vingt ans qu'il vit dans la région de Milwaukee : « Honte ? Pourquoi honte ? Qu'est-ce que ça peut bien te faire, ce que les gens pensent ? »

J'essaie d'argumenter :

– Toi, tu n'es pas obligé d'y aller, puisque Mama y est déjà. Surtout que tu dois être fatigué.

– Ta mère veut que je vienne. Et il ne reste plus qu'une demi-heure. On y va, un point c'est tout.

Sans plus discuter, je me tasse sur mon siège, bien contente, pour une fois, de ne pas avoir le droit de m'asseoir devant et de pouvoir bouder en paix. Depuis l'âge de onze ans et demi, je supplie Baba de me laisser monter à la place du passager, mais, au service de traumatologie de l'hôpital où il travaille, il a vu trop de dégâts horribles causés par les airbags. Comme je n'ai pas encore l'âge minimal indiqué sur la vignette de l'airbag et que je pèse à peine quarante kilos, je peux m'estimer heureuse qu'il ne m'oblige pas à m'asseoir sur un rehausseur.

Nous arrivons juste à temps pour la présentation des trois dernières classes, puisque les professeurs n'ont que dix minutes chacun pour expliquer le travail qu'ils feront dans l'année. Miss Gardner doit regretter au moins autant que moi notre venue. Je ne sais pas si c'est pour se faire pardonner son retard, mais Baba n'arrête pas de poser des questions.

– Et ces expériences, est-ce qu'elles comprendront des travaux pratiques en laboratoire ?

Tous les autres parents se trémoussent d'impatience sur leurs chaises ou consultent leurs portables. Je regarde Mama pour lui demander de faire taire mon père, mais elle est toute fière que son mari s'intéresse autant à mon éducation.

– Eh bien, ce sera le mot de la fin, conclut Miss Gardner après avoir répondu à la dernière question de Baba et feint de ne pas voir qu'aussitôt après il levait encore la main. Je vous remercie d'être venus. Les trois premières semaines se sont très bien passées. Si vous avez d'autres questions, envoyez-moi un e-mail.

Sur ce, elle file au fond de la salle, sort son sac à main de son vestiaire et se précipite vers la porte.

– Tes professeurs ont l'air bien, mais j'ai l'impression que tu vas avoir beaucoup de travail, me dit Baba sur le chemin du retour.

Il se gare dans l'allée et se retourne pour me dévisager de ses yeux noirs, plus sérieux que jamais.

– Il faut travailler dur au collège, reprend-il. Tu as vu ce qui est arrivé à ton frère ?

– Je sais, Baba.

Mon frère Moustafa, qui est plus âgé que moi, était un des premiers de la classe à l'école primaire. Mais au collège ses notes ont chuté d'un seul coup. Cette année, il est entré au lycée et souvent, mon père lui fait un sermon au dîner, disant qu'il est temps qu'il « prenne les choses au sérieux ». Un soir, mes parents nous croyaient couchés et je les ai entendus discuter. Ils disaient qu'il devenait « aussi incontrôlable que ces jeunes Américains ».

« Mais je *suis* américain, figurez-vous », leur rappelle souvent mon frère quand ils lui sortent des choses comme ça. Parfois même il marmonne : « Si vous ne vouliez pas avoir d'enfants américains, il ne fallait pas venir dans ce pays », mais juste assez fort pour que je sois la seule à entendre.

– Salut, les gars, nous lance Moustafa quand nous arrivons par la porte du garage.

Il est affalé sur le canapé convertible, la télécommande du téléviseur à la main.

– Nous ne sommes pas des *gars*, ronchonne Mama, pendant que je range mes chaussures. C'est si difficile que ça de dire bonjour correctement à ses parents ?

Elle a un accent moins prononcé que Baba, et aussi le teint plus clair. Souvent les gens ne devinent pas qu'elle est pakistanaise.

Je souris en me souvenant que *gaae* en ourdou veut dire « la vache ». Mon frère me fait un petit signe derrière le dos de Mama qui va préparer le dîner.

Moustafa est de bonne humeur. On a des chances de dîner en paix, ce soir.

– C'était bien, la réunion parents-profs ? me demande Moustafa, quand on se met à table. Tu as qui en vie de classe ?

– Miss Bixler.

Je suis surprise par ses questions. D'habitude, mon frère ne s'intéresse que de loin à ce que je fais. Quand il ne regarde pas la télé, il envoie des textos à ses copains ou il fonce dans sa chambre, en me bousculant au passage, et me ferme la porte au nez.

– C'est une nouvelle ? Je ne me souviens pas d'elle, poursuit Moustafa, la bouche pleine.

– Ouais, je crois qu'elle est arrivée l'année dernière.

Si Moustafa avait eu Miss Bixler, celle-ci m'aurait probablement demandé, dès le premier jour : « Khokar ? Tu ne serais pas de la même famille que Moustafa Khokar ? » Notre nom se remarque, et je suis habituée à ce qu'on m'associe à Moustafa. Mais maintenant je ne sais plus quoi leur dire quand ses anciens profs me demandent de ses nouvelles. Je ne vais pas leur parler du C qu'il a eu à son contrôle de SVT ou des heures de colle dont il a écopé pendant deux semaines pour avoir été insolent. Aussi, je me contente de répondre : « Il va bien. »

– Tu as fini tes devoirs ? demande Mama à Moustafa.

– Je les ai faits au lycée, t'inquiète pas, M'man, répond-il, la bouche pleine de curry de pois chiche.

Mama a mis trop d'oignons. Je repousse ma part sur le bord de mon assiette à l'aide de mon naan, en pensant que je préférerais manger le reste du sandwich au beurre de cacahuète que je n'ai pas fini au déjeuner.

Baba s'éclaircit la gorge, comme à chaque fois qu'il est particulièrement sérieux.

– On arrêtera de s'inquiéter quand on ne verra que des A sur ton bulletin de notes. Tu es au lycée, maintenant, Moustafa, c'est plus de la rigolade.

– Je sais, Baba. Détends-toi, les cours viennent juste de commencer.

Moustafa pose sa fourchette et baisse la tête. Je m'attends à une énième dispute.

Mais Baba a à peine avalé sa dernière bouchée que déjà mon frère débarrasse les assiettes et va les mettre dans l'évier. Puis, au lieu de retourner sur le canapé, il remplit la bouilloire et sort la boîte de thé pour faire du *chai*.

Qu'est-ce qu'il a derrière la tête ?

– Au fait, j'ai parlé à ma conseillère d'orientation. Il faut que je choisisse des activités périscolaires, explique-t-il en mettant les assiettes dans le lave-vaisselle.

– Elle t'a suggéré un club mathématique ou scientifique ? demande Baba. Ce serait parfait pour entrer en faculté de médecine.

– Non, je pensais plutôt essayer le club de basket.

– Du basketball ? s'exclame Baba en fronçant les sourcils. Non, non. Pourquoi du basketball ? Timothée, le voisin, m'a dit que son fils était capitaine de l'équipe d'échecs. Voilà ce que tu devrais faire.

– Mais, Baba, je suis bon aux jeux de ballon, pas aux échecs, rétorque Moustafa en jetant bruyamment les couverts dans le panier du lave-vaisselle. Mon prof de gym pense que j'ai de bonnes chances d'être pris dans l'équipe secondaire en première année de fac.

– Le basketball va te distraire de ton travail, estime Baba, l'air mécontent. Tes résultats, ça doit être ta priorité numéro un.

– Mais ma conseillère dit qu'il faut être quelqu'un d'équilibré pour pouvoir obtenir une bonne université. Les notes ne font pas tout.

J'ai l'impression que Moustafa a bien affûté ses arguments. Je remarque la barbe naissante sur son menton. Depuis quelque temps, il me semble que le frère que j'ai toujours connu s'est évanoui et qu'un étranger, plus à cheval sur l'hygiène, a pris sa place. Pendant des années, Mama a dû le supplier pour qu'il se débarbouille au moins la figure le matin. Elle lui achetait même un savon pour homme aux senteurs boisées pour se laver le visage, mais il ne s'en servait pas. Maintenant, mon frère passe des heures dans la salle de bains, se rase, se met du gel sur les cheveux et s'asperge d'eau de Cologne. Et le plus étrange de tout, c'est que Soojin m'a dit qu'elle avait entendu des filles dans le bus dire qu'elles le trouvaient « super mignon ».

N'importe quoi. À la rigueur, on pourrait dire que le petit Moustafa qui est en photo sur la cheminée du séjour est mignon : c'est le jour de ses quatre ans, il a un nœud papillon et la bouche toute barbouillée de gâteau d'anniversaire.

– J'espère pour toi qu'ils ont des canapés au club de basket, intervient Mama. Tu passes ton temps vautré devant la télé.

– S'il te plaît, Mama, répond Moustafa en penchant la tête.

– Et tu iras comment ? Qui va t'emmener et te ramener de tes entraînements et de tes matches ? Tu sais à quelle heure on rentre, le soir ?

– En plus, il y a l'école du dimanche[1].

Je regrette aussitôt mes paroles en voyant le regard assassin de Moustafa.

– Oui, ta sœur a raison, approuve Baba. Le lycée et l'école du dimanche doivent passer avant le reste.

Mon frère parcourt la pièce d'un regard désespéré. La déception se lit dans ses yeux.

Il faut que je fasse quelque chose.

Je me lève de table et vais furtivement embrasser Baba sur la joue. Il pose sa main sur mon épaule, et, après avoir pris mon élan, je déclare :

– Tu sais que Soojin a un cousin qui entre à Harvard et elle dit que, s'il a pu y entrer, c'est parce qu'il était capitaine de son équipe de basket.

– Harvard ? Le vrai Harvard ? Il devait être bon aussi en sciences et en technologie, alors ?

– Oui, le vrai Harvard. Tout ce que je sais, c'est qu'il était excellent en basketball. Soojin m'a dit que sa famille n'en revenait pas, parce qu'il n'est pas particulièrement brillant.

– Ah bon ? Le basket, c'est vrai ? dit Baba, songeur.

– Tiens, voilà l'autorisation écrite de passer les épreuves de sélection, glisse rapidement Moustafa en me remerciant d'un léger signe de tête. Tu y réfléchiras ?

Il sort de sa poche une feuille de papier pliée qu'il pose sur la table.

– D'accord, on verra, dit Baba.

Et il se racle la gorge. Cette fois, c'est pour signifier la fin de la discussion.

– Au fait, reprend-il, vous savez à qui j'ai parlé, aujourd'hui ?

– À qui ?

– Votre *Thaya Jaan*. Il va venir nous voir.

C'est d'un ton grave que Baba a prononcé « *Thaya Jaan* », qui veut dire « cher oncle paternel ».

– Acha ? s'exclame Mama les yeux écarquillés. Ils lui ont donné son visa ?

J'essaie d'imaginer mon oncle, que je n'ai pas vu depuis l'âge de six ans, c'est-à-dire la seule fois de ma vie où je suis allée au Pakistan. Je n'ai que de vagues souvenirs de ce voyage : une grande maison avec un portail en fer vert gardé par un vigile, et un buffle dans le jardin. Pour moi ce Thaya Jaan, ce « cher oncle paternel », n'est qu'une image granuleuse sur Skype à laquelle mes parents m'obligent à dire *Salaam* de temps en temps.

– Oui. Il avait l'air tout content, répond Baba, qui s'éclaircit la gorge avant de poursuivre : Il a un visa de trois mois, donc il va rester ici un moment.

Nous jetons tous un coup d'œil à Mama pour voir sa réaction à l'idée d'avoir un membre de sa belle-famille à la maison pendant aussi longtemps.

– Quand est-ce qu'il arrive ? demande Mama avant de continuer sans attendre sa réponse : Il va falloir préparer la maison, d'abord. Et nettoyer le garage. Je veux voir disparaître tous ces cartons.

Elle énumère plusieurs autres tâches, sur le ton de la maîtresse de maison modèle. Et, là, elle s'arrête au milieu d'une phrase pour pointer sur Moustafa et moi un index menaçant assorti d'un regard sévère.

– Et vous deux, vous avez intérêt à vous tenir à carreau. Pas de dispute, pas d'insolences.

– C'est vrai, ça, renchérit Baba. Je veux que mon frère voie que mes enfants sont aussi disciplinés que les siens et que j'ai pris la bonne décision en m'installant ici. Je crois qu'il ne m'a jamais pardonné de ne pas être rentré au Pakistan.

– Comment ça ?

– Mon frère a toujours cru que je reviendrais après mon internat, mais je suis resté ici, m'explique Baba d'un air songeur. J'étais à peine plus âgé que toi, Moustafa, quand mon père est mort et que votre oncle m'a pris en charge. J'ai tellement de respect pour lui que, s'il me disait qu'il fait jour dehors alors qu'il fait nuit, je lui donnerais raison.

– Mais ça n'a pas de sens…, commence Moustafa.

Mama le fait taire tout de suite.

– C'est ça, le respect. On ne discute pas. N'oubliez pas ce que je vous dis là. Vous avez intérêt à être *parfaits* tous les deux.

Moustafa et moi échangeons une grimace. Même si je suis contente pour Baba que son frère vienne aux États-Unis, je considère celui-ci quasiment comme un étranger. Trois mois avec un invité à la maison, c'est terriblement long, surtout quelqu'un qui a toujours raison. Et ça risque de nous paraître encore plus long s'il faut, en plus, faire constamment semblant d'être parfaits.

1. École du dimanche : dans les pays anglo-saxons, des cours d'instruction religieuse ont lieu le dimanche pour les enfants et les adultes de différentes confessions.

CHAPITRE 3

– Installez-vous, tout le monde, nous ordonne Mrs Barton quand la cloche a sonné.

Habillée d'un chemisier fripé à col montant et d'une jupe longue, elle se plante devant nous, les mains sur les hanches.

– Nous commençons aujourd'hui notre nouveau cours sur les pionniers de l'Ouest américain, poursuit-elle.

– C'est pour ça que vous êtes habillée comme ça ? demande Luke en faisant celui qui est sincèrement intéressé.

Mais tout le monde, à l'exception de Mrs Barton, sait qu'il se paie sa tête.

– Oui, exactement. Cette tenue est celle que portaient les pionnières au milieu des années 1800. Il faut que chacun d'entre vous se mette dans la peau de son personnage, car nous allons traverser tout le pays jusqu'à l'Oregon en convoi de chariots, par équipes de quatre !

– Eh, attendez, alors il faut qu'on se déguise ? s'inquiète Bradley.

– Non, Bradley, soupire Mrs Barton. Ce que je veux dire, c'est que tu devras t'identifier à un pionnier, penser comme un pionnier. Il s'agit d'une version modifiée du jeu vidéo *Oregon Trail*. Comme je l'ai expliqué hier soir à vos parents, dans ce projet vous allez apprendre à surmonter des difficultés telles que le manque de nourriture, les catastrophes naturelles et les maladies.

Je suis assise à côté de Soojin. Je lui fais un signe de tête et lui mime les mots : « On se met ensemble. » Elle et moi, on travaille toujours en binôme sur ce genre de projet et on était super contentes, quand on a eu nos emplois du temps à la rentrée, de voir qu'on avait trois cours en commun : sciences sociales, musique et SVT.

– Maintenant, mettez-vous par équipes. Et dans le calme, sinon c'est

moi qui les désignerai. Ensuite, vous vous mettrez au travail sur cet exercice préparatoire.

Tout en parlant, Mrs Barton fait passer des feuilles de papier. Et moi, je demande à Soojin :

– On prend qui d'autre dans notre groupe ?

– On n'a qu'à demander à Emily.

Elle me montre Emily, seule, en train de balayer la salle de classe du regard.

– Emily ? Tu es sérieuse ?

– Allez, Amina. Elle n'a pas d'équipe. Et puis, on n'est plus à l'école primaire.

Je suis piquée au vif, mais avant que j'aie le temps de céder Soojin a déjà fait signe à Emily de nous rejoindre.

– Tu te mets avec nous ?

Emily est visiblement soulagée.

– Merci, les filles.

Emily me sourit. Moi, j'arrive tout juste à pincer les lèvres et à hocher la tête. Je ne comprends pas. Soojin ne se souvient donc pas de tous les trucs pourris qu'Emily nous a faits ces dernières années ? Par exemple, la fois où elle s'est pincé le nez pendant que Julie disait que ça sentait le macchabée, parce que Soojin avait du *kimchi* [1] dans son casse-croûte de midi. Ou le jour où elles se sont moquées de nous en disant : « Parlez anglais, on est en Amérique, ici », parce que Soojin et moi on s'apprenait mutuellement des phrases en ourdou et en coréen. Et le pire de tout : quand Emily et Julie ont fait courir le bruit que les parents de Soojin servaient du chien dans leur restaurant de Park Avenue, au centre de Milwaukee. Pendant des mois, Luke a aboyé à chaque fois qu'il passait près de Soojin.

Pourquoi Soojin fait-elle comme si tout ça n'avait plus d'importance ?

– Ah, vous n'êtes que trois dans ce groupe, très bien. Viens, Bradley, mets-toi avec les filles.

Mrs Barton pousse Bradley Landry vers nous. Et cette fois nous échangeons toutes les trois des regards inquiets.

Bradley est le genre d'élève incapable de rester en place plus de cinq minutes. En CE1, quand on faisait une activité assis par terre en cercle, le maître l'obligeait à s'asseoir sur une chaise, sinon il n'aurait pas arrêté de se rouler dans tous les sens ou de donner des coups de

coude à son voisin ou sa voisine. Et en CM1, un jour qu'il était assis sur la moquette, il a enfoncé son stylo dans une prise électrique, il s'est pris une décharge et il a fallu l'emmener d'urgence à l'hôpital.

– Pour l'instant, vous restez assis et vous travaillez par équipes, nous annonce Mrs Barton. Je vous laisse vingt minutes pour réfléchir à ce premier exercice et me proposer une stratégie.

Je me raidis en voyant Bradley approcher sa chaise de ma table. Soojin et Emily en font autant, de façon à former un rectangle.

– Allez, on y va.

Bradley se penche vers moi, bien trop près : il ne doit pas savoir ce que c'est que l'espace vital. J'écarte ma chaise de la sienne et je commence à lire le polycopié qui décrit notre chariot de six mètres de long et dresse la liste des provisions à notre disposition pour le voyage vers l'Ouest. Notre première tâche consiste, avec l'argent dont nous disposons, à nous procurer des victuailles à charger dans notre chariot. Et en restant dans la limite de poids autorisé, sinon nos bœufs s'épuiseront vite.

– Il nous faut absolument du sucre, déclare Bradley.

Il louche sur la feuille, la pose brutalement sur la table et montre la liste du doigt. Je proteste :

– Le sucre, c'est du luxe. Il nous faut de la farine, c'est plus important pour notre survie que le sucre.

– Mais moi je ne peux pas vivre sans sucre, se récrie Bradley en secouant la tête. Hé, les filles, vous n'auriez pas des bonbons dans vos pupitres, par hasard ?

Je hausse les épaules. Emily, elle, déclare d'un ton autoritaire :

– Non, Bradley, on n'a pas de bonbons. Tu ferais mieux de faire la liste des vêtements dont tu auras besoin.

Au bout des vingt minutes, après nous être chamaillés presque tout le temps, nous n'avons même pas réussi à rédiger une liste complète de provisions. Nous laissons Bradley cocher la case du sucre, en échange de son accord pour l'achat de farine et d'une poêle en fonte. Quand le temps est écoulé, je coche à la hâte les dernières cases, aussi épuisée que si j'avais réellement chargé dans le chariot des dizaines de kilos de marchandises.

– Bravo à tous ! applaudit Mrs Barton. Nous commencerons notre voyage lundi.

– Salut, partenaires ! nous lance Bradley en remettant sa chaise à sa

place, tandis que je remballe mes affaires.

Quand la cloche sonne enfin, je me dépêche de sortir, prête à discuter avec Soojin de la stratégie à adopter pour gagner la course, tout en gérant notre équipe. C'est alors que quelqu'un nous interpelle. Je me retourne. Emily nous rattrape, tout essoufflée.

– Attendez-moi ! C'était marrant, non ? Je crois qu'on a de bonnes chances de gagner, ajoute-t-elle en réglant son pas sur celui de Soojin.

– Ouais, à condition qu'on ne se fasse pas tous tuer avant, à cause de Bradley, fait remarquer Soojin.

– C'est nul qu'on soit obligées de travailler avec lui, dit Emily. Il est tellement bizarre ! Vous avez vu ce qu'il a fait à la cantine ? Il a étalé de la crème glacée sur sa pizza. C'était immonde !

– Ouais, dis-je en marmonnant.

– Et c'est pas lui qui avait sorti des trucs pas possibles à ta mère, en CE1 ? reprend Emily.

– Qu'est-ce qu'il avait dit ? me demande Soojin. Tu ne m'en as jamais parlé.

– C'était juste avant que tu emménages ici. Ma mère s'était proposée comme bénévole pour faire lire les élèves de CE1, un par un. Quand le tour de Bradley est arrivé, il a dit : « Je vais sortir avec la mère d'Amina. »

– C'est trop bizarre, non ? intervient Emily. Il prend le même bus que moi et il a tout le temps des problèmes.

Emily continue de parler, si bien que je ne peux pas raconter la fin de mon histoire. Bradley avait aussi dit à Mama qu'il était amoureux d'elle et qu'il attendait impatiemment leur deuxième rendez-vous. Mama avait ri et, le soir au dîner, elle avait raconté à Baba ce qui s'était passé avec ce petit garçon rigolo. Mais Baba s'était aussitôt tourné vers moi en disant : « Je t'interdis d'approcher ce garçon. » Et maintenant j'allais être coincée avec Bradley tous les après-midi jusqu'à la fin du projet, c'est-à-dire pendant six semaines.

Comme Emily parle toujours à Soojin, je traîne derrière elles en prêtant l'oreille.

– Tu voudras venir chez moi après les cours, la semaine prochaine ? On pourra travailler sur le projet ou réfléchir à d'autres prénoms pour toi.

– Oui, oui, peut-être, répond Soojin quand on arrive devant son vestiaire.

– D'ac. Super.

Emily m'adresse un signe de tête, un peu gênée. Je me rends compte que je la regarde d'un air ahuri.

– Bon, à lundi, les filles, ajoute-t-elle.

– Salut, répond Soojin.

Moi, j'attends qu'Emily s'en aille.

– Tu ne trouves pas ça bizarre ? dis-je enfin, quand elle s'éloigne.

Je suis mal à l'aise, j'ai le sentiment d'être un peu minable mais je ne peux pas m'empêcher d'exprimer les pensées qui se bousculent dans ma tête.

– Qu'est-ce que je devrais trouver bizarre ?

– Que tout d'un coup Emily fasse comme si elle voulait devenir super copine avec toi ou je sais pas quoi.

– Elle est plutôt sympa, au fond, répond Soojin de sa voix de collégienne raisonnable. Tu devrais lui laisser sa chance.

J'ai envie de rétorquer : « Pour quoi faire ? » mais je me dégonfle. Chaque fois que je critique Emily, j'ai l'impression que Soojin m'en veut, alors que ce n'est pas *moi* qui change d'attitude. Ça fait tellement longtemps qu'on pense la même chose d'Emily et de Julie, toutes les deux. Et moi, je n'ai pas changé d'avis.

Subitement je n'ai plus qu'une envie : rentrer chez moi le plus vite possible pour profiter du week-end. Je dis rapidement au revoir à Soojin et vais prendre mon bus, en tournant la tête pour éviter Bradley qui arrive au pas de course pour attraper le sien. J'aperçois du coin de l'œil l'affiche de notre projet musical *À pleins tubes*, sur laquelle les mots « Inscrivez-vous », en lettres capitales, semblent me crier : « TU N'ES QU'UNE DÉGONFLÉE. » Avec tout ce qui s'est passé cette semaine – mon envie de chanter en solo au concert, ma déception d'être dans la pire équipe pour le projet des pionniers et mes questions sur l'amitié qui se noue entre Soojin et Emily –, j'aimerais mieux être encore à l'école primaire.

1. Kimchi : plat coréen à base de légumes fermentés.

CHAPITRE 4

– C'est notre tour ! crie Rabiya, en tapant du pied, la main tendue pour réclamer la manette de jeu.

– On vient juste de commencer la partie, revenez dans une demi-heure.

Youssouf n'a pas quitté des yeux l'écran de télé, pas plus qu'il n'a cédé la meilleure place sur le canapé tout défoncé du sous-sol.

– Menteur ! Tu as déjà dit ça la dernière fois, s'emporte Rabiya.

Youssouf et Moustafa jouent au FIFA depuis plus d'une heure. Comme ils ne réagissent toujours pas, Rabiya se plante devant la télé et commence à se déhancher pour leur boucher la vue.

– Dégage ! peste Youssouf pendant que Moustafa met sur pause.

– Allez, Rabiya, ajoute Moustafa plus gentiment. Je suis en train de gagner, là. Dès que j'aurai fini de le rétamer, vous pourrez jouer, les filles.

Rabiya les foudroie du regard, tous les deux. Ses grands yeux noirs lancent des éclairs et elle continue à danser. Je trouve son attitude un peu puérile pour une fille de dix ans, mais je la comprends. Son frère Youssouf, qui a un an de moins que Moustafa bien qu'il soit plus grand, fait tout le temps enrager Rabiya. Moustafa, à côté, c'est la gentillesse même.

– Je te préviens, si je me lève…

Youssouf rajuste ses lunettes sur son nez et montre le poing. Avec son pull trop large et son jean baggy, il paraît encore plus grand que d'habitude, et Rabiya a l'air d'un minuscule oiseau sautillant devant une bête qui pourrait l'écraser comme un rien.

– Laisse tomber, dis-je à Rabiya. Je n'ai plus envie de jouer. Viens, on monte.

On attendait de pouvoir mettre la nouvelle version du jeu vidéo *Just Dance*, mais de toute façon je ne suis pas bonne à ce jeu-là. Quand on y joue, Soojin et moi, c'est toujours elle qui a quatre étoiles à toutes les chansons, mais c'est normal : elle prend des cours de danse, de claquettes et de jazz depuis l'âge de six ans. Et Rabiya, c'est pareil, elle passe bien trop de temps à s'entraîner. Moi, mes pieds me servent à battre le tempo quand je chante ou à appuyer sur les pédales du piano. Je danse comme un pied.

– Je vous préviens, je vais le dire, menace encore Rabiya.

Les deux garçons ne réagissent pas. Ils savent que nos parents sont en haut en train de prendre le thé avec des gâteaux et qu'ils se fichent éperdument de nos disputes.

Je suis Rabiya en haut en essayant de ne pas marcher sur le *shalwar kameez*[1] rose fuchsia que Mama m'a forcée à mettre. C'est tante Salma, la mère de Rabiya, qui me l'a rapporté du Pakistan, et Mama voulait absolument me voir dedans avant qu'il soit trop petit pour moi. Les broderies de l'encolure me grattent tellement que je meurs d'envie de mettre le pyjama que j'ai apporté au cas où je passerais la nuit ici.

– On devrait redemander si tu peux dormir ici, chuchote Rabiya une fois qu'on a monté l'escalier. Peut-être qu'ils seront embêtés que les garçons soient méchants avec nous et qu'ils te permettront de rester.

– D'accord.

Mais il y a peu de chances, vu que tante Salma a déjà refusé pendant le dîner, sous prétexte qu'à chaque fois on se couche trop tard et qu'on a du mal à se réveiller pour aller à l'école du dimanche. Et, comme demain c'est elle qui s'occupe du Salon du livre au Centre islamique, elle risquerait d'arriver en retard à cause de nous. Moi, au contraire, plus je manque de cours à l'école du dimanche, mieux je me porte.

Nos parents sont en grande conversation, malgré la télé qui hurle en fond sonore. Sur une chanson au rythme effréné, des actrices de Bollywood en robes écarlates tournoient dans un ensemble parfait sur une scène décorée de fleurs jaunes et rouges. J'adore le son des percussions mélangé à celui des cordes, même si la petite voix haut perchée m'écorche les oreilles.

– Pourquoi est-ce que ça t'inquiète que ton frère vienne te voir ? demande tante Salma à Baba, au moment où nous rentrons en catimini dans le salon pour nous accroupir derrière le canapé.

– Tu sais à quel point les musulmans sont mal vus dans ce pays et tu es au courant de toutes les mauvaises nouvelles de ces derniers jours ?

– Mais il doit bien savoir tout ça, il lit les journaux, objecte oncle Hamid. Ce ne sera pas un choc pour lui.

– Peut-être. Mais imagine que quelqu'un le prenne à partie. Il porte un *kufi* et une grande barbe.

– Il n'y a pas de danger que ça se passe ici, intervient Mama. Nous sommes un quartier solidement uni et il y a énormément de musulmans à Milwaukee. Les gens nous respectent.

– Oui, mais, tu sais, Bhai Jaan est terriblement formaliste. J'ai peur que ça ne lui plaise pas, ici.

– Ils sont pas marrants, me chuchote Rabiya. Viens, on remonte.

Je secoue la tête. Je veux continuer à écouter, pour savoir ce que, d'après Baba, mon oncle risque de ne pas apprécier, en Amérique.

Est-ce qu'il a peur qu'il ne m'aime pas ?

– Viens ! souffle Rabiya, en me tirant par la main.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? gronde tante Salma en nous voyant derrière le canapé. Nous discutons entre adultes. Remontez tout de suite !

On se regarde toutes les deux en haussant les épaules, puis on obéit. Ce n'est pas le moment de demander si je peux dormir ici.

En passant devant la chambre de Youssouf, Rabiya jette un coup d'œil à l'intérieur et actionne la manette du vieux distributeur de chewing-gums de son frère, pour récupérer une poignée de boules multicolores. Ensuite, on s'installe sur le lit de Rabiya. Tout en faisant de grosses bulles avec les chewing-gums, on se lance dans notre occupation préférée : regarder sur YouTube des vidéos postées par des gens qui se sont filmés en train de faire des trucs dingues. Par exemple, un type marque un but dans un panier de basket qui se trouve à des kilomètres de lui, le ballon rebondit sur le toit d'une maison, dégringole d'un arbre et entre dans le panier.

– Ça se peut pas, affirme Rabiya. C'est truqué.

Il faudra que je montre ça à Moustafa. Il sera impressionné, trucage ou pas.

– Regarde celui-là, me lance Rabiya, d'un ton moqueur. Cette fille chante juste une chanson de Taylor Swift devant une webcam. Elle a eu six-mille vues et elle ne chante même pas bien.

Je ne peux pas lui donner tort. La fille chante *a capella* et elle n'est pas du tout en rythme.

– Si on faisait une vidéo, toutes les deux ? Tu chantes et je te filme. Ce sera bien mieux que ce truc.

Elle commence à chercher dans sa liste de chansons. Je proteste :

– Une vidéo ? Pas question. Imagine que quelqu'un clique dessus.

Rabiya et moi avons grandi un peu comme des sœurs. Comme Soojin, elle sait que je chante.

– C'est fait pour, je te ferai dire ! s'esclaffe Rabiya. À quoi ça sert d'avoir une si belle voix si personne ne t'entend jamais chanter ?

– Mes parents m'entendent chanter.

– Ouais, c'est ça. Imagine un peu que Taylor Swift ait renoncé à chanter devant des gens parce qu'elle avait trop le trac ? Ou Adele ?

– Je ne suis pas Adele.

– Tu n'es pas Adele, d'accord. Mais tu es super douée, Amina. Allez, s'il te plaît. Qu'est-ce que tu as envie de chanter ?

– Rien.

– Oh, vas-y ! C'est juste pour essayer. Je ne posterai pas la vidéo, je te promets. Et je te préviens, si tu veux pas te lever, je t'enregistre comme ça, assise là dans ton *shalwar kameez* !

Rabiya me menace avec le même regard furieux qu'elle a adressé à Youssouf tout à l'heure. Ça me fait sourire. Je repense au concert : je ne lui ai pas dit que j'avais manqué une occasion de chanter un solo. Elle me tannerait pour que j'accepte et elle serait même capable de se pointer au collège et d'inscrire mon nom d'office sur la liste. Et tout à coup, l'espace d'une seconde, je voudrais qu'on soit dans le même collège et qu'elle n'habite pas à Bay View, à un quart d'heure en voiture de chez moi, dans sa rue bordée d'arbres presque identique à la nôtre.

Finalement, on passe une heure devant la webcam à essayer de nous enregistrer en train de chanter une chanson d'Avril Lavigne choisie par Rabiya. Mais on n'y arrive pas, soit parce qu'on bute sur les paroles, soit parce qu'on rigole trop.

– Recommence ! me lance Rabiya, qui sort du champ de la caméra.

– Il me faut un verre d'eau.

Je suis enrouée à force de chanter et de rire. C'est alors que j'entends ma mère m'appeler depuis le rez-de-chaussée pour que je dise au revoir à tout le monde.

– La prochaine fois je t'écrase, lance Youssouf à mon frère, en

remontant du sous-sol.

Moustafa glapit en faisant mine d'être étranglé.

– *Khuda hafiz, beti*, me dit tante Salma.

Elle a emballé un reste de riz dans un grand pot de yaourt qu'elle me tend pour qu'on l'emporte. Je pense à me baisser juste à temps avant qu'oncle Hamid me pince en répétant les salutations d'usage.

– *Khuda hafiz*, tata et tonton. Merci pour l'invitation.

Mes parents s'attardent à bavarder avec eux pendant encore dix minutes. Plantée là, dans l'entrée, j'étouffe dans mon manteau. Nous tous, les enfants, nous nous frottons les yeux en grognant. C'est chaque fois la même chose.

– On aurait eu le temps de refaire une partie, bougonne Youssouf en regardant Moustafa.

Assise sur les marches, Rabiya pique du nez. Mais, juste au moment où je veux la rejoindre, on sort et on s'entasse dans la voiture. À la radio passe une chanson d'Adele, et, tout en m'imaginant dans une vidéo où je chante aussi bien qu'elle, je m'endors.

1. Tenue traditionnelle au Pakistan.

CHAPITRE 5

Les enfants se précipitent en troupeau dans une petite cour où une dame bénévole distribue des parts de pizza tiède sorties d'un carton. C'est l'heure de la pause à l'école du dimanche et je meurs de faim. Il n'est pourtant que onze heures du matin.

– Prends aussi une boisson, dit la dame en me tendant une canette de limonade.

Avec mon assiette en carton et ma boisson, je me dépêche de rejoindre Rabiya et notre amie Dahlia, qui ont déjà commencé à manger leur pizza, assises sur un banc. Leur classe, d'un niveau au-dessus de la mienne, sort toujours plus tôt. À l'école du dimanche, nous ne sommes pas répartis en fonction de notre âge ou de notre niveau scolaire. Ce qui compte, c'est notre capacité à former des mots avec des caractères arabes et à réciter de mémoire le plus possible de chapitres du Coran, qu'on appelle des sourates.

– Oh, il est joli, celui-là, dis-je à Dahlia en montrant le foulard bleu aux motifs en zigzag qui lui couvre la tête.

Le mien a glissé quand je suis allée vers elles et il pend maintenant sur mon cou comme une cape miniature.

– Merci, dit Dahlia, en croquant délicatement dans sa pizza. Je l'ai emprunté à ma mère.

Dahlia porte tout le temps le voile, non seulement au Centre islamique mais aussi au collège où elle va. Je n'imagine pas ce que ça pourrait être que de se balader au collège de Greendale en étant la seule à porter le foulard, mais Dahlia assume totalement : où qu'elle soit, elle le porte avec autant de naturel qu'un serre-tête.

– C'est l'imam Malik qui nous a fait cours aujourd'hui, annonce Rabiya. On a bien rigolé.

– La chance ! dis-je.

Je prends quelques bouchées de pizza mais au bout d'un moment le fromage trop gras me donne des haut-le-cœur.

– Naima a passé la moitié du temps à nous faire lire chacun à notre tour la même citation du Coran, je ne sais pas combien de fois. Toujours la même phrase.

– Ça devait être soûlant ! s'exclament-elles en chœur.

– En plus, elle n'arrêtait pas de crier : « Vous prononcez mal. Ce n'est pas le petit *haa*, c'est le grand *haa* ! »

– C'est parce que Naima est égyptienne, comme ma famille, commente Dahlia.

– Et alors ? demande Rabiya.

– Son arabe est parfait.

– Peut-être, mais l'imam Malik n'est pas égyptien et son arabe est parfait aussi, argumente Rabiya.

Je suis d'accord avec elle. L'imam Malik a grandi en Floride et il passe sans problème d'un arabe parfait à un anglais parfait. Mieux : il est aussi incollable sur les codes pour craquer les jeux vidéo que sur les questions religieuses.

– Ouais, mais ses parents sont arabes, nous rappelle Dahlia. Ne le prenez pas mal, mais les Pakistanais ne prononcent pas bien l'arabe.

Je ne suis pas vexée. Dahlia a raison : la plupart des Pakistanais, y compris mes parents, prononcent l'arabe à leur façon. Moi, il y a des sons de l'alphabet arabe que je n'arrive carrément pas à sortir. J'ai peut-être l'oreille absolue en musique, mais ça ne marche pas pour l'arabe. En plus, je n'arrive pas à retenir la façon dont les lettres changent de forme quand on les associe, je me trompe tout le temps. Je suis toujours gênée quand c'est mon tour de lire à haute voix en classe. C'est surtout à cause de ça que je n'aime pas l'école du dimanche.

– Bon, il faut qu'on y retourne, dit Rabiya en montrant tout le monde se presser dans le bâtiment qui abrite les salles de classe et la grande salle.

On dirait une boîte à chaussures géante posée à côté du dôme brillant de la mosquée, flanquée de ses deux minarets. Je monte l'étroit escalier qui mène à ma salle de classe en évitant de me faire bousculer.

La deuxième heure de l'école du dimanche est celle où je peux me détendre, pendant que Naima nous raconte l'histoire des prophètes.

Aujourd'hui, c'est un de mes épisodes préférés : celui du prophète Youssouf que ses frères ont jeté au fond d'un puits, par jalousie. Naima raconte l'histoire avec entrain en faisant de grands gestes des bras, comme si elle était sur une scène de théâtre.

– La jalousie est une chose affreuse, nous prévient-elle.

Ça me rappelle Emily et j'ai honte.

Est-ce que je suis jalouse d'elle ? Ou bien est-ce normal que j'aie envie qu'elle retourne avec ses copines d'avant ?

– N'oubliez pas de faire vos devoirs à la maison, nous crie Naima à la fin du cours, quand tout le monde se précipite dehors.

Avant d'aller prier à la mosquée, je m'arrête pour faire mes ablutions. Devant le robinet spécial installé à hauteur des genoux, je m'assieds sur le petit banc pour me laver les mains à l'eau froide, avant de me rincer la bouche et le nez. Je m'asperge le visage et la racine des cheveux, je passe une main mouillée sur mes oreilles et mon cou. Ensuite je relève mes manches pour me laver jusqu'aux coudes, j'ôte mes sandales, je passe mes pieds sous le filet d'eau.

Je sors en me secouant pour me débarrasser des gouttes d'eau qui restent sur moi et je remets bien mon foulard autour de ma tête pour qu'il ne tombe plus. J'entre dans la mosquée fraîche, j'enlève mes sandales sur le sol en marbre froid et je les pose sur une étagère, près de l'entrée des femmes.

Rabiya m'a gardé une place près d'elle, sur la somptueuse moquette verte. Dans le silence de la salle de prière, avec ses chandeliers en cristal, ses moulures dorées et les grands panneaux couverts de calligraphies arabes qui décorent les murs, un calme familier m'envahit. Devant nous, une femme à genoux s'incline pour toucher le sol de son front, pendant que son bébé tire sur sa tunique. Une dame âgée murmure des prières en égrenant son chapelet. Et, dans un coin, j'aperçois Mama qui lit tranquillement le Coran avec tante Salma et leurs amies.

Mon plus ancien souvenir de la mosquée remonte à l'époque où j'y venais avec mes parents, pendant le ramadan, pour les prières nocturnes spéciales. J'avais trois ou quatre ans. J'étais à côté de Mama avec mon petit foulard muni d'élastiques pour le maintenir en place et je m'efforçais d'être sage. Mais au bout d'un moment j'en avais assez et allais jouer avec d'autres enfants au fond de la salle de prière. Des dames se relayaient pour nous faire taire.

La voix de l'imam Malik résonne dans les haut-parleurs :

– Mes frères, mes sœurs, j'ai quelques annonces à faire. Tout

d'abord, après la prière, la vente de livres se poursuivra pendant une heure dans la grande salle. Deuxièmement, nous attendons vos candidatures pour l'association des parents d'élèves. Enfin, j'ai le plaisir de vous annoncer que nous organisons, pour le 15 novembre prochain, notre premier concours de récitation du Coran destiné aux étudiants de tout l'État du Wisconsin, *inch'Allah*.

Quelques murmures agitent l'assemblée, puis l'imam poursuit :

– Nous encourageons tous les collégiens et les lycéens à y participer. Je suis certain que nous aurons de quoi être fiers de vous. Le gagnant recevra quatre billets pour le parc de loisirs Six Flags et un gros chèque pour son plan épargne-études.

La rumeur s'amplifie.

– On vous distribuera un dépliant dimanche prochain, mais nous demandons aux parents d'inscrire leurs enfants le plus tôt possible.

Aïe ! Je me retourne vers Mama pour voir si elle a écouté l'imam, mais elle est toujours plongée dans le Coran. Je repense à mon moment de panique pendant la pièce de théâtre, au CE1. Si je suis restée pétrifiée sur une scène, incapable de parler en anglais, la langue que je parle couramment, je ne vois pas comment je pourrais prononcer des mots arabes avec mon accent lamentable devant un public. Je ne veux pas entendre parler de ce concours de lecture du Coran. Je récite une brève prière pour que Mama n'ait pas entendu et qu'elle n'aille pas se mettre dans la file qui se forme déjà pour les inscriptions. Croisant les mains sur ma poitrine, j'essaie de me concentrer au moment où l'imam nous invite à une prière, qui commence comme toujours par : « *Bismillah Ar-Rahman Ar-Rahim*… »

CHAPITRE 6

– Non, mais c'est pas possible, un truc pareil ! s'écrie Baba. Il y a interférence de passe, là ! Qu'est-ce qu'il fabrique, l'arbitre ?

– C'est juste une bonne défense, réplique Moustafa, avec un petit sourire en coin.

– Toi, tu aurais besoin de lunettes, maugrée Baba, le doigt pointé sur l'arbitre au maillot rayé noir et blanc qui apparaît à l'écran.

Il hoche la tête. Moustafa ricane.

– Toi aussi, d'ailleurs ! ajoute Baba en lui lançant un regard noir. Toi et tes Packers. Bande de tricheurs !

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? intervient Mama. Ce n'est pas toi qui joues !

Elle pose un tas de linge propre par terre, dans un coin du salon, et s'assoit sur la moquette pour plier les vêtements en plusieurs piles bien nettes.

– C'est vrai, détends-toi, lance Moustafa en donnant une petite tape sur la cuisse de Baba. Ils n'ont plus que treize points à rattraper, tes Bears.

– Tu vas voir si je vais me détendre, lance Baba en poussant Moustafa sur le canapé.

Et il se met à le bourrer de coups de poing sur l'épaule. Mama rit et leur lance des chaussettes roulées en boule.

Moi, je les regarde chahuter, tranquillement pelotonnée dans mon fauteuil en cuir préféré, avec un exemplaire tout usé de la *Vie sur la Piste de l'Oregon*. Je l'ai pris à la bibliothèque dans l'espoir qu'il aiderait notre équipe à prendre l'avantage dans le projet de sciences sociales proposé par Mrs Barton. Il est plein d'extraits de journaux intimes tenus par les pionniers pendant leur voyage vers l'Ouest.

Même si ces descriptions sont absolument effrayantes, je ne peux pas m'empêcher de les lire. Je frémis en pensant à ces adultes et ces enfants de mon âge, forcés de parcourir vingt-cinq kilomètres à pied par jour, et ce pendant des mois et des mois, après avoir entassé tout ce qu'ils avaient dans des chariots. Tout ça pour se noyer en traversant une rivière ou finir enterrés dans un fossé le long de la piste, victimes d'une horrible maladie. À côté de ça, notre projet fait figure de flânerie dans une galerie marchande.

– Ah, vous et votre football américain ! s'exclame Mama. Ça fait trois heures que vous regardez ces brutes casquées se sauter dessus. Vous n'en avez pas marre ?

J'ai déjà trié mes vêtements et je les ai montés dans ma chambre. Ensuite, juste comme ça, pour m'amuser, je me suis entraînée à chanter un des solos choisis par Miss Holly pour le concert d'hiver : « *A change is gonna come* », « Les choses vont bientôt changer », d'Aretha Franklin.

J'ai trouvé ça très jubilatoire de chanter ces paroles à pleine voix : « *I was born by the river*… », « Je suis née au bord de la rivière… » Quelque chose dans cette chanson me donnait un sentiment de puissance, et je me suis même prise à rêver que j'allais m'inscrire pour le concert et saisir enfin ma chance de surprendre tout le monde avec mon secret. Comme Stella dans *The Voice*, je pourrais me transformer : la fille que j'étais, maigrichonne et timide en jean et chemise à carreaux, deviendrait une star glamour en robe longue à paillettes. Quoique… je laisserais peut-être tomber la robe à paillettes. Mais je pourrais au moins devenir une Amina sûre d'elle, confiante, prête à révéler son talent au collège et, qui sait, au reste du monde.

Mais, là, je me suis souvenue que ma voix risquait de me trahir, de me faire faux bond, de rester coincée dans ma gorge quand je serais sur scène, devant tous ces spectateurs les yeux rivés sur moi. J'ai arrêté la chanson et je suis redescendue.

– C'est fini, dit Baba. Deux minutes. Ils n'arriveront pas à remonter.

Il éteint la télé en secouant la tête.

– Très bien, alors, debout tout le monde, j'ai besoin de vous, dit Mama en prenant le bloc-notes que je déteste, celui sur lequel elle dresse toujours des listes de choses importantes à faire. Thaya Jaan arrive dans moins de deux semaines et il faut préparer la maison.

– Maintenant, tout de suite ? peste Moustafa. Je crois que j'ai des devoirs d'anglais à finir.

– Ah, c'est maintenant que tu te souviens que tu as des devoirs à

faire ? s'emporte Mama. Alors que tu as passé tout l'après-midi sur le canapé ? Allez, hop, lève-toi. Tu auras tout le temps après le dîner.

– Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? demande Baba.

– Que vous montiez ce linge et qu'ensuite vous vous attaquiez au bazar entassé dans un coin du garage. Moustafa, tu vas prendre une échelle et dépoussiérer toutes les ampoules et les ventilateurs des plafonds. Ensuite tu enlèveras le lit d'appoint de la chambre d'amis.

– Et Amina ? interroge Moustafa en pointant le doigt vers moi qui suis assise, le nez dans mon livre, dans l'espoir que Mama ne me remarquera pas.

– J'y viens. Amina, tu vas sortir et astiquer les beaux couverts et les plats de service en argent.

– *Jaani*, commence Baba, en utilisant exprès ce petit nom affectueux. Je t'assure que Bhai Jaan se moque bien de l'argenterie et du fouillis qu'il y a dans le garage. D'ailleurs, c'est fait pour ça, un garage.

Moustafa et moi échangeons un regard plein d'espoir. Peut-être Baba va-t-il convaincre Mama de se calmer sur les tâches ménagères.

– Non, ton frère a une grande maison avec plein de domestiques. Il est habitué à ce que tout soit parfait. Et moi je n'ai que vous pour m'aider. Alors, en piste !

Mama ne plaisante pas. Nous passons tous à l'action.

Je farfouille dans le buffet de la salle à manger qui contient la vaisselle en porcelaine et j'en sors les boîtes vertes où sont rangés les couverts et les plats en argent tout oxydés. Astiquer l'argenterie, ça me rappelle l'époque où j'étais à l'école maternelle. Ce genre de corvée – trier, nettoyer ou coudre des boutons géants avec une aiguille émoussée – m'amusait. En fait, je réalise que j'aime toujours autant ça. Je m'assieds à la table de la cuisine et fredonne, tout en badigeonnant les cuillers avec la pâte rose épaisse qui fait disparaître la couche de noir.

Mama s'affaire dans la cuisine. Elle émince une gigantesque pile d'oignons et d'ail avec un mini-hachoir et met une méga-casserole sur le feu. Une fois que les oignons rissolent, elle leur ajoute du gingembre frais, des tomates et des épices pour obtenir le *massala* qui sert de base à tous ses repas. Même avec la fenêtre ouverte et le ventilateur de la hotte à fond, la maison sera bientôt remplie de ce parfum. J'ai pris soin de bien fermer la porte de ma chambre pour que mes habits ne s'en imprègnent pas. Et heureusement que je ne ressors plus aujourd'hui, parce que je suis sûre que mes cheveux en ont déjà pris

l'odeur.

C'est au CM1 que j'ai appris à mes dépens ce qu'il en coûte de sentir la cuisine épicée. Un matin, Mama s'était levée plus tôt pour préparer à manger avant d'aller travailler, et mon sweat-shirt à capuche était resté dans la cuisine. Quand je suis arrivée dans le préau de l'école, où on attendait que la cloche sonne pour rentrer, Julie, qui était à cinq mètres de moi, s'est mise à renifler ostensiblement avant de demander tout fort : « Quelqu'un a apporté de la nourriture chinoise ou quoi ? » Après, comme un chien de chasse sur la piste d'un gibier, elle est venue jusqu'à moi et s'est exclamée, d'un air dégoûté : « Oh là là, mais c'est toi ! »

Tout le monde a éclaté de rire. Et Luke, qui était déjà à l'époque le garçon le plus odieux de la classe, s'est mis à m'appeler « Hunan Express », ce qu'Emily, trouvant ça hilarant, a répété et répété indéfiniment. Heureusement, ce surnom ne m'est pas resté, mais mon humiliation a duré au moins trois jours, jusqu'à ce que Luke m'oublie et se trouve une autre victime. Chaque fois que j'y repense, les épices me piquent les yeux et j'en rougis encore. Puis, m'efforçant de chasser de mon esprit Emily et le soudain intérêt de Soojin pour cette fille, je demande à Mama :

– Qu'est-ce que tu prépares ?

Les grandes marmites sont généralement réservées aux dîners de fête en famille et Mama ne nous a rien annoncé de semblable.

– Des plats à congeler pour le séjour de Thaya Jaan.

– Ah bon ? Mais tu pourrais cuisiner quand il est là. Ça ne fera jamais qu'une personne de plus à table.

– Je ne veux pas lui servir des restes. Je vais congeler tout ça pour les jours où je n'aurai pas le temps de cuisiner.

Baba remonte du garage avec un mini-aspirateur couvert de poussière.

– Tu veux garder ça ? demande-t-il à Mama.

– Non, il ne marche plus, tu peux le jeter, répond Mama. Je me demande pourquoi on collectionne toutes ces cochonneries, ajoute-t-elle en levant les bras au ciel.

– On a des invités ? demande Baba en jetant un coup d'œil dans les marmites.

– Non ! grommelle Mama. Je cuisine pour ton frère.

Baba rit.

– Je te l'ai déjà dit, tu ne devrais pas te donner tant de mal…

Mama, des perles de sueur au front, laisse échapper un long soupir.

– D'abord tu nous dis que Bhai Jaan est comme un père pour toi et que tu as peur qu'il ne se plaise pas ici. Et maintenant tu me demandes de ne pas préparer sa venue ?

– Je ne parlais pas de la nourriture ou de la propreté de la maison. Je crains qu'il n'aime pas ce pays et notre façon de vivre !

Qu'est-ce qui ne va pas dans notre façon de vivre ?

J'arrête de polir l'argenterie et je reste immobile sur ma chaise, en espérant que mes parents ne vont pas me demander de quitter la pièce, comme à chaque fois qu'ils se disputent.

– Il n'y a rien de mal dans notre façon de vivre, réplique Mama en remuant si énergiquement ce qui cuit dans la marmite que sa cuiller cogne de tous côtés. On travaille dur et on a élevé des enfants qui ne sont pas des voyous.

– Je sais, je sais. Mais Bhai Jaan est tellement… traditionaliste. Il a peur qu'on se détourne de l'islam. Et tu sais que, là-dessus, il a des idées bien arrêtées.

Baba parle tout bas, comme si son frère pouvait l'entendre à des milliers de kilomètres de distance.

– Tu crois qu'il nous empêchera d'aller fêter Halloween ?

J'ai posé la question sans réfléchir. Baba se retourne, surpris de me voir là.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là, *geeta* ?

Sa voix s'est radoucie, tout à coup.

– Tu te souviens bien que l'année dernière, à l'école du dimanche, plusieurs parents et des profs aussi ont dit que fêter Halloween, c'était *haram*[1] ? Qu'Halloween venait d'un culte du diable ou je ne sais quoi, et qu'on ne devait pas aller réclamer des bonbons, etc. ?

Baba fronce les sourcils, mais il a un regard amusé.

– Je ne suis pas sûr que Thaya Jaan ait entendu parler d'Halloween mais j'imagine qu'il n'apprécierait pas trop.

– S'il est là au moment d'Halloween, on pourra quand même y aller ?

Soojin et moi avons décidé de nous déguiser ensemble : elle en bouteille de ketchup, moi en flacon de moutarde.

– Mais oui, bien sûr que vous pourrez y aller.

Baba soupire à son tour. Il regarde Mama qui s'assied en face de moi avec un verre d'eau.

– Tu as raison, *jaani*, lui dit-il. On se fait tous les deux du souci à propos de la visite de Bhai Jaan, pour des raisons différentes. Mais tout se passera bien.

– J'espère, dit Mama, pas du tout convaincue.

– En plus, ajoute Baba au moment où Moustafa entre dans la cuisine, mon frère a appris le Coran par cœur quand on était jeunes et n'en a pas oublié un seul mot. Il pourra aider les enfants à se préparer pour le concours.

– Quel concours ? veut savoir Moustafa.

Il attrape une pomme dans la corbeille de fruits et croque dedans.

– Tu n'as pas entendu l'imam Malik avant la prière ?

– Ah, euh, je devais être concentré sur la prière, répond Moustafa entre deux bouchées. Je n'ai pas fait attention.

Il parle en regardant par terre.

– Eh bien, le Centre va accueillir un concours de lecture du Coran pour les collégiens et lycéens de tout le Wisconsin et je vous ai inscrits tous les deux.

– Tu nous as QUOI ? crie Moustafa, hors de lui. Je n'irai pas !

– Moustafa, change de ton, l'avertit Mama.

– Je n'ai pas mon mot à dire, alors ? s'insurge mon frère en regardant alternativement Baba et Mama, les sourcils en accent circonflexe.

Je commence à avoir des crampes d'estomac et ce n'est pas parce que j'ai faim ou que les odeurs de cuisine me mettent en appétit. C'est, primo, parce que je déteste que Moustafa se dispute avec nos parents et, deuzio, parce que la perspective de ce concours me terrorise.

Mais Moustafa va peut-être réussir à nous sortir de là tous les deux.

– L'imam Malik a expressément demandé qu'Amina et toi participiez. Il a besoin de notre soutien et il faut le lui donner.

Baba n'est pas du genre à prendre à la légère une requête de l'imam. Même s'ils ont une grande différence d'âge, l'imam est un bon ami à lui. Avant de se marier, l'an dernier, il venait souvent nous voir. Il a même appris à Moustafa à faire du patin à glace quand il était petit.

– Tu sais que je vais au lycée ? objecte Moustafa. Et que j'ai des devoirs à faire ? Ça va me prendre beaucoup de temps.

– Tu trouves bien le temps d'aller au basket. Tu en trouveras aussi pour ça.

Depuis que mon frère a eu la permission de faire un essai et d'entrer dans l'équipe, il s'est surpassé pour les devoirs à la maison, pour vider la poubelle, pour trier les déchets. Il a aussi arrêté de répondre. Jusqu'à aujourd'hui.

– Oh, c'est bon, là ! J'ai pas envie de réciter des trucs en arabe devant des gens que je connais pas. Je suis pas doué pour ça et c'est trop… la honte.

Amen, mon frère.

– Ce ne sont pas *des gens*, Moustafa, rectifie Mama. C'est notre communauté. Et elle compte autant que ton équipe de basket ou tes copains. Tu es un exemple pour les plus jeunes.

– Si je comprends bien, je n'ai pas le choix, c'est ça ? s'écrie Moustafa, exaspéré, en agitant sa pomme à moitié mangée.

– Exactement, dit Baba avec fermeté.

Moustafa le dévisage et ouvre la bouche pour ajouter quelque chose. Mais il se ravise, croque dans sa pomme et sort de la cuisine.

Quant à moi, je me tais. Il est clair que mes parents sont unanimes sur le sujet et convaincus que leurs enfants doivent impérativement participer à ce concours. Inutile d'essayer de leur dire que je ne suis toujours pas capable de parler devant une foule, même si tout le monde m'encourage à essayer de surmonter cet obstacle. Pas non plus la peine de leur expliquer que ma performance en arabe ne peut que leur faire honte. Baba me servirait encore son refrain : « Pourquoi honte ? Qu'est-ce que ça peut bien te faire, ce que les gens pensent ? » Je n'aurais pas le cran de lui répondre que lui-même est très inquiet de ce que pensent Thaya Jaan et l'imam Malik. Et puis, au point où nous en sommes de cette conversation, ils penseraient que je cherche des prétextes, comme Moustafa. Donc je me ronge les ongles en réfléchissant intensément.

Je trouverai le moyen d'échapper à ce concours, d'une manière ou d'une autre.

1. *Haram* : interdit.

CHAPITRE 7

Soojin tourne la clef dans la serrure. En s'ouvrant, la porte d'entrée de sa maison déclenche un bip assourdissant.

– Attends deux secondes.

Elle se dépêche d'aller taper un code sur le boîtier de l'alarme.

– Entre. Ma mère a cours cet après-midi et mon grand-père doit dormir en haut.

J'enlève mes baskets, que je pose à côté des autres chaussures sur le petit tapis près de la porte d'entrée. La maison de Soojin me rappelle toujours la mienne. On s'y déchausse systématiquement, et ça sent tout le temps la nourriture.

– J'ai trop faim, grogne Soojin.

Elle laisse lourdement tomber son sac à dos au pied de l'escalier et se précipite dans la cuisine.

Je la suis, après avoir posé mon cartable près de la porte. Soojin a déjà le nez dans le garde-manger.

– Qu'est-ce que tu veux ? Des chips ? Des galettes de riz ? Des Oreo ?

– Des chips, ça ira. Je peux prendre un truc à boire ?

Je fais attention d'ouvrir le bon réfrigérateur : celui qui est près de l'évier. La première fois que je suis venue chez Soojin en revenant de l'école, je n'avais pas remarqué qu'il y avait deux frigos dans la cuisine. Un normal et l'autre réservé au *kimchi*, des légumes fermentés qui doivent y rester pendant quatre semaines. C'est celui-là que j'ai ouvert, parce que personne ne m'avait prévenue, et j'ai été saisie à la gorge par l'odeur de vinaigre. J'ai crié « AHHH ! », et Soojin et Mme Park ont éclaté de rire en me voyant refermer la porte précipitamment.

Je remplis deux verres de jus de pommes, je m'assieds près de Soojin sur un tabouret de bar et nous grignotons nos chips au fromage. Ou plutôt moi je grignote, pendant que Soojin hume ses chips, puis attend que j'aie fini. Je demande :

– Où est Kyung Mi ?

Kyung Mi est la sœur de Soojin. Elle est en CM1. C'est Soojin en miniature, en plus timide et en plus calme. Souvent, quand je la vois, j'ai envie d'avoir une vraie petite sœur, en plus de Rabiya. Mais Soojin, elle, la trouve pénible.

– Elle est à son cours d'arts plastiques.

– Pourquoi tu n'en prends plus, toi, de cours d'arts plastiques ?

Soojin adorait les travaux manuels, avant. J'ai encore la carte d'anniversaire qu'elle m'a faite l'an dernier en xylographie.

– Je préfère la danse.

Elle prend des cours deux soirs par semaine : modern jazz et danse classique. Et elle ne manque jamais une occasion d'esquisser des pas de danse dans les couloirs du collège quand il n'y a personne.

J'entends le parquet craquer. Un vieux monsieur en gilet de laine marron entre d'un pas traînant, les mains derrière le dos. Aussitôt Soojin se lève et s'incline respectueusement devant son grand-père :

– *An-yŏng-ha-se-yo*.

Je descends moi aussi de mon tabouret et m'incline à mon tour. Le grand-père de Soojin parle à peine quelques mots d'anglais, mais comme d'habitude il m'adresse un sourire chaleureux et s'incline légèrement.

Depuis le temps qu'on se connaît, Soojin m'a appris suffisamment de phrases en coréen pour que je comprenne quand elle demande à son grand-père s'il veut qu'elle lui prépare quelque chose à manger. Celui-ci secoue la tête, se fait du thé, coupe méticuleusement une poire en quartiers, et va dans le séjour en traînant les pieds. Là, il se cale dans un fauteuil et met une chaîne par satellite coréenne, le volume presque à fond.

– Viens, on monte dans ma chambre, dit Soojin. Sinon on ne s'entendra plus, ici.

Je suis bien contente de m'éloigner : la musique hyper dramatique du programme me rappelle trop la bande-son des émissions insipides que mes parents regardent.

J'ai toujours aimé la chambre de Soojin. Elle est plus petite que la

mienne, avec des murs d'un joli vert. Au-dessus du lit sont accrochées deux affiches dans des cadres rouges qui représentent chacune un caractère d'écriture coréen calligraphié en noir. La première fois que je suis venue chez elle, je lui ai demandé ce que ces caractères voulaient dire et elle m'a expliqué que c'était son nom, qui signifie « trésor ». J'ai trouvé ça tellement cool que pour ses dix ans je lui ai offert un collier en argent avec un petit pendentif en forme de coffre à trésor. Depuis, Soojin le porte tout le temps. Mais est-ce qu'elle le portera encore quand elle aura changé de prénom ?

Est-ce qu'elle enlèvera ces cadres et décorera sa chambre avec un vulgaire mug sur lequel il y aura écrit Mélanie ?

– Il paraît que cet hiver on va avoir de la neige comme il n'y en a pas eu depuis des années, dis-je. J'espère qu'elle restera longtemps.

– Moi aussi. Surtout que, l'année dernière, on n'en a pas eu du tout.

J'adore la neige. Il faudrait qu'il en tombe au moins quarante centimètres à Milwaukee. Quand tout est fermé, c'est vraiment la fête dans le quartier. On fait des super batailles de boules de neige, Mama et moi, on fait du ski de fond et Moustafa gagne plein d'argent en déblayant la neige devant les garages.

– On n'a pas eu de devoirs en maths et en SVT, aujourd'hui, dis-je.

– C'est vrai, mais Mrs Barton a dit qu'on devait potasser pour la prochaine séance du projet sur les pionniers.

– J'ai déjà lu pas mal de choses. Tu savais que les pionniers mangeaient des écureuils ?

– Beurk, quelle horreur ! Remarque, c'est le genre de truc qui plairait à Bradley ! s'écrie Soojin en se laissant tomber sur son lit. Mais d'un autre côté il a de bonnes idées, parfois, tu ne trouves pas ?

– Si, si. Il avait complètement raison sur la manière de traverser la rivière. Je crois que, dans la vraie vie, il est chez les scouts.

– Emily aussi, elle assure bien, commente Soojin.

– Elle assure ? Dans quel sens ?

– Comme partenaire. Elle va nous aider à gagner.

Je me tais. J'essaie de me convaincre : *Ne dis rien, Amina.* Mais ça sort tout seul :

– Alors… tu as vraiment décidé d'être copine avec elle ?

– Je ne sais pas. Avant elle était complètement immature. Mais je crois qu'elle a changé. Elle fait des efforts et elle est plutôt sympa.

« Plutôt sympa » ? Je me mords la lèvre et m'efforce de tenir ma langue, cette fois. J'en veux tellement à Emily, et depuis si longtemps. Elle a été absolument infecte avec Soojin et moi, et il me semble que Soojin oublie ça un peu trop facilement.

– Et tu vas… hum, tu vas aller chez elle cette semaine ?

Je plonge le nez dans mon livre pour qu'elle ne voie pas la tête que je fais.

– J'en sais rien. J'ai oublié de demander à ma mère. Ouf ! Elle n'a pas l'air pressée de passer son temps libre avec Emily. Mais, même si notre collaboration se passe mieux que je le pensais, je regrette vraiment de ne pas avoir eu le réflexe de proposer tout de suite quelqu'un d'autre pour compléter notre équipe. Je ne me sentirais pas coupable d'être aussi peu accueillante. Et je n'aurais pas besoin de m'aventurer sur un territoire inexploré, comme les pionniers de la Piste de l'Oregon, pour tenter de découvrir comment Soojin arrive à trouver Emily « plutôt sympa ».

CHAPITRE 8

– Ça y est, ça y est ! s'écrie Soojin deux jours plus tard en entrant comme une fusée dans le gymnase où nous attendons tous que la cloche sonne. Elle a les joues rouges d'excitation. Je demande :

– Quoi ?

– La date de notre cérémonie de naturalisation. C'est officiel, je vais devenir citoyenne américaine !

Soojin fait un petit bond pour manifester sa joie.

– C'est super ! dis-je, tandis que d'autres élèves viennent voir ce qui se passe.

– Mon père est hyper content. Hier après-midi, il nous a acheté ça.

Elle montre le petit drapeau américain épinglé sur son sweat-shirt.

Baba serait tout à fait capable de faire ça, lui aussi. Sauf que mes parents sont devenus citoyens américains quand j'étais toute petite. Je ne m'en souviens même pas.

– C'est quand ? lui demande Margot. Et qu'est-ce qui va se passer ?

– C'est dans deux semaines exactement, le 20 octobre ! Il y aura des centaines de gens et je crois qu'on doit prêter serment sur le drapeau, tous ensemble. Je vais manquer les cours et tout.

– Veinarde ! lance Allison.

– C'est super cool, dis-je.

Quand la cloche sonne, chacun regagne sa classe. Soojin m'attrape par le bras et me glisse à l'oreille :

– Et tu sais que… j'ai choisi mon nouveau prénom !

– C'est quoi, finalement ? Mélanie ? dis-je d'un ton aussi détaché que possible.

– Susan, répond Soojin, impatiente de voir ma réaction.

– Susan ?

– Oui. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Ce n'est pas un des prénoms qui te plaisaient.

– Non, j'ai eu cette idée hier soir. Ça ressemble un peu à Soojin, non ?

Elle me sourit.

– Oui. Mais alors… pourquoi tu ne gardes pas Soojin ?

Je voudrais pouvoir ravaler ces mots, quand je vois la mine dépitée de Soojin.

– Je pensais que tu avais compris, depuis le temps, me lance-t-elle d'un ton de reproche.

– Oui, oui, j'ai compris. C'est très joli, Susan.

Mes yeux tombent sur le petit pendentif en forme de coffre à trésor autour de son cou.

– Merci, dit-elle en me serrant le bras. Je trouve aussi.

– Salut, les gars ! nous lance Emily quand nous la croisons dans le gymnase.

On n'est pas des gars !

Soojin rejoint Emily devant son vestiaire. Je continue à traverser le gymnase mais je les entends discuter de la prestation de serment. Je suis prise d'un sentiment de malaise qui va durer toute la journée. Il va même empirer pendant le cours de sciences sociales. Assise près de Bradley, j'essaie de me concentrer sur notre projet et c'est déjà assez difficile comme ça. Mais quand, du coin de l'œil, je vois Emily chuchoter à l'oreille de Soojin quelque chose qui la fait sourire, un pincement de jalousie me vrille le cœur.

Là-dessus, pour tout arranger, Bradley invente des imprévus afin de corser notre voyage vers l'Ouest.

– Amina aurait le choléra. Et notre chariot aurait perdu une roue.

CHAPITRE 9

– Je l'ai vu !

Baba se tord le cou pour regarder à travers les portes vitrées de la sortie des passagers, au terminal des arrivées de l'aéroport de Chicago.

Un Latino-Américain très corpulent en survêtement noir franchit à grand-peine les portes automatiques.

Je pouffe mais Baba ne fait pas attention à moi. Il est tellement stressé par l'arrivée de son frère qu'il fait les cent pas dans le hall et sursaute dès qu'il aperçoit un homme au teint foncé ou à la barbe blanche. Il nous a fait partir quatre heures à l'avance et nous sommes arrivés à l'aéroport de Chicago une heure et demie avant l'atterrissage de l'avion de Thaya Jaan.

– Pourquoi il n'est pas encore sorti ? Ça fait une heure que l'avion a atterri, répète Baba pour la cinquième fois, en se passant la main dans les cheveux, comme à chaque fois qu'il est à cran.

– Il ne va pas tarder, lui dit Mama.

Elle s'est assise dans un fauteuil de l'aéroport, mais seulement du bout des fesses, pour ne pas froisser son magnifique *shalwar kameez* grenat et noir.

– Et s'il a des ennuis avec le service d'immigration ? Ou si la douane fouille ses valises ?

– Cesse de te tracasser, tout ira bien, répond Mama.

Voilà bien longtemps que je n'ai pas vu mon père aussi nerveux. Il a mis son blazer bleu marine et des chaussures bien cirées. Sur l'insistance de Mama, j'ai revêtu ma belle robe en velours. Quant à Moustafa, il a consenti, quoique de mauvaise grâce, à mettre une chemise repassée et un jean sans trou. Figés là dans l'attente, je trouve que nous ressemblons à ces familles qui posent devant le Père Noël, au

centre commercial, dans leurs habits du dimanche, si ce n'est que nous ne sommes que début octobre.

– Le voilà ! s'écrie Baba au moment où les portes coulissent.

Thaya Jaan apparaît, la chemise froissée, un *kufi*[1] blanc enfoncé sur ses épais cheveux poivre et sel.

Baba s'élance vers lui, et les deux frères se tapent dans le dos en souriant. Puis Mama s'avance et incline légèrement la tête devant son beau-frère.

– *Assalamou alaykoum*, Bhai Jaan. Nous sommes très heureux de vous voir.

Je reste en retrait, ne sachant si je dois aller l'embrasser ou attendre qu'il vienne me tapoter la tête, comme le font toujours les vieux oncles dans notre communauté.

– Amina, Moustafa.

Baba nous fait signe d'approcher comme si nous étions des étrangers ayant besoin d'être présentés officiellement.

– Ma petite Amina, dit Thaya Jaan en déposant un baiser claquant sur mon front.

Il prend Moustafa dans ses bras et l'embrasse aussi. Mon frère s'essuie aussitôt la joue d'un revers de manche.

– Comme tu as grandi, Moustafa. Je suis très content de voir ma nièce et mon neveu, ça fait si longtemps.

Il a la voix plus grave et plus rauque qu'au téléphone et il parle lentement en ourdou. Je réponds par quelques formules de politesse que mes parents m'ont apprises, celles qu'on doit utiliser quand on s'adresse à un oncle ou une tante. Mais, après les phrases les plus courantes, je ne sais plus quoi dire. Heureusement, Baba alimente la conversation.

– Attends, je vais t'aider.

Il prend la valise à roulettes de Thaya Jaan, et Moustafa se charge de sa sacoche. Je regarde furtivement mon oncle, qui est un peu plus grand que Baba et lui ressemble beaucoup plus en vrai que sur les photos. Ils ont les mêmes sourcils broussailleux et le même gros nez droit. La grande différence est dans la chevelure : Baba a encore presque tous ses cheveux noirs, tandis que ceux de Thaya Jaan sont pratiquement blancs. Sa barbe, également blanche, est longue et touffue, ce qui me fait aussi penser au Père Noël.

– Tu as fait bon voyage ? Tu as réussi à dormir ? Tu dois avoir faim.

Baba le bombarde de questions, tandis que nous nous dirigeons vers la zone où va arriver le reste de ses bagages.

– Le voyage était long mais voilà, c'est fait, *Alhamdulillah*.

– Oui, *Alhamdulillah*, répète Baba, enthousiaste.

Thaya Jaan tourne la tête vers l'enfilade de boutiques : souvenirs bon marché, chaînes de restauration rapide, journaux, bonbons. Des foules de voyageurs, d'employés de l'aéroport et de personnel de bord tous pressés nous dépassent ou nous croisent. Je me demande ce qu'il pense de l'Amérique en voyant ça, j'espère que ça lui plaît, mais son regard est indéchiffrable.

– Marche plus vite, Amina, m'ordonne Mama. Il faut qu'on se dépêche d'amener Thaya Jaan à la maison, et on a encore de la route à faire.

– Viens, petite, dit Thaya Jaan en me prenant par l'épaule.

Je lève la tête et lui souris. *Je me suis peut-être inquiétée pour rien.*

1. *Kufi* : bonnet destiné aux hommes.

CHAPITRE 10

– Resservez-vous, Bhai Jaan, vous n'avez presque rien mangé.

Mama prend le plat de service en argent que j'ai astiqué la semaine dernière et qui est maintenant rempli de ragoût d'agneau aux épinards. Elle le présente à Thaya Jaan.

Il reste encore de la nourriture dans mon assiette. Je ne l'avais pas remplie, mais c'est encore bien trop pour moi. Il y a non seulement du ragoût d'agneau mais aussi du poulet au curry, des lentilles, du riz aux légumes, des naan, de la salade et de la sauce au yaourt. Mama n'en fait pas davantage pour les grands dîners de fête, sauf que, là, on n'a qu'un invité. En plus, au lieu d'être servis dans la cuisine ou au sous-sol avec les enfants, Moustafa et moi sommes assis à table avec les adultes. Nous mangeons dans des assiettes en porcelaine à bord doré et nous nous essuyons la bouche avec des serviettes en tissu d'un blanc immaculé.

Thaya Jaan repousse le plat en secouant la tête.

– Non, merci. Tout était délicieux, mais je suis parfaitement rassasié.

En dépit de ses protestations, Mama lui ressert du curry, puis elle me dit :

– Amina, va mettre de l'eau à chauffer pour le *chai*, s'il te plaît. Moustafa, tu débarrasses la table ?

Heureusement, elle est trop occupée pour remarquer que je n'ai presque rien mangé, alors j'emporte mon assiette moi-même. Moustafa empile les autres et me suit dans la cuisine.

– C'est ridicule, toute cette bouffe ! dit-il en secouant la tête et en posant les assiettes sales dans l'évier. Mama ne va jamais pouvoir tenir ce rythme pendant trois mois !

– C'est vrai. Regarde-moi tous ces restes.

– Allez, on va demander à Thaya Jaan de dire qu'à partir d'aujourd'hui il ne veut que des hamburgers, des pizzas et des ailes de poulet.

– Et qu'il préfère manger dans des assiettes en carton, dis-je en lorgnant la pile d'assiettes qui s'accumule dans l'évier.

Je remplis la lourde bouilloire en argent et sors les tasses qu'on utilise en temps normal, avant de me rappeler que je dois prendre celles à bord doré avec les soucoupes assorties.

– Qu'est-ce qu'il y a comme dessert ? demande Moustafa en jetant un coup d'œil dans le frigo. Oh, super !

Il sort délicatement un saladier en cristal plein de boulettes flottant dans un épais sirop couleur de miel. Je m'étonne :

– Des *gulab jamun* ? Quand est-ce que Mama a eu le temps de les faire ?

Ce sont des boulettes sucrées et collantes qui ressemblent à de petits beignets. Mon dessert pakistanais préféré. Il faut des heures pour le préparer.

Mama entre dans la cuisine avec deux plats à peine touchés.

– Vous pouvez débarrasser le reste et charger le lave-vaisselle ? nous demande-t-elle en laissant échapper un bâillement.

Moustafa me regarde en articulant le mot « pizza » et je lui souris. J'ai le sentiment que, pour quelques minutes, mon frère est redevenu comme avant.

Quand le thé est prêt, nous nous rassemblons autour de Thaya Jaan, dans le séjour. Mama lui prépare une tasse en mettant du sucre dans le thé au lait aromatisé à la cardamome. Je mords dans mon *gulab jamun*, dont le goût sucré me submerge instantanément.

– Alors, Bhai Jaan, raconte-nous un peu comment ça va au Pakistan, dit Baba en reposant sa coupelle à dessert sur la table basse, l'air satisfait.

– Ça devient de plus en plus difficile, répond Thaya Jaan avec tristesse. Le coût de la vie ne cesse d'augmenter, même les produits de base comme la farine coûtent tellement cher que les pauvres peuvent tout juste acheter du pain. Qu'Allah les protège.

Mon *gulab jamun* devient comme une boule de plomb dans ma bouche, quand je pense à l'assiette encore à moitié pleine que je viens de jeter à la poubelle.

– Mais notre famille n'est pas à plaindre, *Alhamdulillah*, poursuit Thaya Jaan. Les affaires prospèrent et les enfants vont bien. Ahmed a été admis à l'école de médecine.

– Formidable ! dit Baba. Tu dois être fier de lui.

Moustafa examine ses ongles de très près.

– Tout le monde vous embrasse, bien sûr, et, ah, comment ai-je pu oublier ? Moustafa, apporte-moi ma valise, veux-tu ? Vos cousins vous envoient quelques petites choses.

Moustafa se lève d'un bond et lui rapporte sa valise. Thaya Jaan l'ouvre et sort une pile de paquets bizarroïdes. Il me fait encore penser au Père Noël en train de distribuer ses cadeaux.

– Voilà pour toi, Amina, de la part de ta tante, Thayee Jaan, dit-il en me passant un paquet tout bosselé, emballé dans une feuille de cellophane rose un peu froissée. Et ça, c'est de la part de tes cousines.

Le papier froissé contient un *shalwar kameez* bleu vif, avec un minuscule motif cachemire et des boutons dorés. Je déballe aussi des bracelets en verre enveloppés dans du papier journal, un journal rédigé en ourdou. Une de mes cousines m'envoie une petite boîte à bijoux laquée. Une autre, une tenture murale en perles bleues et blanches devant laquelle pend une grande inscription en arabe découpée dans du bois : « Allah ».

– Il ne fallait pas, Bhai Jaan. Les bons vœux et le bonjour de tout le monde nous auraient suffi.

Visiblement embarrassé, Baba caresse le col du nouveau *shalwar kameez* noir que lui tend son frère.

– Ce n'est rien du tout. C'est surtout symbolique. Vous nous manquez et tout le monde attend votre visite.

En effet, c'est bien ce que semble dire le petit mot écrit à la main sur un papier très fin qui accompagnait mes cadeaux.

Ma chère Amina,

J'espère que tu vas bien. En quelle classe es-tu maintenant ? Quand viendras-tu nous voir ? Ça fait si longtemps. J'espère que les bracelets te plaisent et qu'ils sont à la bonne taille. Et j'espère que nous nous verrons bientôt. Je t'en prie, viens au Pakistan. Khuda hafiz*, Maryam.*

Je n'ai pas vu mes cousins et cousines depuis six ans et je me souviens à peine d'eux. Tout ce que je me rappelle, c'est que je jouais à la poupée avec les filles et que nous volions des mangues et des dattes dans la cuisine, quand le cuisinier avait le dos tourné. Je ne

pense à mes cousins que les rares fois où je reçois une photo ou une lettre solennelle comme celle-ci. J'aimerais les connaître mieux.

– Quand viendrez-vous tous nous voir au Pakistan ? interroge Thaya Jaan, comme s'il avait lu dans mes pensées. Ça fait tellement longtemps.

– Bientôt, Bhai Jaan, bientôt, *inch'Allah*, répond Baba.

Quand il parle du futur il dit toujours « *inch'Allah* », puisque ça veut dire « si Dieu le veut ».

– Nous en avons discuté, mais c'est difficile, ajoute-t-il.

C'est vrai. J'entends souvent mes parents parler d'un voyage en famille au Pakistan, mais à chaque fois ils concluent que ce n'est pas le moment de s'absenter du travail ou que ça nous ferait manquer l'école. Et, ces derniers temps, on entend de plus en plus d'histoires horribles de gens qui reviennent malades ou qui se font voler, là-bas. La discussion se termine souvent par : « Peut-être l'an prochain, quand les choses iront mieux, *inch'Allah*. »

– Vos enfants doivent savoir d'où ils viennent, insiste Thaya Jaan en fronçant les sourcils. Et pourquoi ne parlent-ils pas l'ourdou ?

Baba s'agite sur son siège.

– Ils le comprennent, mais nous leur parlons anglais et ourdou, et ils nous répondent en anglais.

On dirait que notre père a honte de nous. Tout à coup je voudrais que l'ourdou ne soit pas aussi confus dans ma tête, je voudrais mieux le maîtriser. Quand je le parle, c'est presque aussi nul que quand j'essaie de lire l'arabe.

– Vous devriez leur parler uniquement en ourdou. Et ne pas leur répondre s'ils vous parlent en anglais. Il n'y a que comme ça qu'ils l'apprendront.

Thaya Jaan parle comme si Moustafa et moi n'étions pas dans la pièce pour entendre ce conseil franchement déplaisant.

J'ai les joues en feu. Si notre oncle a l'intention de nous ignorer tant que nous ne lui parlerons pas en ourdou, ça risque d'être le silence absolu entre nous.

– À vrai dire, nous avons fait le maximum pour qu'ils apprennent l'arabe, dit Mama. Si vous les entendiez réciter le Coran !

Eh bien, non, il ne vaudrait mieux pas !

– *Mashallah*, c'est une bonne chose, dit Thaya Jaan, que cette

remarque semble calmer un peu.

– Et en plus, Bhai Jaan, ajoute Baba, les enfants vont participer à un concours de récitation du Coran au Centre islamique. On aimerait bien que tu les aides à s'y préparer.

– Oui, oui, bien sûr, je les aiderai.

Mon moral flanche quand je comprends que j'ai de moins en moins de chances de pouvoir échapper au concours. Mais je n'ai guère le temps d'y penser, car, dans le salon, la pendule en forme de mosquée sonne l'heure de la dernière prière de la journée.

Tout le monde se lève pour se préparer. Je vais chercher mon foulard préféré, pendant que Moustafa étale sur la moquette des tapis de prière colorés. Prenant la place occupée d'habitude par Baba, Thaya Jaan se met devant pour nous guider, puisqu'il est l'aîné et qu'il connaît le Coran mieux que nous tous.

Je suis ébahie lorsque Thaya Jaan commence à réciter les versets familiers. Je comprends maintenant de qui je tiens mon talent pour la musique. J'ai toujours su que ce n'était pas de mes parents. Baba n'a pas d'oreille et Mama chante complètement faux. Mais mon oncle, lui, a une belle voix. Il récite en allongeant certains mots et module si habilement les phrases arabes qu'elles s'enchaînent presque comme dans une chanson. Les sons résonnent à travers la pièce, se réverbèrent sur les murs et retentissent à l'intérieur de moi.

L'imam Malik récite très bien aussi, j'ai plaisir à l'écouter, mais Thaya Jaan a une façon de déclamer qui me fait apprécier ces versets comme jamais. J'écoute très attentivement. J'aimerais vraiment prononcer l'arabe exactement comme lui. Je m'imagine en train d'émettre ces notes mélodieuses et de prononcer impeccablement chaque son – même devant des gens – et cette idée me rend heureuse. J'achève mes prières par un vœu :

S'il vous plaît, Allah, venez en aide aux pauvres du Pakistan qui ne mangent pas à leur faim et protégez mes cousins. Et je vous en prie, aidez-moi aussi à prononcer correctement le grand haa.

CHAPITRE 11

Emily se penche pour humer l'odeur qui s'échappe de la boîte contenant le déjeuner de Soojin.

– C'est quoi ? Ça sent drôlement bon.

Je suis tellement scotchée que je manque de lâcher mon sandwich. Je braque les yeux sur Emily assise en face de moi, à côté de Soojin. *Emily aime la nourriture coréenne, maintenant ?*

– C'est le fameux *bulgogi* de ma mère, répond Soojin. Du bœuf cuit au barbecue.

Je sais que c'est impossible, mais on dirait vraiment que Soojin a oublié ce que nous appelons depuis toujours entre nous « l'Incident ». Ce jour-là – nous étions en CE2 – Soojin avait apporté du *kimchi* pour son déjeuner, et Emily et Julie s'étaient pincé le nez et fait toute une histoire à propos de l'odeur épouvantable de ce plat.

– Je peux goûter ? demande Emily en agitant sa fourchette au-dessus de la boîte de Soojin, avec un peu trop d'empressement.

Depuis qu'elle est dans notre groupe pour le projet du Far West, elle s'assied systématiquement à notre table, à l'heure du déjeuner. Je n'ai fait aucune autre réflexion à Soojin à ce sujet. Elle sait ce que je pense de sa soudaine gentillesse à l'égard d'Emily : je la lui reproche souvent par des allusions pas toujours subtiles. Mais elle s'entête à faire comme si elle se fichait éperdument de ce que j'en pense.

– Bien sûr.

Soojin rapproche sa boîte d'Emily.

– Mmmmmm, c'est troooooop bon. Amina, tu devrais goûter, marmonne Emily tout en mâchant.

– Je connais. J'en mange tout le temps quand je vais chez Soojin.

Je me garde bien d'ajouter que c'est le seul plat coréen que j'aime. J'ai horreur de tous leurs aliments fermentés, le chou, les œufs frits et la sauce rouge épicée.

Emily plante sa fourchette dans un nugget de poulet frit qui voisine, sur son plateau, avec des haricots verts tout mous et une pomme.

– Si seulement mes parents cuisinaient aussi bien !

Je ne peux pas m'empêcher de lui demander :

– Pourtant c'est bien ta mère qui fait les biscuits au beurre de cacahuète que tu apportais tout le temps pour les goûters en classe ?

Ces biscuits sont vraiment délicieux. C'était mes préférés quand on faisait des goûters, à l'école primaire. Jusqu'au jour où tout ce qui contenait des arachides a été interdit. Et j'ajoute :

– J'ai toujours pensé que ta mère était un cordon-bleu.

– Ce serait trop beau, réplique Emily. Ces biscuits, c'est à peu près tout ce qu'elle réussit, du coup elle en fait tout le temps. Moi, ils me sortent par les yeux.

– Qu'est-ce que vous mangez, alors ? C'est ton père qui cuisine ? demande Soojin.

– On mange beaucoup de surgelés. Mon père fait parfois des barbecues. Avant, ma grand-mère vivait avec nous et elle faisait de la cuisine polonaise trop bonne, mais… elle est morte il y a quelques années, répond Emily. Ma mère ne s'entendait pas bien avec grand-mère, si bien qu'elle n'a jamais eu envie d'apprendre à cuisiner avec elle. Et maintenant on ne mange plus jamais ce genre de choses.

– C'est dommage, dit Soojin. Nous, on a mon grand-père qui vit chez nous.

– Oui, c'est dommage, dis-je en écho.

J'ai toujours cru que la vie d'Emily était parfaite, mais je commence à en douter.

– Quand ma grand-mère est morte, ma mère a repris un travail à plein temps. Maintenant, elle travaille tellement qu'elle n'a pas le temps de faire quoi que ce soit d'autre…

Les épaules d'Emily s'affaissent imperceptiblement.

– Elle fait quoi comme travail ? demande Soojin en fronçant les sourcils.

– Avocate. Elle dit qu'elle a eu beaucoup de chance de pouvoir reprendre sa carrière et que, du coup, il faut qu'elle travaille

d'arrache-pied.

– C'est dur, dit Soojin, compatissante. Moi, ma mère est infirmière et, en plus, on a le restaurant, ce qui fait qu'elle travaille tout le temps. Mais j'ai la chance que mes deux parents cuisinent très bien.

J'imagine M. Park dans sa cuisine en train d'émincer des monceaux de légumes. Il me donne toujours un morceau de poivron rouge ou de brocoli, pour que je lui dise s'ils sont frais ou pas. Là-dessus, Mme Park lui dit qu'il ferait mieux de me donner du beurre, pour que je grossisse un peu.

– Un jour, tu pourras venir dîner chez nous, si tu veux, Emily, propose Soojin.

– C'est vrai ? demande Emily.

Son visage s'illumine brusquement, ses yeux verts étincellent.

– Bien sûr, répond nonchalamment Soojin. Mes parents adorent cuisiner pour les autres.

– Merci, Soojin.

Je sens de nouveau un spasme de jalousie dans mon estomac, tandis qu'Emily et Soojin échangent des anecdotes sur leur vie avec des grands-parents et des petites sœurs casse-pieds. Je grignote un bâton de carotte en les écoutant discuter : Emily parle de son père qui a sa propre entreprise de travaux publics, et Soojin des problèmes que rencontrent ses parents dans leur restaurant.

Ça y est. Elles sont vraiment en train de devenir amies.

Je m'agrippe tellement fort au bord de mon banc que mes jointures blanchissent. Quand Soojin a-t-elle décidé qu'Emily était plus que « plutôt sympa » ? Et quand a-t-elle l'intention de me le dire ?

Après le déjeuner, on a le droit de passer le dernier quart d'heure de la pause dans la cour. Nous nous dirigeons ensemble vers le grand érable, notre endroit préféré à Soojin et moi. Emily se met à l'ombre de l'arbre. Je tente :

– Bon, alors à tout à l'heure, Emily,

Je voudrais être seule avec Soojin pour voir si tout est normal, c'est-à-dire comme d'habitude quand on se retrouve toutes les deux. La confusion règne dans ma tête et j'ai besoin d'un peu de temps pour digérer (mon repas, mais surtout le reste).

– Ça ne vous dérange pas si je reste avec vous ? dit Emily en levant des sourcils interrogateurs.

Soojin me jette un rapide coup d'œil, mais ne comprend pas ou ne veut pas comprendre l'expression de mon visage.

– Pas du tout, répond-elle.

– Super !

Emily trouve un endroit où s'asseoir, chasse quelques feuilles mortes et s'installe confortablement sur l'herbe.

– Je voulais vous demander quelque chose…, commence-t-elle.

– Oui ? dit Soojin.

– C'est un peu embarrassant.

Emily arrache un brin d'herbe. Elle est toute rouge. Je murmure :

– Rien ne t'oblige à nous en parler.

– On verra ça plus tard, dit Emily en s'adressant manifestement à Soojin et en penchant légèrement la tête vers moi.

– Non, vas-y. Tout ce que tu me dis, tu peux le dire à Amina. Elle est totalement cool et tu peux lui faire confiance.

Soojin se tourne vers moi et me fixe avec de grands yeux.

– N'est-ce pas, Amina ?

– Mouais.

– D'accord, dit Emily, quelque peu dubitative.

Soojin attend, puis l'encourage :

– Allez, vas-y.

– Je… euh… il y a quelqu'un que j'aime bien…, murmure Emily.

Elle ne regarde que Soojin. Je réprime à grand-peine un gémissement.

– Et alors ? s'impatiente Soojin.

– Et je me demandais si c'est possible que lui aussi m'aime bien.

Emily rougit et lâche un petit rire nerveux. Je regarde discrètement Soojin pour voir si ça la dégoûte autant que moi. Mais non, elle a l'air captivée !

Non seulement Emily nous vole un temps précieux, mais c'est en plus pour nous parler de *garçons* ? Soojin et moi on ne perd jamais de temps avec des trucs comme ça. On se fiche pas mal des garçons, surtout qu'ils sont presque tous ennuyeux à mourir.

– C'est qui ? demande Soojin.

Elle se penche pour mieux entendre la réponse d'Emily. Je suis assez curieuse de savoir qui peut bien rendre Emily aussi niaise, mais je ne le montre pas.

– Eh bien, il est dans notre cours de sciences sociales…, chuchote Emily, qui a l'air d'aimer se mettre en avant, et il est blond…

Je m'esclaffe :

– Bradley ? Non, c'est pas possible, pas Bradley !

– Mais non, ça va pas ! s'écrie Emily avec une grimace de dégoût.

– Sérieusement, Amina, tu as cru que c'était Bradley ? ironise Soojin.

– Non ! C'est le premier blond qui m'est venu à l'idée, c'est tout. On a passé trop de temps avec lui dernièrement.

– C'est… Justin, avoue Emily dans un souffle.

Puis elle enfouit le visage au creux de son bras, comme ces actrices de Bollywood qui surjouent quand elles racontent qu'un garçon les a demandées en mariage.

– Ah, je te comprends, commente Soojin. C'est vrai qu'il est plutôt mignon.

Encore ce mot. On peut dire d'un chiot qu'il est mignon. Ou d'un bébé. Mais d'un garçon de sixième ? Beurk. Je connais Justin depuis le CP et je n'oublierai jamais la première fois qu'il m'a adressé la parole. On était assis par terre le long du mur, les jambes tendues. J'avais des sandales blanches ornées de petites fleurs dont le cœur s'allumait quand je marchais ou que je tapais mes pieds l'un contre l'autre.

– Oh ! s'était exclamé Justin en montrant du doigt mes sandales.

Je croyais qu'il les trouvait jolies, avec leurs petites lumières, mais il a ajouté aussitôt :

– Tu as de l'herbe qui pousse sur les jambes.

J'étais sous le choc.

– C'est pas vrai, avais-je protesté de ma petite voix.

– Mais si, regarde !

Justin montrait du doigt les poils noirs de mes tibias.

Mes yeux s'étaient remplis de larmes et, ne sachant plus quoi dire, j'étais restée assise le long du mur, morte de honte, en attendant l'heure de rentrer à la maison. Depuis ce jour, j'ai toujours le sentiment d'être un gorille quand Justin est dans les parages et j'ai pris

l'habitude de l'éviter. Heureusement, il n'a plus jamais fait allusion à mes poils – d'ailleurs il ne m'adresse pratiquement pas la parole – mais je n'ai jamais oublié.

Cinq ans plus tard, Justin a lui aussi une forêt sur les mollets et un duvet sous le nez. Je le vois mentalement, avec ses cheveux blonds ébouriffés, ses yeux bleu foncé et son long cou. Justin est le genre de gars qui porte toujours un chandail et qui est choisi en premier quand on forme des équipes, au cours de gym. Je ne vois pas du tout ce qu'il a de mignon.

Emily demande à Soojin :

– Et… à ton avis, il m'aime bien, lui ?

– Peut-être. Tu lui as déjà parlé, au moins ?

Je ne me demande plus si Soojin fait semblant de s'intéresser au sujet. Elle est complètement dedans. Je me penche pour la regarder de plus près.

Je rêve ou elle s'est mis du brillant à lèvres ?

– Il prend le même bus que moi. Et hier il m'a demandé si je n'avais pas perdu un livre. Mais en fait il n'était pas à moi, ce bouquin, alors si ça se trouve il m'a posé la question juste pour engager la conversation.

– Ou peut-être qu'il ne savait vraiment pas si c'était toi qui avais laissé tombé ce livre.

C'est moi qui viens de faire cette remarque. J'en ai marre de cette conversation. Soojin et moi, on n'a même pas eu le temps de parler de la fille aux grands cheveux avec un accent du Sud qui a été éliminée de *The Voice*. Personne ne s'y attendait. Mais je n'ai pas envie d'en parler devant Emily.

– Et qu'est-ce qui s'est passé après ? demande Soojin en se penchant vers Emily, comme si elle n'avait pas entendu ce que je viens de dire.

Toutes les deux continuent à discuter de ce que Justin a dit ou n'a pas dit à Emily, de la façon dont il l'a regardée ou pas et des conclusions qu'on peut en tirer. Je les écoute, tout en écrasant des feuilles mortes entre mes doigts, les yeux rivés sur les débris marron qui s'amoncellent devant moi. J'ai l'impression d'être invisible. Le vent soulève lentement les petits morceaux de feuilles et les emporte. Et je m'interroge : si je m'envolais lentement comme eux, Soojin s'en apercevrait-elle ?

CHAPITRE 12

– Et attention… roulement de tambour, s'il vous plaît…

L'imam Malik vient d'entrer dans ma classe, à l'école du dimanche.

– Pourquoi ? crie Sami, tout en tambourinant sur sa table avec ses doigts.

– Je vous annonce que le concours de lecture du Coran sera suivi d'une… kermesse !

Tout le monde lance des hourras et l'imam Malik arbore un sourire radieux.

– Il y aura des manèges et des jeux comme l'an dernier, mais cette fois, en plus, on aura un « tombe à l'eau ». Toutes ces attractions nous permettront de renflouer les caisses du Centre islamique, alors n'oubliez pas d'en parler à vos parents et de vous inscrire au concours de lecture, si vous ne l'avez pas déjà fait.

– Il y aura qui dans le « tombe à l'eau » ? demande Sami, le plus braillard de la classe.

– Ça s'appellera « l'imam à l'eau », donc je n'ai pas besoin de faire un dessin…

– Et il y aura une aire de jeu gonflable ?

– Et de la barbe à papa ?

– Je pourrai aller dans le« tombe à l'eau », moi ?

L'imam Malik ne sait plus où donner de la tête avec toutes ces questions.

– Ça suffit, les enfants, ordonne Naima. Vous aurez tous les détails plus tard. Merci d'être passé, imam Malik.

– Ne vous en faites pas, on vous distribuera un prospectus avec

toutes les informations, et les détails seront sur notre site. Remettez-vous au travail et n'oubliez pas de vous préparer sérieusement pour le concours.

L'imam Malik s'en va, mais Naima n'arrive pas à ramener l'ordre dans la classe. Personne ne veut rien faire d'autre que parler de la kermesse.

– Vous vous rappelez, l'année dernière, le château gonflable avec les grands toboggans ? lance Mamadou. J'espère qu'il y sera encore cette année.

– Ouais ! Et le tir à la corde géant, les adultes contre les enfants ? C'était trop marrant, ajoute Sophia.

Je me souviens que j'ai gardé longtemps une douleur dans les bras, tellement j'avais forcé en tirant sur la corde. Mais ça valait la peine : tous les enfants avaient réussi à faire basculer les adultes. C'était tellement drôle de les voir les quatre fers en l'air, morts de rire et se reprochant mutuellement d'avoir lâché !

Si je veux aller à la kermesse, je ne couperai pas au concours de lecture du Coran.

Cette seule pensée me retourne l'estomac. Pourtant, tous les soirs après dîner, je m'entraîne avec Thaya Jaan à lire et à mémoriser des sourates, mais je n'ai pas l'impression de faire tellement de progrès. Ce qui rend la chose encore plus difficile, c'est que, pendant ces leçons, mon oncle ne me parle qu'en ourdou. Sachant qu'il refuse que je parle anglais, je n'ose pas lui poser de questions. Par exemple, comment faire pour prononcer les sons aussi bien que lui, dans quels cas il faut allonger ou intensifier certaines syllabes, etc. Je n'ai pas assez de vocabulaire ourdou pour ça. Alors, à chaque fois, j'en finis avec lui au plus vite et je file dans ma chambre chanter à tue-tête. Après m'être donné tant de mal avec l'arabe, chanter m'aide à me calmer, même si ça fait un peu bizarre de passer des sourates du Coran aux tubes des années 1970. Une fois, je me suis même filmée en train de chanter une reprise. Mais j'ai aussitôt effacé la vidéo. J'avais trop peur que quelqu'un tombe dessus, Rabiya surtout.

– Bon ! On oublie la kermesse et on passe à autre chose, nous ordonne Naima. À qui le tour de réciter ? Sophia, tu commences.

Heureusement, le temps que la moitié de la classe soit passée, c'est l'heure de la pause et je n'ai pas été interrogée. Une fois sortie, je me dépêche d'aller retrouver mes copines. J'ai l'estomac qui gargouille à la perspective de manger les énormes samossas que j'ai vu quelqu'un apporter en arrivant. Mais, en longeant le couloir inondé de lumière où sont affichés une série de posters très colorés qui présentent

« L'alphabet arabe » et « Les 99 attributs d'Allah », j'aperçois l'imam Malik et Moustafa dans un renfoncement, près d'une bibliothèque. L'imam me tourne le dos mais je vois qu'il fait des gestes. Moustafa, en survêtement et baskets montantes, me fait face. Il a le visage rouge et crispé. Oubliant les samossas, je me cale de l'autre côté de l'étagère pour écouter.

– Je ne comprends pas, Moustafa, dit l'imam Malik, l'air consterné. Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu me déçois.

– Mais je n'ai rien fait, je vous jure, balbutie Moustafa.

– Tu y étais, pourtant.

S'ensuit un long silence. Moustafa se raidit.

– Oui, j'y étais, marmonne-t-il.

– Et il y avait des cigarettes, n'est-ce pas ?

Ma gorge se serre. *Des cigarettes* ? *Moustafa* ? *Il n'a pas fait ça* !

– Non ! Enfin, si, mais je veux dire : moi je venais juste jouer au basket. Je ne fumais pas !

– J'ai vu les cigarettes, je les ai vues de mes yeux, Moustafa ! insiste l'imam Malik.

– Je sais, certains fumaient, mais pas moi. Je m'ennuie tellement en classe que je suis venu marquer quelques paniers, histoire de m'entraîner. Rien d'autre, je vous assure.

– Quand même, sécher les cours, ennuyeux ou pas, c'est grave, Moustafa. Tu n'avais rien à faire là, avec ces garçons.

– Je sais, dit Moustafa en baissant la tête.

– Tes parents te font confiance et te croient raisonnable. Ils n'imaginent pas que tu puisses traîner dans des endroits pareils et t'attirer des ennuis. Ils vont être terriblement déçus, tu ne crois pas ?

– Imam Malik, je vous en prie, ne le leur dites pas, le supplie Moustafa. Mon père va piquer une crise. Je vais vraiment avoir des problèmes et… il va m'obliger à quitter l'équipe de basket du lycée.

Il a débité cette phrase d'un seul trait.

L'imam Malik secoue la tête.

– Il faut que je le leur dise, Moustafa. C'est mon devoir.

Moustafa appuie la tête une seconde contre le mur et ferme les yeux. Puis il les rouvre et reprend la parole :

– Je regrette, imam Malik. Je regrette vraiment. Je l'ai fait sans

réfléchir. Je n'aurais pas dû. C'était stupide de ma part.

Il a dit cela d'un ton sincère, pas du tout sur la réserve comme quand il fait des excuses à nos parents.

– Effectivement, c'était stupide. Je m'attendais à autre chose de ta part, Moustafa.

– Je ne voulais pas vous décevoir, et je ne veux pas blesser mes parents. Qu'est-ce que je peux faire pour que vous ne le leur disiez pas ? Je vous en supplie. Comment pourrais-je me faire pardonner ?

– Je ne sais pas, Moustafa. Tu sais que je respecte ton père comme un frère…

L'imam Malik se racle la gorge.

– Si je refais quelque chose de mal… n'importe quoi, alors vous le leur direz. S'il vous plaît. Mon oncle du Pakistan est là en ce moment et… J'imagine la colère de Baba si son frère apprend ça. Surtout que ma mère et lui ont toujours clairement dit qu'il était strictement interdit de fumer. Ils vont être fous furieux.

– D'accord, dit lentement l'imam Malik. Cette fois je ne dirai rien, mais ne refais jamais une chose pareille. Je ne plaisante pas. Je vais parler aux autres garçons. Et que je ne te revoie pas traîner avec eux.

– Merci ! Je suis vraiment désolé !

Moustafa esquisse un sourire de soulagement mais se reprend aussitôt et retrouve son sérieux.

– Pas si vite. Je compte sur toi pour nous aider à organiser la kermesse et participer au concours de lecture du Coran. D'accord ?

– Oui, imam Malik, bien sûr, acquiesce très sincèrement Moustafa.

– Mais… dis-moi, Moustafa… ça va ? Tout va bien chez toi ? Tu n'as rien à me dire ?

– Non, non, ça va, répond Moustafa en se balançant d'un pied sur l'autre. Aucun problème.

– Tu sais que, si un jour tu as besoin de parler, tu peux venir me voir. Tu es ici chez toi, Moustafa, et tous les gens du Centre sont comme ta famille.

– Je sais.

Moustafa a l'air à la fois honteux et reconnaissant.

L'imam Malik se tourne et lui met la main dans le dos pour le raccompagner. Et c'est alors qu'il me voit. Il se raidit d'abord puis

s'efforce de prendre un air dégagé.

– Oh ! Tu es là depuis longtemps ? Je discutais avec Moustafa. Allez vite vous chercher quelque chose à manger, tous les deux. La pause est presque finie.

Puis il sort en hâte en marmonnant je ne sais quoi à propos d'une chose à vérifier dans les annonces. Je reste là à dévisager mon frère. Puis subitement je fonds en larmes.

– Qu'est-ce qui te prend ? aboie Moustafa en regardant autour de lui pour vérifier si personne ne nous observe. Pourquoi tu pleures ?

Les larmes roulent sur mes joues et j'ai du mal à respirer.

– Je… tu… fumer tue !

Je sais que je dois avoir l'air d'un gros bébé qui pleurniche, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je suis obnubilée par l'image de mon frère adossé à un mur, une cigarette aux lèvres. Et après le tabac ? Ce sera quoi ? La drogue ?

– Quoi ? Mais, enfin, tu m'as bien entendu dire à l'imam Malik que je ne fumais pas ?

On dirait que Moustafa est partagé entre l'envie de rire et celle de me hurler dessus.

– C'est vrai ?

Je ne pleure plus mais j'ai le nez qui coule et je suis obligée de l'essuyer d'un revers de manche.

– Oui, Amina.

– Et ça te fait envie, de fumer ? dis-je en reniflant.

– Non, Amina. Au contraire. Allez, viens.

Il me prend par le bras et me conduit jusqu'à la porte.

– Dis donc, dit-il en s'arrêtant de marcher. Tu ne vas pas me dénoncer, quand même ?

– Non.

Je n'ai vraiment aucune envie de raconter ça à mes parents.

– Promis ? insiste Moustafa en me regardant droit dans les yeux.

– Si tu me jures de ne pas fumer.

– D'accord, répond-il en passant son bras autour de mon épaule. Allez, viens, pleurnicheuse, on va se chercher à manger avant qu'il n'y ait plus rien.

Je n’ai plus faim, mais avant de sortir je me mouche et j’essuie mes larmes pour qu’on ne voie pas que j’ai pleuré.

CHAPITRE 13

Après le dîner, je me mets au piano pour faire mes gammes, mais j'ai la tête ailleurs. Je repense à notre retour du Centre islamique. Baba avait détaillé à Thaya Jaan le programme du carnaval, expliquant qu'il allait inviter les fidèles des églises, des synagogues et des temples du quartier, ainsi que les membres de toutes les organisations interconfessionnelles. Je me demandais si l'église coréenne de Soojin y participerait cette année encore. Il fallait que je pense à lui poser la question. C'est là que je me suis remise à ruminer à propos de Soojin et Emily : Soojin commençait-elle à se dire qu'elle avait plus de choses en commun avec elle qu'avec moi ? *Emily, elle, va à l'église.*

Assis à l'arrière avec moi, Moustafa regardait par la fenêtre, perdu dans ses pensées. Au dîner, quand Mama nous avait demandé comment s'était passée l'école du dimanche, il avait dit « bien », répondant comme d'habitude par monosyllabes, mais m'avait lancé un regard menaçant qui voulait dire que j'avais intérêt à la fermer.

Je me mets au piano, je me sens épuisée par les évènements de la journée. Je jette un coup d'œil à Moustafa qui finit son devoir de chimie, assis en face de moi sur le canapé. Penché sur ses bouquins avec son sweat-shirt et sa casquette, il paraît plus jeune, j'ai l'impression de voir le Moustafa que j'ai toujours connu.

Je soulève le couvercle du piano et me mets à jouer une compilation de chansons pop des années 1960 que Miss Holly m'a donnée à travailler vendredi, à la fin du cours de musique.

« Je sais que tu ne veux pas chanter au concert, mais ce serait formidable si tu pouvais accompagner le chœur au piano », m'a-t-elle dit, d'un air plein d'espoir.

J'ai failli répondre : « Si, si, je veux chanter. Je veux absolument. » Et je ne l'ai pas dit. J'ai simplement accepté de jouer et pris la

partition pour la ranger dans mon cartable. Même si j'adore jouer du piano, c'est nul de rester en retrait, sur scène, alors que les autres sont en pleine lumière. C'est comme une bande-son à laquelle personne ne prête attention, comme l'accompagnement musical de *The Voice*. Ma seule consolation, c'est qu'en jouant du piano devant un public, je ne risque pas d'avoir le trac. J'ai servi d'accompagnatrice des dizaines de fois, puisque Miss Kuckleman fait des auditions de tous ses élèves sans exception, des plus petits qui chantent « Joyeux anniversaire » aux plus avancés qui maîtrisent Mozart. Et quand je suis au piano, concentrée sur les notes de la partition, je ne vois pas les visages dans la salle et j'oublie le public.

– C'est Elvis ? me demande Baba.

– Oui. On va présenter des tubes des années 1960 à 1980.

– « *Oh, oh, oh… I am all shook up* », chante Baba d'une voix exagérément grave en traversant le séjour.

Et je ris, pour la première fois de la journée. Le plaisir de jouer et sa manière rigolote de chanter me font du bien.

Mais plus tard, ce soir-là, en me brossant les dents, je surprends une conversation entre Baba et Thaya Jaan qui sont juste à côté, dans la chambre d'amis.

– Cette musique, partout, tout le temps ! dit Thaya Jaan. Tu ne devrais pas laisser Amina chanter et jouer autant.

J'interromps mon brossage et je tends l'oreille.

– Mais, Bhai Jaan, elle est tellement douée. Ses professeurs de musique disent qu'elle a vraiment beaucoup de talent.

– Oui, mais l'islam interdit la musique. C'est une perte de temps et ça n'apporte rien. Au lieu de se farcir la tête de musique, elle ferait mieux de mémoriser le Coran.

Le dentifrice a un goût amer, tout à coup. Je le crache et j'attends la réponse de Baba. Il va sûrement dire ce qu'il m'a toujours dit : que grâce à la musique il se sent plus près de Dieu et que mon talent est un don d'Allah.

Mais voici tout ce qu'il trouve à répondre :

– Oui, Bhai Jaan.

Puis il se tait. Je suis estomaquée.

Thaya Jaan aurait-il raison ? *Ferais-je vraiment quelque chose de mal* ?

Les larmes que je n'ai pas versées cet après-midi se mêlent à l'eau

dont je m'asperge le visage. Je regrette d'avoir surpris cette conversation. Je me fourre au lit, je m'enfouis sous ma couette et j'essaie de calmer les battements de mon cœur.

CHAPITRE 14

– Amina ! Où es-tu ? Descends !

C'est Mama qui m'appelle depuis la cuisine.

Je sors mollement de mon lit et descends l'escalier. À grands coups de chiffon, elle astique les plans de travail, qui pourtant reluisent déjà.

– Qu'est-ce que tu as fait depuis que tu es rentrée ? Pourquoi te caches-tu dans ta chambre ?

– Je fais le ménage.

– Tu fais le ménage dans ta chambre un vendredi après-midi ? interroge-t-elle en plissant les yeux. Ça ne va pas ?

– Si, dis-je, les yeux rivés sur mes chaussettes.

– Tu es sûre ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, rien.

Voyant l'air inquiet de Mama, je m'efforce de sourire. Je ne sais pas comment expliquer ce que je ressens. Je ne suis pas vraiment malade, mais je ne me sens pas très bien. Je suis simplement… fatiguée.

– Bon, ce soir on emmène Thaya Jaan au restaurant. Alors va vite te préparer. Mets ton beau chemisier jaune.

– On va où ?

– Dans un nouveau restaurant thaï que ton père veut essayer.

Miam ! La cuisine thaï est une de mes préférées. J'adore les nouilles avec la sauce aux cacahuètes, les crevettes et les brochettes de poulet épicées.

– Et Moustafa, où est-il ? Il n'est pas encore rentré ?

Je l'ai à peine vu cette semaine. Maintenant, il a un entraînement tous les après-midis et jusqu'en début de soirée. En plus, je ne

m'attarde pas trop dans le séjour après le dîner. Je n'ai pas envie de tomber sur Thaya Jaan.

– Il va manger une pizza avec son équipe, après le match de ce soir. Ils sont allés jouer à Oak Creek.

– Oh.

J'ai moins envie d'aller au restaurant, du coup. Je m'imagine en train de manger mes nouilles en silence, pendant que mes parents discutent en ourdou avec Thaya Jaan sur la meilleure façon d'élever des enfants ou sur la politique pakistanaise.

De retour dans ma chambre, je sors le chemisier jaune de ma commode, tout en allumant mon iPod, par habitude. La musique emplit la pièce et mon moral remonte… jusqu'à ce que les propos de Thaya Jaan me reviennent à l'esprit. *La musique est interdite.* Je m'empresse d'éteindre l'iPod, je m'assieds sur mon lit et regarde d'un œil hébété mes cahiers de musique et mes partitions éparpillés par terre. Je n'arrive pas à chasser le sentiment de malaise qui me colle à la peau depuis plusieurs jours : est-ce que j'ai fait quelque chose de mal, ou de contraire à l'islam, en passant autant de temps à chanter et à jouer du piano ?

– Amina, on y va ! me lance Baba en agitant ses clefs de voiture, comme il fait toujours quand il est pressé de partir.

En arrivant dans le garage je vois Thaya Jaan près de Baba, vêtu d'un *shalwar kameez* blanc avec, pardessus, un gilet noir à col montant. Il est coiffé d'un chapeau en fourrure noir qui ressemble à un bateau en papier géant. Je suppose qu'il s'était habillé pour aller à la prière du vendredi et qu'il ne s'est pas changé. C'est peut-être mesquin, mais je préférerais qu'il ne soit pas là.

– Ah, te voilà, *geeta*, dit Baba. Où étais-tu ?

– Tu devrais plutôt appeler ta fille « *galaree* », aujourd'hui, non ? dit Thaya Jaan avec un sourire en coin.

Baba approuve d'un petit rire.

J'ai les joues en feu. Je passe devant mon oncle pour lui laisser la place de devant, par politesse. Ça m'arrange, car je n'ai aucune envie d'être assise près de lui. Au moment où la voiture recule pour sortir du garage, je me penche vers Mama et lui demande, tout bas :

– Ça veut dire quoi, *galaree* ?

Mama touche mon chemisier jaune vif et sourit.

– Ça veut dire canari. Tu ressembles à un petit oiseau chanteur,

habillée comme ça.

– Ah.

Je ne trouve pas ça drôle et je n'ai aucune envie que Thaya Jaan fasse des commentaires sur mon chemisier, ni sur mon goût pour le chant, ni sur rien qui me concerne. Le poids de ses mots m'accable de nouveau. J'essaie de faire bonne figure quand Mama bavarde et fait des blagues, pendant le trajet, mais le cœur n'y est pas.

CHAPITRE 15

Tôt le lendemain matin, je trouve Moustafa dans la cuisine. Il mâchonne un mélange de flocons d'avoine et de beurre de cacahuète. Je sens au passage une bouffée de son gel douche fraîcheur, spécial sportif, et je remarque qu'il a les cheveux mouillés. Il est en short et en T-shirt, alors qu'il fait tellement froid dans la maison que je supporte mon pyjama en polaire. Je lui demande :

– Tu es déjà levé ?

En général, le samedi, Moustafa dort jusqu'à midi.

– Je suis allé faire un jogging. J'ai besoin d'un entraînement intensif.

– Pourquoi ? Tu fais déjà partie de l'équipe, non ?

– Oui, mais, si je veux être dans les cinq de départ, les joueurs qui entrent en premier sur le terrain, il faut que je montre au coach que je travaille dur pour m'améliorer.

– Tu n'es pas le seul lycéen de l'équipe ?

– Si, répond Moustafa en raclant le fond de son bol.

– Et ça ne te fait pas plaisir ?

– La question n'est pas là, Amina. Je crois que je peux devenir le meilleur joueur de l'équipe. Mais pour ça il faut que je me donne plus de mal que tous les autres.

Je me demande si Moustafa a le trac avant ses matches, sachant que tout le monde l'observe et qu'à tout moment il pourrait rater un tir ou tomber. S'il a le trac, il le cache bien. J'ai un peu envie de lui dire que je suis fière qu'il fasse partie de l'équipe. Et que j'aurais bien aimé qu'il soit avec nous au restaurant hier soir. Mais je me tais. On ne se dit pas ce genre de choses, lui et moi.

Baba arrive en peignoir de bain.

– Ah, tu es levé. J'ai à te parler.

Il s'assied à table en face de Moustafa, comme quand il a quelque chose de grave à dire.

– Comme tu n'es pas capable de te rappeler à quelle heure tu dois être rentré à la maison, ta mère et moi avons décidé que tu ne sortirais plus avec ton équipe de basket. Tu rentreras aussitôt après les matches.

Baba parle d'un ton ferme. Au retour du restaurant, je suis montée me coucher tout de suite. Je n'ai pas entendu mon frère rentrer, mais il devait être très tard.

– Mais, Baba, c'est mes copains…, proteste Moustafa.

– On préférerait que tu passes plus de temps avec des garçons de ton âge qui ont une meilleure influence sur toi, comme Youssouf et les autres garçons du Centre islamique.

Si Baba savait ce que font les autres garçons du Centre islamique.

– Je ne suis plus un gamin, rétorque Moustafa en le fusillant du regard. J'ai pas besoin de vous pour organiser mes sorties.

– Attention, Moustafa, menace Baba. Tu devrais t'estimer heureux. J'étais tellement en colère après toi, hier soir, que j'ai failli exiger que tu quittes l'équipe. C'est ton oncle qui m'a convaincu de te laisser jouer.

– Thaya Jaan ? C'est vrai ? s'étonne Moustafa.

– Oui. Il dit que tu dois apprendre à devenir responsable, mais que tu as aussi un engagement par rapport à ton équipe.

Si je comprends bien, Thaya Jaan est contre la musique mais pour le basketball ?

– Montre-nous déjà que tu es capable d'obéir à des règles, et on reparlera de tout ça le moment venu. Mais, en attendant, c'est sans appel.

– Bien, Baba, répond calmement Moustafa.

Je suis contente qu'il ne se rebiffe pas. Ce serait une bataille perdue d'avance, on le sait tous.

– Et je veux que tu comprennes que nous avons de bonnes raisons d'imposer des règles. Ce n'est pas pour te punir.

– Je sais, je sais. J'ai compris. Je peux y aller ?

Moustafa commence à friser l'insolence et je m'inquiète. Mais Baba se contente d'acquiescer. Mon frère va mettre son bol vide dans l'évier. Je regarde mon père dans son peignoir de bain à rayures, pas encore peigné, les joues hérissées d'une légère barbe poivre et sel. Il se laisse tomber sur sa chaise. Il a l'air épuisé, alors que la journée ne fait que commencer. Je me lève pour passer les bras autour de son cou. Moustafa, lui, monte dans sa chambre.

Mama entre dans la cuisine vêtue d'un *shalwar kameez* impeccablement repassé. Depuis que Thaya Jaan est chez nous, elle ne se balade plus en pyjama et robe de chambre, le week-end. Et elle est moins souriante. Je la comprends.

– Vous avez déjà mangé ? Je voulais faire des œufs brouillés.

– J'en veux bien, dit Baba, pensif, en me caressant les cheveux.

Je l'imagine en train d'écouter son frère dire qu'il faut laisser Moustafa jouer au basket. Baba était-il d'accord avec lui ou bien ne pouvait-il pas le contredire ? Il faut absolument que j'éclaircisse certaines choses, alors je prends une bonne inspiration et pose la question qui pèse sur ma poitrine depuis une semaine.

– Baba, pourquoi est-ce que Dieu hait la musique ?

– Quoi ? s'écrie Mama en posant sa spatule en bois pour se tourner vers moi. D'où sors-tu une idée pareille ?

– La semaine dernière, j'ai entendu Thaya Jaan dire à Baba que je ne devais pas jouer de la musique, parce que c'est *haram*.

– Saleem ! Tu entends ça ? Qu'est-ce qu'il a dit exactement ? Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

Mama parle à voix basse. Pourtant Thaya Jaan ne peut pas nous entendre, il est sous la douche dans la salle de bains, en haut.

– Eh bien, il disait simplement que la musique était interdite. Je sais que nous ne sommes pas d'accord avec cette interprétation de l'islam, mais je n'ai rien trouvé à lui répondre, marmonne Baba.

Mama laisse échapper un soupir exaspéré et s'approche de la table. S'agenouillant pour pouvoir me regarder droit dans les yeux, elle me saisit par les épaules.

– C'est pour ça que je ne t'ai pas entendue faire tes gammes et tes vocalises, cette semaine ? Tu ne fais *rien* de mal, tu m'entends ? Je ne crois pas que Dieu haïsse la musique ou que tu aies tort de jouer du piano et de chanter. Sinon pourquoi t'aurait-il donné autant de talent ?

Je ne demande qu'à la croire, mais je guette la réaction de mon père.

– Excuse-moi, *geeta*. J'aurais dû lui dire tout de suite ce que je pensais. La vérité, c'est que je suis du même avis que ta mère et que je pense que mon frère a tort sur ce point, d'accord ?

– D'accord. Mais alors pourquoi il a dit ça ?

– Ton oncle a des opinions très strictes sur la question de la religion. Comme par exemple l'interdit à propos de Halloween. Certains musulmans sont extrêmement prudents et bannissent tout ce qu'ils pensent être contraire à la religion. Du vivant du Prophète, on considérait la musique comme ayant une influence malfaisante.

Je comprends vaguement, mais je suis quand même choquée d'avoir été témoin de cette scène : mon père faisant semblant d'être d'accord avec son frère. C'est sûrement parce qu'il veut que tout se passe bien et qu'il n'y ait jamais de discordes.

– Il y a des musiques que je réprouve, comme celles dont les paroles sont grossières, poursuit Baba, mais ça, c'est autre chose. Ta musique à toi est merveilleuse.

J'acquiesce.

– Il faut que tu lui parles, dit Mama en fronçant les sourcils. Je respecte les croyances de Bhai Jaan, mais, là, ça va trop loin. Nous avons le droit d'inculquer nos propres valeurs à nos enfants. Imagine qu'Amina n'ait rien dit et qu'elle se soit sentie coupable d'aimer la musique ?

Je guette la réaction de Baba. Il écoute sans rien dire, apparemment perdu dans ses pensées.

– Tu as raison, je vais lui parler, dit-il enfin.

CHAPITRE 16

– On dirait qu'Emily et Soojin sont genre super copines, maintenant.

Bradley désigne du menton les deux filles assises côte à côte, là où Mrs Barton a installé les cartes. Elles examinent la Piste de l'Oregon. La remarque de Bradley fait déferler en moi une vague de jalousie qui se répand dans mes veines, comme si j'avais mis les doigts dans une prise de courant.

– Non, elles travaillent ensemble, c'est tout.

Je sais pertinemment que ce n'est pas vrai.

Soojin et Emily sont vraiment devenues amies, inutile de le nier. Mais Soojin reste *ma* meilleure amie et tout le monde le sait. *Emily aussi, j'espère.*

– Si tu veux, je peux demander à Soojin de changer de place avec moi, comme ça tu récupéreras ta meilleure pote, et moi je serai à côté d'Emily.

Les yeux bleus de Bradley se font moqueurs.

– C'est vrai ? Tu as envie d'être à côté d'Emily ?

– Ouais. Je te trouve sympa, mais j'aimerais bien me rapprocher d'Emily, si tu vois ce que je veux dire.

Et il me donne un grand coup de coude.

– Aïe ! Non, je ne vois pas. Attends, tu es en train de me dire qu'Emily te plaît ?

– N'importe quoi ! Je dis juste qu'elle est… tu vois, elle est… jolie, quoi.

Je regarde Emily plus attentivement. Ses cheveux blonds bien peignés sont retenus par un serre-tête en cuir marron. Elle a de beaux

yeux vert clair, un visage anguleux aux pommettes hautes et juste ce qu'il faut de taches de rousseur. Si j'étais forcée de l'admettre, je dirais qu'elle est, c'est vrai, assez jolie. Mais je n'y avais jamais fait attention.

– Tu n'as aucune chance, mon pauvre Bradley, dis-je, Emily est intéressée par Justin.

Et aussitôt je me mords la langue.

Aïe, aïe, aïe.

– Ah bon ? Emily a dit ça ?

Bradley se penche vers moi et me dévisage de ses yeux ronds.

– Quoi ? Non. Enfin… j'en sais rien.

J'ai les joues en feu.

– Ouah. Remarque, je comprends. Il est sportif et tout. Mais je pensais qu'Emily pourrait s'intéresser à quelqu'un qui… en a un peu plus dans la tête.

Bradley prend un air boudeur. Ne sachant plus comment m'en sortir, je bredouille :

– Écoute, je ne sais pas qui lui plaît et qui ne lui plaît pas, je disais ça comme ça… Justin a la cote auprès de plein de filles.

À voir comment il me regarde, Bradley ne croit pas un mot de ce que je dis. Je prends un ton suppliant :

– Tu ne le répètes à personne, OK ?

La peur me noue l'estomac. Et si le secret d'Emily sortait au grand jour ? Ce serait catastrophique. Soojin lui a dit qu'elle pouvait me faire confiance.

C'est vrai, je suis digne de confiance. D'habitude.

– Ouais, ouais, OK. Qu'est-ce qu'on en a à fiche, de toute façon ? Allez, on fait avancer ce chariot ! On n'est plus les derniers !

Bradley sort notre feuille de route d'aujourd'hui et me lit les consignes à haute voix, avec une intense concentration.

Je respire. Bradley est passé à autre chose, et tel que je le connais, il aura vite oublié notre conversation. Il ne dira rien à personne. Ce n'est pas son genre.

CHAPITRE 17

– Elle en met un temps à nous rendre notre devoir, Mrs Barton ! rouspète Emily pendant le déjeuner. Ça fait plus de deux semaines qu'on a passé le test.

Assise face à moi, elle farfouille dans son sac repas.

– Mon père a remarqué qu'elle mettait nos notes en ligne bien plus tard que d'habitude, renchérit Soojin. Mais bon, c'est pas grave. Vous savez ce qui se passe, demain ?

– Non, quoi ?

Emily et moi avons posé la question exactement en même temps.

– C'est la cérémonie de naturalisation ! Vous vous souvenez ? Je vous avais dit que c'était programmé pour le 20 octobre. Je n'arrive pas à croire que c'est déjà demain. Je vais manquer les cours. Et c'est la dernière fois que vous parlez à Soojin.

– C'est trop génial… Susan ! s'exclame Emily, en prononçant le futur prénom de Soojin avec un petit gloussement. Hein, Amina ?

– Oui, oui, c'est vraiment top.

Je fais mine de partager son enthousiasme, mais je n'arrive pas encore à appeler Soojin Susan. Ça me contrarie vraiment.

– Ma mère est à fond sur la fête qu'on organise pour l'occasion.

Soojin nous décrit les tonnes de décorations rouges, blanches et bleues que sa mère collectionne depuis Independence Day.

– Pour notre barbecue du 4 juillet[1], ma tante apporte toujours un gâteau nappé de crème fouettée qu'elle décore avec des fraises et des myrtilles, pour imiter le drapeau américain, dit Emily. Tu devrais faire ça !

– Bonne idée. Et, bien sûr, vous êtes invitées toutes les deux.

– Allez, on va fêter ça tout de suite, propose Emily en sortant un sac entier des biscuits au beurre de cacahuète de sa mère. Prends-en, Amina, je sais que tu les aimes.

– Merci, dis-je.

J'en prends un, touchée qu'elle s'en souvienne.

– Ohé, Em-i-ly ! lance quelqu'un à l'autre bout de la cantine.

C'est Luke, avec son sourire mauvais.

– Quoi ? demande Emily en tournant la tête, agacée.

– Tu veux pas venir t'asseoir ici, près de ton… amoureux ?

Luke éclate de rire et lance une chips à Justin, assis face à lui. Justin balaye la salle du regard, aperçoit Emily et détourne les yeux en rougissant jusqu'aux oreilles.

– N'importe quoi ! rétorque Emily, qui détourne froidement la tête et se concentre sur son bagel, comme si de rien n'était.

Qu'est-ce qu'il a fait, ce sale petit crétin ?

Je cherche des yeux Bradley. Il est vautré sur sa chaise, à la table voisine de la nôtre. Il ouvre des yeux grands comme des soucoupes quand nos regards se croisent et baisse vivement la tête. Puis il la relève et articule le mot « oups » en me regardant. Mon cœur se met à battre la chamade.

Combien de temps avant qu'Emily réalise que c'est moi qui l'ai trahie ?

– Ton chéri t'attend ici, Emily !

Luke ricane. Les garçons qui sont autour de lui se mettent à ricaner comme des hyènes. Kyle plisse sa figure pleine de taches de rousseur en faisant des bruits de baisers.

– Ça va pas, la tête ! s'insurge Justin, fou de rage, tandis que Kyle lui ébouriffe les cheveux.

Il se lève, repousse tous ceux qui sont autour de lui et va s'asseoir à l'autre bout de la table où il continue à fulminer.

Emily fait celle qui n'a rien entendu, mais je l'ai vue sursauter très légèrement aux protestations de Justin, et son visage rougit de plus en plus. Tout ce brouhaha attire Mrs Greenwich, qui surveille la cantine : elle vient nous faire taire.

– Qu'est-ce qui se passe, ici ? Si vous ne vous calmez pas, je serai obligée de vous séparer.

– Comment est-ce qu'il l'a su, Luke ? chuchote Soojin à Emily,

quand tout le monde fait subitement silence. À qui d'autre as-tu parlé de Justin ?

Emily secoue mollement la tête, sans quitter son sandwich des yeux. Elle cligne plusieurs fois des paupières pour essayer de ne pas pleurer.

S'ensuit un silence pesant. Je fais semblant de grignoter mon biscuit le plus longtemps possible, mais le beurre de cacahuète a un goût de cendres. N'osant regarder Emily, je marche lentement jusqu'à la poubelle pour jeter le reste de mon biscuit avec ma serviette et ma brique de lait. Puis j'inspire profondément plusieurs fois pour me blinder contre ce qui m'attend.

On nous fait sortir pour les dix dernières minutes de la pause déjeuner. Je vais dans la cour avec Soojin et Emily. J'ai l'impression d'avoir des semelles de plomb. Quand Luke passe à côté de nous en courant, avec son sourire narquois, Emily relève la tête et évite de le regarder. Mais dès que nous sommes de l'autre côté du bâtiment, où personne ne nous voit, elle se retourne vers moi, ses yeux verts lancent des éclairs, un mélange de colère et de peine.

– Comment t'as pu faire ça ? siffle-t-elle. J'avais confiance en toi, et voilà le résultat !

La gorge nouée, je commence à débiter les excuses sincères que je lui dois.

– Écoute, j'ai juste…

– Attends ! intervient Soojin en levant la main. Tu ne peux pas accuser Amina comme ça ! Je t'ai déjà dit que tu pouvais lui faire confiance pour n'importe quoi.

Je me tais et je reste là, les bras ballants, comme une idiote. Mon regard va d'Emily qui écume de rage à Soojin dont l'inébranlable confiance me donne le sentiment d'être un monstre.

– Mais je ne l'ai dit à personne d'autre que vous deux. Et toi, Soojin, tu n'en as parlé à personne ?

– Bien sûr que non, répond Soojin, vexée.

Emily se met à pleurer. De grosses larmes coulent le long de ses joues.

– Il y a de quoi mourir de honte ! hurle-t-elle. Excuse-moi, Amina, mais je ne sais pas comment ils l'ont su et, du coup, je t'ai accusée.

– Et Julie ? demande Soojin. Tu crois qu'elle a pu dire quelque chose à quelqu'un ?

– Je n'en ai jamais parlé à Julie ! gémit Emily. De toute façon je ne

lui adresse pratiquement plus la parole. Je ne peux pas lui faire confiance comme à vous.

Une énorme vague de culpabilité me submerge quand je comprends qu'Emily nous considère toutes les deux comme ses amies, Soojin *et* moi. Mille pensées se bousculent dans ma tête. Même si, pendant des années, Emily a suivi Julie comme un caniche, ce n'est plus le cas aujourd'hui. On les voit rarement traîner ensemble. Peut-être qu'Emily a enfin compris et décidé qu'au collège elle allait se faire de nouvelles copines. De vraies amies comme Soojin et moi. *Mais minute ! Est-ce que je suis une vraie amie, moi* ? Non seulement j'ai trahi le secret d'Emily et laissé Luke l'humilier devant toute la classe sans lever le petit doigt, mais, en plus, je la laisse me faire des excuses.

– Mais alors il l'a appris comment, Luke ? insiste Soojin.

– J'en sais rien. Il nous a peut-être entendues en parler.

– Tu en penses quoi, Amina ? Je ne me souviens pas d'avoir vu quelqu'un rôder autour de nous quand on a parlé. Et toi ?

Soojin me regarde droit dans les yeux.

– Non, pas vraiment, dis-je d'une toute petite voix. Je me tais, essayant de ravaler la sciure que j'ai dans la gorge, puis quelque chose en moi me pousse à continuer :

– Mais… peut-être que… je ne sais pas comment… quelqu'un a pu… par hasard… m'entendre parler avec Bradley…

– Bradley ? Et tu lui parlais de quoi, à Bradley ? veut savoir Soojin.

Je commence à expliquer :

– Il me disait qu'il trouvait Emily jolie, ou un truc comme ça.

– Beurk ! s'exclame Emily entre deux sanglots.

– Oui, je suis de ton avis. Du coup, j'ai essayé de lui faire comprendre qu'il n'avait aucune chance.

– Et alors ? insiste Soojin.

– Alors… j'ai fini par lui dire qu'Emily aimait bien Justin. Je ne voulais pas, je vous assure. Ça m'a échappé.

Même si c'est la vérité, j'ai du mal à croire ce que je suis en train de dire.

– Comment t'as pu faire ça ?

De rage, Soojin lève les bras au ciel puis les croise sur son visage en s'écriant :

– C'est pas possible, Amina ! Mais qu'est-ce qu'il t'a pris ?

Je suis immobile comme une statue. *Soojin n'a jamais crié après moi, jamais.*

– C'est vrai, qu'est-ce qu'il t'a pris ? répète Emily. Moi je ne te ferais *jamais* un coup pareil.

Elle est défigurée par la colère.

– Je sais. Je suis vraiment, vraiment désolée, dis-je en baissant la tête.

Emily recommence à pleurer.

– Qu'est-ce que je vais faire, moi, maintenant ?

– Rien. Tu ne vas rien faire, dit Soojin en posant sur son épaule une main protectrice, avant de me tourner le dos.

– Comment ça ? gémit Emily.

– Tu as gardé ton sang-froid à la cantine et personne ne peut savoir si Luke a dit vrai ou pas. Continue à ignorer tout le monde et fais comme si c'était juste un gros canular.

– J'essaierai. Mais maintenant je sais que… Justin ne m'aime pas, dit Emily, de plus en plus abattue.

– Ça, tu n'en sais rien du tout, réplique Soojin en lui caressant le dos. Si ça se trouve, il était seulement gêné, c'est tout. Qui serait prêt à avouer quelque chose devant cette bande d'abrutis ?

J'avance d'un pas vers elles, le regard plein d'espoir, et je dis :

– Ouais, justement, peut-être qu'il va réaliser que tu lui plais.

– Ou peut-être qu'il ne voudra plus jamais me parler ! rétorque Emily, d'une voix blanche.

Soojin tourne brusquement la tête et m'adresse un regard qui me pousse à reculer.

Donc je recule. Elle est sérieusement fâchée, et à juste raison. Je la regarde continuer à réconforter Emily. Je me sens indésirable, mais est-ce que ce ne serait pas pire si je m'en allais ? Alors je reste là, désemparée, jusqu'à ce que la cloche sonne la fin de la pause déjeuner. Là, j'attrape mon sac. Pendant tout ce temps, Soojin ne s'est pas retournée pour me regarder. Mais quand ça sonne elle encourage Emily à sécher ses larmes, à respirer profondément et à retourner en classe comme si de rien n'était.

Maintenant c'est moi qui ai envie de pleurer, mais je me l'interdis.

– Écoute, Soojin… dis-je à ma meilleure amie quand elle passe près de moi.

Au bout de quelques pas, Soojin s'arrête et se retourne :

– Je n'ai plus envie de te parler, pour l'instant, me dit-elle, d'un ton plus triste qu'irrité.

Et elle me plante là. Je les suis de loin le temps qu'elles arrivent à la porte du collège puis je pars dans la direction opposée, vers mon vestiaire. J'ai des crampes d'estomac et envie de vomir. Au lieu de retourner en classe, je décide d'aller à l'infirmerie pour m'allonger jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rentrer chez moi. Je sais que c'est lâche, mais je ne me sens pas la force d'affronter Soojin et Emily.

1. Le 4 juillet, Independence Day, est la grande fête nationale des États-Unis, commémorant la signature de la Déclaration d'indépendance en 1776.

CHAPITRE 18

— mina ! Où es-tu ? appelle Mama depuis la cuisine. J'ai besoin de toi.

– Ici. Je travaille avec Thaya Jaan.

J'adresse un timide sourire à mon oncle, assis près de moi à la table de la salle à manger.

– D'accord. Quand tu auras fini, tu viendras m'aider à dresser les plats. Et où sont passés ton père et ton frère ?

Baba a le chic pour disparaître pendant des heures à chaque fois que Mama organise un grand dîner. Il trouve toujours quelque chose d'urgent à faire, par exemple aller au magasin d'informatique ou de bricolage acheter un câble de haut-parleur qui manque ou une ampoule spéciale pour remplacer celle qui vient de claquer. Ce samedi-là, il a emmené Moustafa avec lui, pendant que Mama prépare un dîner en l'honneur de Thaya Jaan. Elle a déjà passé plusieurs soirées à cuisiner. Les plans de travail de la cuisine sont couverts de tas d'oignons, de têtes d'ail, de piments, de pots d'épices et de plats de service rutilants.

– On a presque fini, dit spontanément Thaya Jaan. Revoyons cette sourate une dernière fois.

Je lis toute la page en faisant bien attention au débit et au rythme des versets. La répétition des sons dans ce passage, une sourate intitulée « *Humazah* », la rend facile à mémoriser.

– Très bien ! me dit Thaya Jaan. Tu fais des progrès.

– Qu'est-ce qu'elle veut dire ?

Les rimes sont tellement belles que j'imagine que leur signification l'est aussi.

– Cette sourate est un sévère avertissement qu'Allah adresse à ceux

qui sont médisants avec leurs frères. Dieu nous prévient : ils seront châtiés et rien, pas même la richesse, ne pourra les protéger de sa colère.

– « Médisants » ?

Je ne connais pas ce mot. Et, bien que Thaya Jaan parle anglais pour une fois, ça ne m'aide pas.

– Être médisant, c'est dire du mal des gens derrière leur dos ou révéler des choses les concernant que l'on ne devrait pas révéler, explique Thaya Jaan.

Un frisson me parcourt toute la colonne vertébrale.

– On la revoit encore une fois ?

Je secoue la tête, trop bouleversée pour parler.

Existe-t-il un châtiment spécial pour moi ?

Thaya Jaan poursuit :

– Cette sourate nous rappelle à tous qu'il ne faut pas être méprisant et qu'il faut faire attention à ce que l'on dit.

– Et si on ne l'a pas fait exprès ? Si on l'a fait sans savoir ce qu'on disait ?

J'ai peur de mettre des mots sur les choses.

– Je ne comprends pas. Comment peut-on dire quelque chose par accident ?

À ce moment-là, Mama sort de la cuisine et s'arrête net en voyant ma tête.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-elle à Thaya Jaan.

– Rien. Je viens juste de lui expliquer la signification d'une sourate.

– C'est ma faute, Mama. J'ai fait un sale coup à Emily, j'ai été médisante, et je vais être punie…

Je me tais.

– Attends, attends, me dit Mama. Viens avec moi.

Elle me prend par la main et lance à Thaya Jaan un regard noir quand nous montons les escaliers.

Elle m'emmène dans sa chambre et me fait asseoir près d'elle sur le lit.

– Bon, maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé. Est-ce que Thaya Jaan t'a encore fait des réflexions ?

Je déballe toute l'histoire à propos d'Emily et Soojin, du projet du collège à l'incident dans la cantine. Mama m'écoute très attentivement, m'interrompant de temps en temps pour poser des questions ou me prier de parler moins vite. À la fin, elle me demande :

– Est-ce que tu as fait exprès de révéler le secret d'Emily, pour te venger du fait qu'elle soit devenue copine avec Soojin ?

Je réfléchis un instant.

– Non. Bradley m'énervait, c'est tout.

– Tu voulais peut-être que Bradley ou les autres embêtent Emily ?

– Non.

– Alors, pourquoi le lui avoir dit ?

– Ça m'a échappé, je te promets. Ce n'était pas prémédité. C'est vrai que je n'aime pas trop Emily… Enfin, je ne l'aimais pas, avant, et je crois que j'étais un peu jalouse qu'elle devienne copine avec Soojin. Mais je n'ai jamais voulu lui faire du mal exprès. Je commence à trouver qu'elle n'est pas si nulle que ça. En fait, elle doit être… plutôt sympa.

– Moi, je te crois, dit Mama en dégageant mes cheveux de mon visage et en rajustant le col de mon chemisier, comme elle faisait quand j'étais petite. Tu n'es pas méchante, Amina, tu ne l'as jamais été. Tu as simplement fait une erreur. Ça arrive à tout le monde.

– Peut-être, mais c'est terrible, ce que dit la sourate.

– Quelle sourate ?

– « *Humazah* ».

– Ah, c'est pour ça que tu te mets dans un état pareil ? s'esclaffe Mama. Cette sourate est assez dure, c'est vrai, mais elle n'a rien à voir avec ce que tu as fait, voyons ! Tu n'as pas agi par méchanceté et tu n'as pas non plus essayé de faire courir de faux bruits sur Emily.

– Non, c'est vrai, dis-je, un peu rassurée. Mais qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? Tout le monde m'en veut.

– Demande pardon, demande à Dieu et à tes amies de te pardonner, me conseille simplement Mama d'un ton solennel.

– C'est ce que j'ai fait. J'ai tout de suite dit que je regrettais. Mais elles étaient toujours aussi furieuses après moi, toutes les deux. Soojin était hors d'elle.

Mama hausse les épaules.

– Remarque, ça se comprend qu'elles t'en veuillent. Tu n'éprouverais pas la même chose, toi, si quelqu'un trahissait un de tes secrets ? Comment ça s'est passé quand tu les as revues au collège, hier ?

– Emily m'a ignorée. Quand j'ai voulu lui dire bonjour, elle a fait celle qui n'entendait pas. Alors, je lui ai écrit un très long mot que j'ai glissé dans son vestiaire. Soojin n'était pas là, parce que sa famille était à la cérémonie de naturalisation.

– Ah, déjà ? C'est formidable ! Il faudra que je les félicite, la prochaine fois que je les verrai.

– Oui.

Je ne parle pas du changement de prénom de Soojin. Mama trouverait cette idée géniale. Mais je suis trop triste : Soojin et sa famille vont vivre un grand moment qu'ils ont longtemps attendu, et moi je suis fâchée avec ma meilleure amie. Enfin, si tant est que Soojin me considère encore comme sa meilleure amie.

– Pourquoi tu n'invites pas Soojin et sa famille à venir à la kermesse, la semaine prochaine ? Leur église y avait participé l'année dernière, non ? Ce serait un beau geste. En plus, l'imam Malik et ton père veulent en faire, cette fois encore, un évènement interreligieux.

– Je ne sais pas. Je vais la voir en cours, lundi.

L'idée de me retrouver face à Soojin ou Susan, pour la première fois depuis notre dispute, m'angoisse. Et, comme ma mère m'a rappelé la kermesse, cela signifie que le concours de lecture du Coran approche. Même si je trouve que mes leçons avec Thaya Jaan se passent mieux qu'au début, je ne me sens pas du tout prête à monter sur scène devant des centaines de gens pour réciter une sourate. Et maintenant que je sais ce qu'elle signifie, il n'est pas question que je choisisse la sourate « *Humazah* ». Je serais incapable de la lire jusqu'au bout.

Mama me dévisage d'un air compatissant.

– Si Soojin est vraiment ton amie, elle te pardonnera. Mais sois patiente. Et dis-toi bien que ce n'est pas parce qu'elle se fait de nouvelles amies qu'elle va cesser de t'aimer. Maintenant viens me donner un coup de main. Dans deux heures, tout le monde sera là.

CHAPITRE 19

– Tout a l'air délicieux.

Tante Salma pose le dernier plat fumant sur la table de la salle à manger et recule pour admirer ce magnifique festin. Elle est arrivée la première pour la fête, avec toute sa famille, et elle s'est tout de suite mise au travail. Après avoir enfilé un des tabliers de Mama, elle a rassemblé ses cheveux en chignon, a relevé ses manches, prête à me donner légitimement des ordres, comme ma mère.

– J'espère que c'est aussi bon que beau, dit Mama. Amina, tu peux appeler tout le monde à table ?

Tout à l'heure, Rabiya m'a aidée à intercaler des serviettes entre les belles assiettes en porcelaine que nous distribuons maintenant à tous ceux qui entrent dans la salle à manger. Moustafa verse des sodas ou de l'eau dans des tasses qu'il aligne sur le plan de travail.

Thaya Jaan entre dans la cuisine. Je lui tends une assiette.

– Non, non, dit-il en s'écartant. Que les autres se servent d'abord. Moi, je peux attendre.

– Pas question, Bhai Jaan, vous êtes l'invité d'honneur, je vous en prie, prenez, insiste Mama.

Quand elle est redescendue après notre discussion, je l'ai entendue expliquer à Thaya Jaan pourquoi je m'étais mise dans tous mes états. Elle ne s'est pas réellement excusée, mais je sais qu'elle se sent coupable d'avoir soupçonné mon oncle d'être la cause de mon chagrin.

Quand mon tour arrive, je remplis mon assiette de riz, de *shami kabob*, de lentilles et de poulet au curry. Je fais l'impasse sur le chou-fleur et la salade, mais je pose par-dessus tout ça un naan et descends précautionneusement au sous-sol. Rabiya, Youssouf et les autres enfants sont déjà installés devant la télé avec leur assiette.

Moustafa nous rejoint peu après et se laisse tomber de toute sa hauteur près de notre cousin, sur le canapé défoncé.

– Il n'y a rien de bien, annonce Youssouf après avoir fait le tour de toutes les chaînes.

– Même pas un jeu de basket ? demande Moustafa.

– Oh noooon ! gémit Rabiya.

– Moi je voudrais *Bob l'Éponge*, dit un petit garçon prénommé Jamal, tout en mâchonnant un bout de naan.

– Et si on se racontait des histoires flippantes ? propose Youssouf.

– Ah non, alors ! proteste Rabiya. La dernière fois, j'ai fait des cauchemars pendant je ne sais pas combien de temps.

Je suis d'accord avec elle. Youssouf raconte des histoires vraiment horribles. La pire, c'était celle des mains arrachées à des cadavres dans leurs cercueils. Les mains reprenaient vie et venaient chatouiller les gens jusqu'à ce qu'ils meurent. J'y repense à chaque fois que je passe devant un cimetière.

– Amina, tu te déguises en quoi pour Halloween, cette année ? me demande Rabiya. Moi, je me déguise en paon. Ma mère est en train de me fabriquer une énorme queue en plumes.

Je soupire en me souvenant des grands projets que j'avais avec Soojin pour Halloween.

Est-ce qu'elle voudra encore venir avec moi faire la tournée des maisons pour demander des bonbons ? Ou bien est-ce qu'elle ira avec quelqu'un d'autre ?

– Je t'ai demandé en quoi tu vas te déguiser, Amina, insiste Rabiya.

– J'en sais rien.

– Ah bon ? Pourquoi ? Je croyais que Soojin et toi vous inventiez toujours des super déguisements.

Je reprends en marmonnant :

– Oui, enfin, cette année, on va peut-être se costumer en bouteilles de ketchup et de moutarde.

– Sinon, on pourrait faire quelque chose toutes les deux… par exemple un paon et… Qu'est-ce qui pourrait aller avec un paon ?

Rabiya réfléchit en fronçant tout son visage.

– Un poulet ? propose Youssouf.

– Ou un pirate ? renchérit Moustafa.

Tout le monde me suggère des déguisements plus ridicules les uns que les autres.

– Une brosse à dents, lance Jamal.

J'éclate de rire en regardant les autres tour à tour. Je ne me suis pas sentie aussi légère depuis le déjeuner de la semaine dernière. *Je devrais arrêter de me prendre la tête à propos de Soojin et Emily.* J'essaie de m'imaginer au collège sans elles : je me concentre sur le travail et déjeune en compagnie d'Allison et Margot. J'arriverais peut-être à tenir toute la semaine de cours comme ça, et je passerais mon temps libre avec Rabiya, Dahlia et les autres copines que je vois le week-end. Ça pourrait marcher.

Mais, d'un autre côté, je n'ai jamais passé d'aussi bons moments à l'école que depuis l'arrivée de Soojin à Greendale. Je serais trop malheureuse si nous n'étions plus amies et je ne sais pas comment je survivrais au collège sans elle.

Je vais m'excuser encore une fois et je verrai bien ce qui se passe. Mama m'a assuré que, si Soojin est vraiment ma meilleure amie, elle me pardonnera.

Je ne suis pas sûre que ce soit aussi simple. Mais j'espère qu'elle dit vrai.

CHAPITRE 20

En me retournant dans mon lit, j'entends des voix étouffées devant la porte de ma chambre.

– Ça va aller, dit Baba. Je reviens tout de suite.

Je change de position et tire la couette sur ma tête. Il fait encore nuit. Je sens que ce n'est pas encore le matin.

– La police est déjà là. Malik est dans tous ses états. Il nous a demandé à Hamid et moi de venir immédiatement. Ne t'inquiète pas. Je t'appellerai quand j'en saurai un peu plus.

La police ? Cette fois, je ne dors plus du tout. Le réveil sur ma table de nuit indique en chiffres rouges : 4 :47.

– Sois prudent, hein, dit Mama d'une voix encore ensommeillée.

– Mais oui.

Mon père descend l'escalier, le bruit de ses pas amortis par la moquette. J'entends la porte du garage s'ouvrir et le moteur démarrer.

Je me lève et j'entre dans la chambre de mes parents sur la pointe des pieds.

– Mama ?

– Qu'est-ce que tu fais debout ? Retourne vite te coucher.

Ma mère veut me faire croire que tout va bien, mais ça sonne faux.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je me penche vers elle, comme je faisais quand j'étais petite.

Elle est toute pâle. Elle me regarde, va pour dire quelque chose, puis laisse échapper un profond soupir. J'insiste, affolée :

– Dis-moi !

– Quelqu'un a forcé la porte du Centre islamique pour le saccager. L'imam Malik a demandé à Baba de venir tout de suite.

Je serre les poings.

– Il y a des blessés ?

– Non, Dieu merci, il n'y avait personne quand c'est arrivé.

– Il y aura quand même l'école du dimanche ?

Je ne sais pas pourquoi, mais la première chose qui me vient à l'esprit est que je devais rapporter à Rabiya un livre qu'elle doit lire pour faire une fiche de lecture. En partant de la fête, hier soir, elle l'a oublié près du canapé, au sous-sol.

– Non, pas d'école du dimanche aujourd'hui, répond Mama en tapotant la couette. Viens donc t'allonger à côté de moi.

Je me faufile dans le lit à la place de mon père, qui sent vaguement son eau de Cologne, et je glisse dans un demi-sommeil. Mama se lève peu après pour les prières du matin et j'entends aussi Thaya Jaan qui fait couler l'eau dans la salle de bains. Finalement, je me rendors carrément, jusqu'à ce que la sonnerie stridente du téléphone, près de ma tête, me réveille quelques heures plus tard.

– Allô ? dis-je, après avoir cherché partout le récepteur.

– Amina ? C'est tante Salma. Où est ta mère ?

Je tends le téléphone à Mama et j'écoute leur conversation.

– Il dit que la grande salle est sérieusement endommagée.

Mama chuchote, des trémolos dans la voix. Je vois mentalement le Centre islamique : un lieu communautaire de deux étages qui comprend une grande salle où ont lieu les conférences, les mariages et les fêtes. Au premier, il y a aussi une petite cuisine, un bureau, une bibliothèque, mais Mama ignore dans quel état ils sont. Moi, je suis le plus souvent en haut, dans les salles de classe de l'école du dimanche, qui, d'après ce que ma mère dit à tante Salma, sont couvertes de graffitis. J'essaie d'assimiler ce que j'entends, mais je n'arrive pas à y croire. *Qui pourrait bien vouloir détruire notre beau centre* ? *Dans quel but* ?

– Le pire, c'est la mosquée, continue Mama, en tremblant.

J'imagine le joli dôme doré de la mosquée flanqué de ses minarets qui se dresse à côté du Centre.

– Les pompiers sont arrivés avant qu'elle ne brûle complètement, mais Saleem dit que c'est vraiment un désastre, poursuit Mama. Je

n’arrive pas à le croire, Salma, je n’arrive pas à le croire. À chaque fois que j’entendais parler de ce genre de choses ailleurs, je me disais que ça n’arriverait jamais à Greendale.

Dans le lit de mes parents, je frissonne en entendant le ton anxieux de ma mère à travers la couette en plume sous laquelle je suis enfouie.

– Tu vas y aller, toi, Salma ? interroge Mama. Oui, oui, tu as raison.

Ma mère raccroche et attrape la boîte de mouchoirs en papier posée sur la table de nuit.

– Habille-toi et réveille Moustafa, dit-elle en se mouchant. On va y aller.

CHAPITRE 21

En voyant toutes les voitures de police garées le long de l'allée qui mène au Centre islamique, je me rends compte que tout cela est bien réel et assez terrifiant. Je parierais que Moustafa, assis à l'autre bout du siège de derrière dans notre monospace, entend mon cœur battre sous mon épais manteau. Thaya Jaan a égrené son chapelet pendant tout le trajet.

– Saleem est là, dit Mama en montrant l'entrée principale du bâtiment.

Elle gare la voiture sur le parking presque vide, et nous sortons tous ensemble, traversons la pelouse encore couverte de rosée par ce matin frisquet, pour rejoindre Baba qui est sur les marches en train de pianoter sur son téléphone. Il a l'air surpris de nous voir arriver. Sans un mot, il nous prend dans ses bras, Moustafa et moi, et nous serre pendant un moment qui nous semble très long, avant de relâcher son étreinte. Quand il se met à parler, c'est avec une expression infiniment triste.

– C'est un coup terrible. Nous avons consacré tant d'années de notre vie à construire ce centre. J'ai peint ces murs de mes propres mains et maintenant tout est…

Sa voix se brise et il se tait.

J'ai une boule dans la gorge. Je ne me souviens pas d'avoir déjà vu mon père aussi bouleversé. Comme s'il réalisait, tout à coup, que je suis là, il me sourit.

– Ne t'en fais pas, *geeta*, ça va s'arranger, dit-il en me passant la main dans le dos. Tu aurais dû laisser les enfants à la maison, ajoute-t-il calmement à l'intention de Mama. Ce n'est pas le moment qu'ils viennent ici.

– C'est vrai, répond ma mère, les yeux pleins de larmes, mais je

voulais les avoir près de moi. Moustafa, emmène ta sœur, allez nous attendre dans la voiture.

Moustafa prend les clefs sans protester et je retourne à la voiture avec lui. Nos parents, eux, entrent dans la mosquée pour rejoindre l'imam Malik et l'oncle Hamid.

Nous nous asseyons à l'avant. Les sièges en cuir noir sont déjà froids, je le sens à travers mon jean. Pourtant le moteur n'est éteint que depuis quelques minutes. Moustafa met le contact, enclenche le chauffage, allume la radio. De l'air chaud commence à souffler, mais ça ne change pas grand-chose. Si je claque des dents, ce n'est pas à cause du froid. En plus, la musique pop pleine d'entrain qui sort des haut-parleurs paraît bizarrement déplacée. Moustafa l'éteint et nous attendons sans rien dire. Des millions de questions tournent dans ma tête à propos de ce qui s'est passé, mais je sais que Moustafa n'a pas les réponses et, à voir sa tête, je comprends qu'il vaut mieux que je me taise.

De longues minutes passent et nos parents ne reviennent toujours pas. Mon frère commence à s'agiter. Il se regarde dans le rétroviseur, vérifie sa coiffure, examine un bouton naissant sur son menton, met sa capuche, s'avachit sur le siège et commence à tambouriner sur le volant.

– J'en ai marre d'être là, dit-il enfin. Je vais voir ce qui se passe. Tu viens ?

– Mama nous a dit d'attendre ici.

– Eh ben, attends si tu veux, rétorque-t-il en bondissant hors de la voiture.

Je me dépêche de lui emboîter le pas. J'ai de nouveau la peur au ventre. Nous traversons tous les deux la pelouse au pas de course et montons les marches du bâtiment.

Moustafa ouvre la porte verte sculptée de l'entrée principale. Je retiens mon souffle, comme si j'allais sauter dans l'eau, et j'entre à pas lents dans le hall. Le petit canapé, la table basse où sont étalés les prospectus et les quelques chaises n'ont pas bougé. *C'est peut-être moins grave que je l'ai imaginé* ? Mais nous continuons à avancer dans le hall et, là, ma gorge se serre.

On ne reconnaît plus rien. C'est comme si une tornade était passée par là, soulevant les meubles pour les jeter contre les murs. Les tables et les chaises sont renversées, le sol est jonché de cadres brisés. Je reconnais là les calligraphies offertes récemment au Centre par un peintre marocain. Deux vitrines en bois sont couchées sur le côté et

tous les trésors du monde musulman qu'elles contenaient sont réduits en miettes et éparpillés partout. Sur la scène, le microphone et le podium où j'ai entendu quelques semaines plus tôt un illustrateur de livres pour enfants présenter ses œuvres, sont détruits.

Je parcours la salle des yeux, et quelque chose dans ma poitrine se brise en mille morceaux. Le pire, ce sont les murs : blanc cassé auparavant, ils sont maintenant couverts de gribouillis noirs peints à la bombe. Je déchiffre les slogans haineux écrits en lettres épaisses et tortueuses. Une vilaine écriture qui hurle : *Retournez chez vous ! Terroristes, Enturbannés*, et d'autres insultes tellement horribles que je ferme les yeux de toutes mes forces. Ces mots me blessent profondément, et la peur me saisit quand je me demande qui a pu faire une chose pareille. J'ai la tête qui tourne, j'attrape le bras de Moustafa et je me rends compte que je retiens ma respiration.

– Ça va ? murmure-t-il. On dirait que tu vas vomir.

Je fais oui de la tête mais je lui tiens fermement la main, tandis que nous avançons dans le hall, en passant devant les toilettes. Nous arrivons devant la petite bibliothèque, mon endroit préféré dans le Centre islamique : les livres ont été jetés à bas des étagères et beaucoup sont déchiquetés. Je suis horrifiée, écœurée à l'idée que quelqu'un ait pu saccager le Coran. Les pages ont été arrachées et même piétinées, on dirait. Moustafa marmonne dans sa barbe, et ses yeux qui balaient la grande salle paraissent plus noirs que jamais.

– Viens, on sort d'ici, dit-il. J'en ai assez vu.

Dans la fraîcheur de la nuit, nous prenons de longues bouffées d'air. Quand je m'en sens capable, je demande :

– Qui a pu faire ça ?

– Si seulement je le savais !

La voix de Moustafa est pleine de rage. Il se mord les lèvres.

– Je croyais vous avoir dit de rester dans la voiture, nous lance Baba d'un ton de reproche.

Il est sorti par une porte latérale et vient vers nous.

– Ça durait trop longtemps, on s'inquiétait, répond Moustafa, qui, je le vois, s'efforce de ne pas pleurer.

– Vous êtes entrés ? demande Baba.

– Oui, murmure Moustafa. Les flics savent qui a fait ça ?

– Vous auriez dû nous écouter, dit Baba. Mais bon, il fait trop froid dehors, venez nous attendre à l'intérieur. Nous en avons encore pour

quelques minutes. Par contre, je vous interdis d'entrer dans la mosquée, c'est compris ? C'est trempé, plein de fumée et dans un sale état. En plus, la police cherche encore des indices.

Nous acquiesçons. Aller dans la mosquée et voir encore plus de dégâts est bien la dernière chose dont nous ayons envie, mon frère et moi.

Nous suivons Baba pour rejoindre Mama et Thaya Jaan qui discutent avec oncle Hamid et quelques autres personnes tout juste arrivées. Un peu plus loin, l'imam Malik discute avec un officier de police et une journaliste. Une fourgonnette de la chaîne de télé CHANNEL 7 NEWS est arrivée pendant que nous étions à l'intérieur. Je vois que, sous sa veste de cuir, l'imam Malik a son pyjama écossais, et j'imagine qu'il est parti précipitamment de chez lui dès qu'il a appris ce qui s'était passé.

J'en aurais ri avec Moustafa si tout cela n'était pas aussi dramatique.

– Allons-nous-en, dit Mama d'un air las, en nous voyant. Je n'arrive pas à le croire, ajoute-t-elle l'air ailleurs et sans s'adresser à nous en particulier.

Moi non plus. Je n'ai qu'une envie : me remettre au lit et me réveiller pour me rendre compte que tout cela n'était qu'un mauvais rêve. L'oncle Hamid se racle bruyamment la gorge et ne fait même pas attention à nous, ce qui ne lui ressemble pas du tout.

– Réparer les deux bâtiments, ça va coûter des centaines de milliers de dollars, dit-il en rajustant ses lunettes. Peut-être même plus, s'il s'avère que la charpente a souffert.

– Mais ça aurait pu être bien pire, commente tante Salma. Si cette personne qui passait en voiture n'avait pas remarqué la fumée et si les pompiers n'étaient pas intervenus aussi rapidement, tout aurait brûlé.

– C'est vrai, dit Mama. Il faut s'estimer heureux, mais c'est quand même un coup dur. Une vraie profanation. C'est terrifiant. Je croyais que nous étions bien intégrés dans ce quartier, et maintenant la seule idée que quelqu'un ait voulu…

Ma mère baisse les yeux vers moi et se tait.

Après avoir pris congé de la journaliste, l'imam Malik nous rejoint. Des dizaines d'autres voitures se garent sur le parking, maintenant, et j'ai envie de dire à tous ces gens de retourner chez eux, de ne pas entrer dans le Centre islamique.

L'imam Malik, d'ordinaire si souriant, nous salue d'un air sombre :

– *Assalamou alaykoum*. Quel cauchemar !

– Que dit la police ? demande Mama. Ils savent qui a fait ça ?

– Ils vont ouvrir une enquête, mais il faudra du temps avant qu'on ait la moindre réponse.

– Et s'ils reviennent ?

L'imam Malik me tapote l'épaule.

– Ne t'en fais pas. Les gens qui ont fait cela sont de lamentables lâches. Ils n'oseront pas revenir. Et, quand bien même ils le feraient, nous travaillons avec la police pour mettre en place des mesures de protection supplémentaires.

– Il faut qu'on les retrouve ! lance Moustafa, qui regarde par terre en faisant mine d'avoir quelque chose dans l'œil. Ils ne vont pas s'en tirer comme ça, il faut qu'ils paient pour ce qu'ils ont fait.

– Moi aussi je suis en colère, mais soyons patients, attendons de voir, tempère l'imam d'une voix très calme, en prenant Moustafa par l'épaule. Laissons cela entre les mains de Dieu et celles de la police qui fait de son mieux.

– On a une idée du temps qu'il faudra avant de pouvoir rouvrir le Centre ? demande Mama.

– Des semaines, voire des mois, répond l'imam en secouant tristement la tête.

– Il va falloir informer tous les groupes qu'on a invités aux prochains évènements que tout est annulé, ajoute ma mère.

Le concours de lecture du Coran ! Je redoute cette compétition depuis des semaines, et maintenant qu'on nous en prive je me surprends à souhaiter qu'elle ait lieu. Je revois la joie de tous mes copains à l'idée de manger de la barbe à papa et de jouer au « tombe à l'eau ». Je pense à l'ardeur avec laquelle tout le monde s'y préparait. Je me sens subitement flouée et furieuse.

– Oui, si vous pouviez prévenir tout le monde, ça m'aiderait beaucoup. Ce serait ça de moins à faire pour moi.

L'imam Malik transfère son poids d'un pied sur l'autre, comme si le fardeau qui repose sur ses épaules était trop lourd pour lui.

– Excusez-moi, mais il faut que j'aille parler à tous ceux qui arrivent, ajoute-t-il en posant la main sur sa poitrine, avant de filer.

Nous attendons que nos parents aient fini leurs conversations. Mon estomac se met à gargouiller furieusement et c'est là que je me rends compte que je n'ai rien mangé ce matin. Enfin nous regagnons la voiture. En chemin, je rattrape Moustafa et le tire par la manche.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu sais, j'ai prié pour ne pas avoir à faire le concours de lecture du Coran, dis-je en chuchotant de peur que les autres m'entendent.

– Et alors ?

– Alors… regarde ce qui est arrivé au Centre islamique.

– Quoi ? pouffe Moustafa. Ne sois pas ridicule, ça ne marche pas comme ça. Tu n'y es pour rien, ça va pas, la tête !

Je m'arrête et je cligne rapidement des yeux.

– Écoute, me dit mon frère plus gentiment en s'arrêtant de marcher lui aussi. Est-ce que c'est toi qui as tagué ces murs et mis le feu au bâtiment ?

Je secoue la tête.

– Alors tu n'y es pour rien, d'accord ? Ce sont des salauds qui ont fait ça.

– Tu crois qu'on va les arrêter ?

– J'espère, grommelle Moustafa. C'est vraiment dégueulasse. Qui est-ce qui peut avoir envie de détruire un endroit où les gens se réunissent pour prier et pour apprendre ?

Je préfère ne pas y penser. Je ne veux pas savoir qui a fait ça, ni pourquoi ils ont tout saccagé et ont tagué les murs. Je me contente de prier pour que tout redevienne comme avant, avant cette horrible nuit, avant d'avoir prié pour ne pas faire ce concours, avant d'avoir entendu Thaya Jaan dire ce qu'il pensait de la musique, avant d'avoir tout gâché avec Soojin et Emily. La tristesse qui m'enserre le cœur est tellement énorme qu'elle va bientôt m'étouffer. J'ai peur de ne plus jamais me sentir normale.

CHAPITRE 22

– Monte le son, dit tante Salma à Moustafa en lui tendant la télécommande, les sourcils froncés. Je ne comprends rien de ce qu'ils disent.

Je suis coincée au milieu du canapé, entre oncle Hamid et Mama. Rassemblés devant la télé, dans le séjour, nous attendons le journal de dix-sept heures. Dehors il ne fait pas encore nuit, pourtant, après cette longue matinée au Centre islamique, on a l'impression qu'il est vraiment tard. Je suis bien contente que la maison se soit remplie de nos proches. En rentrant ce matin, nous avons mangé, sans échanger un mot, les restes du dîner d'hier, qui semblait avoir eu lieu des millions d'années plus tôt. Ensuite nous sommes montés pour essayer de dormir un peu. Pelotonnée sous ma couette, je m'efforçais de ne pas entendre le téléphone qui sonnait sans arrêt et me repassais le film de ce que j'avais vu le matin. Les mots « Terroristes » et « Retournez chez vous ! » n'arrêtaient pas de clignoter dans ma tête, et un mélange de sentiments – peur, angoisse, colère – m'embrumait le cerveau. *Je suis chez moi dans ce pays. Où pourrais-je aller ?*

Quelques heures plus tard, Rabiya sonnait à la porte. Elle apportait un énorme saladier blanc couvert de papier d'aluminium, et tante Salma la suivait avec un grand plateau.

– Mets ça dans la cuisine, me dit ma tante, après m'avoir embrassée sur le front.

Je me souvenais que tante Salma préparait toujours des quantités de nourriture quand elle était stressée. Le saladier était plein de riz aux légumes et le plateau, couvert de petits pâtés à la viande.

L'imam Malik est arrivé peu après avec sa famille. Il n'était plus en pyjama mais en jean. En revanche, la tristesse et l'inquiétude n'avaient pas quitté ses yeux. Je le voyais bien, même quand je chatouillais son bébé, la petite Sumaiya, pour la faire éclater de rire : elle se jetait sur

moi et touchait ma joue de ses petits doigts potelés, comme si ce jour était comme les autres jours.

Les adultes se sont installés dans le séjour et ont entamé une longue conversation sur les détails des évènements de la matinée. Ils parlaient d'une voix grave, mais de temps en temps l'un d'eux haussait le ton, sous le coup de la colère. Tout en discutant, ils buvaient le *chai* que Moustafa et moi avions préparé et grignotaient machinalement des petits gâteaux et des fruits secs. Nous traînions tous autour de nos parents, préférant rester là que d'aller jouer au sous-sol comme d'habitude.

Toutes les autres places étant prises, je me suis assise sur le tabouret de piano.

– Chut, ça commence, dit ma tante. Mon frère monte encore le son de la télé.

Tout le monde se tait et regarde la blonde qui apparaît à l'écran, la même journaliste que ce matin. « Nous sommes ici dans le grand Centre islamique de Milwaukee, gravement endommagé par des actes de vandalisme et un incendie volontaire. »

La caméra fait un panoramique sur les dégâts subis par le Centre, avant de pivoter à droite pour montrer la mosquée. Je ne sais pas pourquoi, mais, filmé par cette caméra, le spectacle est encore plus affligeant et presque irréel, un peu comme les images de guerre. J'ai la gorge serrée en voyant l'intérieur de la mosquée, calciné, presque méconnaissable. Les panneaux entourés d'or sont recouverts de suie et le tapis est tout noir. On voit l'imam Malik marcher dans la mosquée en montrant le plafond endommagé par les flammes et parler au commissaire de police, qui est ensuite interviewé à propos de l'incendie volontaire.

– Nous n'avons aucun suspect, pour l'instant, mais nous demandons aux personnes du quartier de nous contacter s'ils ont la moindre information susceptible de nous aider à retrouver les auteurs de ces crimes.

Le commissaire de police, qui se tient avec raideur, s'adresse à la caméra.

Ensuite, la journaliste questionne l'imam Malik sur l'histoire du Centre islamique. Il répond avec des trémolos dans la voix. Et puis, le reportage s'arrête aussi subitement qu'il a commencé. Sans transition, les présentateurs passent à une série de cambriolages commis à l'autre bout de la ville. Moustafa éteint la télé et tout le monde reste assis là, sans rien dire, la mine déconfite.

C'est Thaya Jaan qui rompt le silence :

– La police a pris cela très au sérieux.

Je suis surprise d'entendre sa voix. Même si on voit à son expression qu'il a été choqué par tout ce qui s'est passé, il n'a pas dit grand-chose jusqu'à présent.

– Les musulmans ont plus d'amis que d'ennemis, dans ce pays, dit l'imam Malik. Il y a des gens qui ne comprennent pas l'islam ou qui se trompent sur son compte et qui ont peur de nous. Mais je reçois d'innombrables coups de téléphone de soutien de nos amis et voisins du quartier.

– C'est vrai, renchérit oncle Hamid. Même après un désastre comme celui-ci, je reste convaincu que ce pays est le meilleur qui soit au monde pour un musulman.

Je repense à ce que nous avait dit Baba à propos de Thaya Jaan : qu'il voulait qu'on rentre tous au Pakistan et réprouvait sûrement notre façon de vivre aux États-Unis. Mais curieusement Thaya Jaan acquiesce.

– Il y a beaucoup de choses qui sont bien, ici, en Amérique, déclare-t-il. Et je commence à me dire que vous avez raison.

À un moment, je m'agite sur mon tabouret et mon coude effleure une touche du piano. Nous sommes tellement à cran que ce son fait sursauter tout le monde.

– Tu devrais nous jouer quelque chose, *geeta*, me suggère Baba. Ça nous ferait peut-être du bien.

Je me tourne vers lui, étonnée, et il me regarde d'un air malicieux.

Hésitante, je jette un coup d'œil vers Thaya Jaan pour voir sa réaction. Il ne dit rien, il sourit légèrement. *Baba lui aurait-il déjà parlé de la musique, comme il a promis de le faire* ?

– Vas-y, insiste Mama. Ça nous changera les idées.

Je me retourne pour être face au piano, contente de faire autre chose que rester assise là à écouter ces conversations inquiétantes. Dès que j'effleure du bout des doigts les touches toutes lisses du clavier, une sensation de chaleur et de réconfort s'installe sur mes épaules et gagne mes bras. Je feuillette mes partitions pour trouver les morceaux que j'ai travaillés en cours et je choisis la sonate n° 8 de Beethoven. Je respire un bon coup et commence à jouer, laissant mes émotions passer dans mes doigts.

Au bout de quelques mesures, j'oublie tout et je me sens

ragaillardie, malgré ce qui s'est passé le matin même. Je joue comme si personne n'était là pour m'écouter, en savourant la richesse du son. Et à la fin du morceau, me souvenant que je ne suis pas seule, je me retourne.

La petite Sumaiya pousse un cri de joie et tape un grand coup sur la table basse avec son jouet, avant de m'adresser un généreux sourire édenté et baveux. Les autres ont tous les larmes aux yeux. Même Thaya Jaan.

CHAPITRE 23

La cafétéria du collège est pleine à craquer.

Les gens sont assis sur des chaises alignées devant un micro installé à l'autre bout de la pièce. Debout côte à côte, l'imam Malik et le commissaire de police répondent à tour de rôle aux questions. Baba et oncle Hamid sont assis derrière eux.

Ça me fait un drôle d'effet d'être au collège ce soir alors que j'ai manqué aujourd'hui. Quand elle a vu à quel point j'étais fatiguée, ce matin, ma mère a bien voulu que je reste à la maison. J'avais très mal dormi pendant la nuit, à cause d'un tas de mauvais rêves sur le saccage du Centre islamique. Moustafa aussi est resté à la maison, et nous avons aidé Mama à informer les gens de la réunion qu'elle et plusieurs autres personnes organisent avec des représentants du comté de Milwaukee. Ensuite, j'ai passé tout le reste de la journée à regarder des rediffusions de sitcoms, au point d'en avoir mal à la tête. Maintenant, je me rends compte que, ce soir, je vais rater *The Voice*. Javier, mon candidat favori, va-t-il gagner et revenir la semaine prochaine ?

À la cafétéria, je reconnais plusieurs membres de notre communauté musulmane : Dahlia et ses parents, la famille de Sami, Naima et son mari. Mais il y a plein d'autres gens aussi, comme le pasteur Stevens, le rabbin Weiss, des personnalités locales, le principal et plusieurs profs de mon collège, ainsi que d'autres professeurs du comté. Mrs Barton est assise à côté d'un homme que j'ai déjà vu en photo sur son bureau : c'est son mari. Miss Bixler et M. Nelson sont là aussi. Juste derrière eux, il y a Miss Holly, dont le visage habituellement souriant est tendu, ce soir. Mais quand nos regards se croisent elle m'adresse un sourire compatissant.

Toutes les personnes présentes posent des tas de questions auxquelles le commissaire Jenkins s'efforce de répondre. Il a le visage rouge sous ses cheveux coupés en brosse. On le sent tendu. Je le plains

d'avoir à expliquer des choses aussi inexplicables. Une dame, très élégante dans sa robe africaine à motifs orange et prune et son fichu assorti, se lève, visiblement très en colère.

– Notre Centre est connu pour ses activités centrées sur le quartier : nous travaillons avec des associations caritatives locales et nous avons même un dispensaire gratuit. Nous aidons les gens. Alors je ne comprends pas *pourquoi.* Pourquoi nous faire ça à nous ?

Le commissaire Jenkins se balance d'un pied sur l'autre, rougit encore plus.

– Notre seule explication est qu'il s'agit d'un acte motivé par la haine. Apparemment, aucun membre de la communauté musulmane n'était visé en particulier. L'individu ou les individus qui ont fait cela veulent envoyer un message de peur à tous les musulmans.

Murmure approbateur dans la salle.

Ça a marché. J'ai peur.

Un vieux monsieur aux cheveux gris, vêtu d'un costume, se lève à son tour.

– Avez-vous déjà arrêté des suspects ?

– Non, avoue le commissaire, en s'épongeant le front avec son mouchoir. Nous étudions toutes les pistes et nous vous tiendrons informés.

Mon mal de tête reprend.

– Il nous reste le temps de répondre à une dernière question, une seule, annonce l'imam Malik.

Des dizaines de mains se lèvent. Il désigne du doigt la maman de Sami, qui attend depuis longtemps.

– Je voulais juste savoir comment nous pouvons être sûrs que ça ne recommencera pas. Comment se sentir en sécurité, maintenant ?

D'un signe de tête, l'imam invite le commissaire Jenkins à répondre.

– Avec l'aide des autorités locales, nous allons mettre en place au Centre islamique des mesures de protection supplémentaires, notamment un système d'alarme et de vidéosurveillance plus sophistiqué. Il faut aussi que chacun soit particulièrement vigilant et signale toute activité suspecte.

– Merci, commissaire Jenkins, d'avoir pris le temps de nous parler ce soir, dit l'imam Malik. Applaudissons le commissaire pour sa gentillesse.

Le commissaire lève les mains dès le début des applaudissements.

– Avant de vous quitter, je tenais à vous dire que je suis conscient qu'il s'agit là d'un coup très dur porté à la communauté musulmane de Milwaukee. Je parle au nom de toutes les forces de police, profondément affectées par cet acte haineux. C'est absolument inacceptable et contraire aux valeurs américaines. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter que de tels crimes se reproduisent et pour que justice soit faite.

Les applaudissements redoublent.

– Merci, commissaire, merci pour tout ce que vous faites afin de tirer cette affaire au clair et assurer la sécurité de notre communauté, répète l'imam Malik. Si certains d'entre vous peuvent rester un peu plus longtemps, je voudrais voir avec vous comment nous organiser pour remettre les lieux en état.

Je me frotte les yeux : je commence à avoir sommeil. Je suis assise près de Thaya Jaan, qui pique du nez. Les gens qui étaient massés devant la porte d'entrée s'écartent pour qu'on puisse l'ouvrir. Je cligne des paupières, incrédule, quand je vois entrer Mrs Park, suivie de Mr Park et de Soojin. Ils sont accompagnés d'un homme blond de grande taille.

Ma mère, assise près de l'entrée, se lève d'un bond pour les saluer. Elle embrasse Soojin et sa mère et serre la main des autres. Moi, je reste clouée sur ma chaise, sans savoir que faire. *Soojin va-t-elle vouloir me parler* ? Je suis toujours assise là, indécise, lorsque Mama nous fait signe de venir, à Thaya Jaan et moi.

– Bonjour, ma petite Amina, me dit Mrs Park. Nous sommes vraiment navrés de ce qui a été fait à la mosquée.

– Nous aurions voulu venir plus tôt pour vous apporter notre soutien, ajoute Mr Park, mais nous avons été retardés, au restaurant.

– Merci beaucoup.

Je les embrasse tous les deux et jette un coup d'œil à Soojin, toujours hésitante sur l'attitude à adopter. Mais elle s'approche de moi et me serre très fort dans ses bras.

– Ça va ? me demande-t-elle, visiblement inquiète. C'est tellement horrible, tellement dingue.

– Ouais.

Je suis si soulagée que j'en ai la gorge serrée. *J'ai l'impression que Soojin est redevenue comme avant.*

– On a vu les images à la télé. Je n'arrive pas à imaginer ce que ça me ferait si un truc pareil arrivait dans notre église.

J'acquiesce.

– Je voulais t'appeler tout de suite pour te le dire.

– Tu aurais dû.

Je marque une pause.

– Je culpabilisais trop de ce qui s'est passé au collège. Je suis vraiment désolée.

– C'est rien, dit Soojin en secouant imperceptiblement la tête comme pour chasser cette pensée.

J'insiste, tout en jouant avec la fermeture à glissière de ma veste :

– Non, ce n'est pas rien. Je n'aurais pas dû dire tout ça sur Emily. Je n'ai pas réfléchi, j'aurais dû faire plus attention et…

– Ne t'inquiète pas pour ça, m'interrompt Soojin. Il y a plus important, maintenant, ajoute-t-elle, en montrant d'un geste tout ce qui nous entoure.

– Mais si, je me suis inquiétée. En même temps que je m'inquiétais pour tout ça.

Puis, pressée d'éclaircir la situation, j'ajoute :

– J'espère que tu peux de nouveau me faire confiance.

Soojin ne répond qu'au bout de quelques secondes :

– Oui, Amina. Je te connais. Je dois m'excuser, moi aussi, de t'avoir crié dessus.

Je hoche la tête, trop soulagée pour parler. À côté de nous, le bel homme blond se présente à Mama et Thaya Jaan.

– Je suis Mark Heller, dit-il avec un sourire qui découvre ses dents parfaites. Je suis venu vous proposer mon aide.

Heller ? *Pas possible* !

Stupéfaite, je m'exclame :

– Vous êtes le papa d'Emily ?

– Oui. Emily a été bouleversée par ce qui s'est passé. Hier soir, elle m'a dit que vous étiez très amies, toutes les deux. J'ai entendu parler de cette réunion et j'ai décidé d'y faire un saut avant de rentrer à la maison.

Il me sourit. Je remarque que ses yeux sont exactement du même

vert que ceux d'Emily.

– Merci, dis-je d'une toute petite voix.

Après tout ce qui s'est passé, Emily a dit qu'on était très amies ?

– C'est le moins que l'on puisse faire, continue Mr Heller. Ce qui s'est passé est révoltant. Dans ce genre de situation, il faut se serrer les coudes.

Murmure approbateur autour de nous.

– J'ai une entreprise de travaux publics, reprend Mr Heller en s'adressant à ma mère. Je voudrais vous offrir mes services pour vous aider à reconstruire votre Centre. Je peux faire les travaux au prix coûtant, en ne vous facturant que les matériaux et la main-d'œuvre.

Je m'écrie :

– Ouah, c'est trop sympa !

La gratitude me fait monter les larmes aux yeux.

– C'est très généreux de votre part, renchérit Mama. Permettez-moi de vous présenter.

Elle essuie une larme, elle aussi. Puis, avec un sourire radieux, elle conduit Mr Heller vers l'imam Malik et Baba. Mr Heller pose une main ferme sur mon épaule en passant.

– Tout va s'arranger, dit-il.

J'approuve d'un signe de tête, le cœur gros de nouveau, mais de bonheur cette fois, pas de tristesse. J'entraîne Soojin, qui a tout écouté, vers deux chaises vides alignées le long du mur.

– Tu as entendu ? J'ai été vraiment vache avec Emily et maintenant… son père est super gentil.

– Emily est une fille bien, Amina. Avant, on pensait qu'elle était comme Julie, parce qu'on la voyait traîner avec elle, c'est tout. Mais en fait elle est…

– Elle est sympa, je sais. Mais j'étais tellement obnubilée par le fait qu'Emily voulait devenir ton amie que je n'ai pas vu qu'elle voulait devenir aussi la mienne.

– T'inquiète, Amina. Je crois qu'elle veut toujours être amie avec toi.

– Tu ne crois pas qu'elle m'en veut encore à mort ?

– Non. On en a reparlé, après. Elle a compris ton petit mot. Et elle ne croit pas que tu aies voulu lui faire du mal, ou quoi que ce soit. Elle

ne t'en veut pas.

J'embrasse de nouveau mon amie, tellement contente qu'elle soit venue. La réunion est terminée et les gens s'attardent pour discuter par petits groupes. Moustafa empile les chaises avec Youssouf pour les ranger. L'imam Malik et Baba discutent avec Mr Heller. *Il a raison*, me dis-je. *Tout va s'arranger. Inch'Allah*.

– Eh, au fait ! Comment ça s'est passé, la prestation de serment ? J'ai oublié de vous féliciter, tes parents et toi.

– C'était super cool ! On était avec tous ces gens venus des quatre coins du monde vivre aux États-Unis.

Soojin me décrit en détail la salle et le déroulement de la cérémonie avant de conclure :

– Alors, voilà, c'est officiel ! On va bientôt fêter ça.

– Et donc… il faut que je t'appelle Susan, maintenant ?

– Euh… pas encore, répond Soojin avec un sourire un peu piteux. Après tout ça, quand il a fallu signer les papiers, je n'ai pas pu me faire à l'idée de ne plus être Soojin. Un peu comme tu disais.

– Alors tu vas rester Soojin ?

– Pour l'instant, oui. Je ne me sens pas encore prête à m'appeler Susan, glousse Soojin. Mais on ne sait jamais. Si ça se trouve, plus tard, j'aurai plutôt envie de m'appeler Natasha !

– Ou Fiona !

– Oh non, pas Fiona. Ça, c'était juste pour faire plaisir à Emily. Je ne me vois pas avec un nom d'ogresse !

Mrs Park s'avance vers nous et nous tend les bras.

– Venez, les filles. Après une journée comme ça, nous avons bien mérité une glace. Amina, j'ai demandé à ta maman : elle est d'accord pour que tu viennes avec nous chez Kopp's.

Miam ! Je prends la main de Mrs Park et j'entraîne Soojin. J'adore la glace, surtout quand je peux mettre mes nappages préférés dessus, mais ce que j'aime encore mieux, c'est l'idée de passer du temps avec celle qui est redevenue ma meilleure amie.

CHAPITRE 24

Avec ses poutres apparentes et ses hauts plafonds à deux pentes la salle fait penser à une caverne ou à une gigantesque grange. À une extrémité s'élève une estrade ornée de patchworks multicolores suspendus de part et d'autre d'une croix dorée géante. Sur la scène, il y a un pupitre flanqué de deux arbres en pot. Devant est posé un bouquet de roses roses et blanches. Par une rangée de hautes fenêtres entrent de grands rectangles de lumière qui éclairent les bancs bien cirés.

Je respire profondément pour essayer d'avoir l'air calme, mais mon cœur cogne à grands coups lorsque je monte les marches de l'estrade où se tient l'imam Malik. Il m'encourage d'un signe de tête et se retire au bout de l'estrade pour me laisser la place derrière le pupitre. Le micro est un peu trop haut pour moi, aussi je le règle pour pouvoir parler dedans. *N'oublie pas de respirer.*

Maintenant, je trouve le courage de jeter un coup d'œil à l'énorme auditoire assis devant moi.

Je connais presque tous ces visages. Mes parents, Moustafa et Thaya Jaan assis d'un côté avec la famille de Rabiya. Derrière eux, Naima et sa famille. Devant, Soojin, la mine réjouie, et le reste de la famille Park. Près de Soojin j'aperçois Emily, Mr Heller et sa femme.

Je souris en dépliant la feuille que j'ai imprimée un peu plus tôt. Je fais comme si je ne voyais pas que mes mains tremblent. Quand mon cerveau parvient à maîtriser leur tremblement, ce sont mes jambes qui se mettent à vaciller, mais ça ne se verra pas : elles sont cachées par le pupitre. *Tu peux le faire. Détends-toi.*

– *Assalamou alaykoum*. Je m'appelle Amina Khokar et je vais réciter pour vous aujourd'hui la sourate intitulée « *Fatiha* ». Mais je voudrais d'abord remercier mon amie Soojin et ses parents, Mr et Mrs Park, pour leur générosité. C'est grâce à eux que notre concours de lecture

du Coran peut avoir lieu à l'église presbytérienne centrale de Milwaukee.

Tout le monde applaudit Mr et Mrs Park qui inclinent la tête. Cette idée d'organiser le concours dans la paroisse de la famille de Soojin m'est venue il y a à peine deux semaines. Soojin a trouvé que c'était génial et on a demandé à ses parents, qui font partie du comité directeur de l'église, de nous y aider. Le comité a approuvé à l'unanimité et même proposé de lever des fonds pour récompenser le lauréat.

L'imam Malik a accepté cette proposition avec beaucoup d'enthousiasme. Et il a été décidé aussi que la kermesse interconfessionnelle se tiendrait sur la pelouse entourant l'église, et qu'à cette occasion on ferait une collecte pour la restauration du Centre et de la mosquée. Même avec l'aide de Mr Heller, il faudra des mois pour les remettre en état, des mois avant que l'on puisse rouvrir. Mon collège a participé au programme de la kermesse, sous la direction de Miss Holly, qui a réuni des groupes d'étudiants et de volontaires de la synagogue locale et de l'église d'Emily. Elle a aussi demandé à une école de musique de monter une scène dehors, où notre orchestre et notre chœur feront la générale du concert de Noël.

– Vous devez saisir la moindre occasion de vous produire devant un public, nous a conseillé Miss Holly.

Et voilà que, quelques semaines plus tard, tout arrive, tout se réalise enfin par ce bel après-midi frais et ensoleillé de novembre.

Je ne reconnais pas ma voix qui résonne dans les haut-parleurs. Je suis la première des quinze élèves ayant remporté les éliminatoires de notre école coranique. Deux autres écoles participantes ont inscrit au concours leurs cinq premiers lauréats. Une semaine plus tôt, à la maison, j'ai enfin avoué à l'imam Malik que je paniquais quand je devais parler devant une foule.

– Est-ce que ça a un rapport avec John Hancock ? m'a-t-il demandé avec un sourire en coin.

– Oui. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

– Tu pourrais passer en premier, m'a-t-il suggéré.

– En premier ? En quoi est-ce que ça m'aiderait ?

– Tu n'auras pas à attendre pendant que les autres passent.

Ensuite, il m'a encouragée à réciter la sourate d'ouverture du Coran. D'abord c'est le premier passage que j'ai appris petite, et en plus, comme je la répète à chaque fois que je prie, je devrais pouvoir la

réciter facilement sans en oublier un seul mot.

– Tu sais, moi aussi j'ai le trac à chaque fois que je parle en public, m'a avoué l'imam Malik.

– Vous ? Mais vous le faites tout le temps !

J'étais sidérée. Chaque semaine, c'est lui qui prêche le vendredi. Il parle aussi tous les dimanches et donne régulièrement des conférences. Et il a toujours l'air très à l'aise, comme si parler devant un auditoire était son passe-temps favori.

– Je sais, m'avait expliqué l'imam Malik. Mais quand même, à chaque fois, avant de commencer, j'ai les mains moites et les nerfs à fleur de peau. J'ai appris à ne pas y faire attention et à me lancer malgré tout. Parce que je sais qu'une fois que j'aurai commencé à parler, tout ira bien.

Maintenant, me voilà debout sur l'estrade en train de regarder attentivement les gens qui se sont réunis pour aider ma communauté. Je commence à avoir la gorge sèche. *Lance-toi, comme a dit l'imam.* J'attends que les applaudissements destinés aux Park s'arrêtent et je continue à parler :

– Sourate « *Al Fatiha* ». « L'ouverture ».

Puis je récite les mots que j'ai appris dès que j'ai été en âge de faire des phrases. Bien que je les aie récités des milliers de fois au cours de ma vie, j'ai travaillé ces dernières semaines avec Thaya Jaan en me concentrant sur la façon d'articuler chaque son selon les règles de la prononciation coranique. Je regarde les lettres arabes sur mon papier et j'imagine qu'il s'agit de notes de musique sur une partition de piano. Ma voix représente les touches et suit les consignes données par les lettres et les autres signes. Ainsi, en utilisant mes cordes vocales comme un instrument de musique, j'avance facilement dans les versets, en hésitant un peu au début, puis en devenant de plus en plus sûre de moi. Tout en récitant, je pense à la signification des mots qui louent Dieu pour ses dons et sa protection et implorent son aide contre l'adversité.

Je finis et descends de l'estrade en hâte, sous les applaudissements, pour regagner ma chaise, entre Soojin et Emily. Mes yeux tombent sur Miss Holly, assise au dernier rang, qui lève le pouce en signe de félicitations.

– Bravo, tu as été incroyable ! chuchote Emily, les yeux brillants.

Je lui souris, surprise par la facilité avec laquelle je considère déjà Emily comme une amie. Le lendemain de la réunion de la communauté où Mr Heller est venu nous faire cette fantastique

proposition, j'étais arrivée au collège bien avant que la cloche sonne et j'avais trouvé Emily dans le gymnase. Je n'avais même pas eu besoin de lui faire les longues excuses que j'avais répétées à la maison : dès qu'elle m'avait vue, comme Soojin, elle m'avait serrée très fort en disant qu'elle était profondément attristée par ce qui s'était passé au Centre islamique. Elle n'avait même pas voulu parler de Justin ou de Bradley, ni m'entendre lui dire combien je regrettais d'avoir trahi son secret. C'était du passé. Je me sentais toujours aussi coupable de ce que j'avais fait, mais je m'étais promis de ne plus jamais trahir la confiance d'un ou d'une amie.

Le candidat suivant est un petit garçon d'à peine sept ou huit ans avec un joli nœud papillon et une grande mèche devant les yeux. Il avance avec assurance vers le pupitre et commence à réciter sa sourate. Je suis interloquée par la puissance de sa voix. À la fin, il salue profondément. Ensuite c'est le tour de Moustafa. Je n'ai pas vu mon frère aussi bien habillé depuis longtemps : pantalon beige, chemise marron, un look très soigné. Il a sa coiffure habituelle, savamment désordonnée, qui tient grâce à une tonne de gel, et il est rasé de frais. J'entends des filles murmurer et je me demande si elles se disent qu'il est mignon.

Moustafa récite un passage du Coran que je ne connais pas. Il a tenu sa promesse et fait ce que l'imam lui avait demandé : après avoir été surpris en flagrant délit de sécher l'école du dimanche, il a pris très au sérieux sa participation au concours de lecture du Coran, travaillant souvent avec Thaya Jaan le soir, une fois que j'étais couchée.

Mais il y a une chose à laquelle je ne m'attendais pas : c'est fou ce que Moustafa ressemble à mon oncle, en plus jeune, quand il parle. Sa voix claire et assurée remplit l'église d'accents lyriques qui me donnent la chair de poule. Peu après qu'il a commencé à parler, je me rends compte que je suis bouche bée, au sens propre du terme. Comme je ne veux pas le faire rire, je m'empresse de fermer la bouche. Lui continue à réciter magistralement ses versets. Son visage est serein et il ne regarde le livre ouvert devant lui que de temps en temps.

Mon frère ne chante jamais devant moi. Jamais. Il s'est pourtant acheté une guitare acoustique l'an dernier, mais c'est plus pour la décoration et pour faire le mec cool en plaquant des accords faciles. J'ai toujours été persuadée que, de nous deux, j'étais la seule à avoir un don pour la musique. Je me suis trompée.

– *Mashallah*, chuchote Baba sur le banc derrière moi. Ça veut dire « ce que Dieu veut », et c'est un compliment.

Je reconnais les phrases de conclusion du passage lu par Moustafa

qui font référence au pardon et à la miséricorde de Dieu. À la fin, il s'incline légèrement, tandis que la salle applaudit à tout rompre. C'est moi qui applaudis le plus fort. *Je détesterais passer après lui.*

La dernière candidate est une fille de Sheboygan. Elle a treize ans et récite tout aussi bien les derniers versets du Coran. Ensuite, tout le monde attend que les juges de chaque école participante désignent le gagnant. On sent une grande tension nerveuse dans l'église. Enfin l'imam Malik remonte sur l'estrade, l'air à la fois enthousiaste et ému. Il annonce d'abord les noms du troisième et du deuxième, deux élèves des autres écoles coraniques, une grande fille qui a un appareil dentaire et le garçon au nœud papillon et à la voix forte. Il va maintenant annoncer qui a la première place. Je retiens mon souffle.

– Et le gagnant, nous le connaissons bien… c'est… Moustafa Khokar.

En me retournant, je vois Baba donner une tape dans le dos de Moustafa, qui lève la tête, sincèrement surpris. Je lui fais un clin d'œil et son visage se fend peu à peu d'un large sourire quand il comprend ce qui lui arrive. Il m'adresse un petit signe et retourne sur l'estrade en secouant la tête comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Mon cœur déborde de fierté lorsque Moustafa serre la main de l'imam Malik et accepte le grand trophée doré surmonté d'un livre ouvert. Puis il prend les billets pour le parc d'attractions, lève l'enveloppe à bout de bras et s'incline en disant merci dans le micro. Mais ensuite, lorsque l'imam Malik lui tend l'argent collecté par le collège, Moustafa se penche de nouveau vers le micro.

– Je voudrais consacrer une partie de cet argent à créer un club de basketball pour les petits au Centre islamique, quand il rouvrira, déclare-t-il.

La foule l'acclame. Il rougit et continue à parler vite, en demandant le silence au public d'un geste de la main :

– Nous l'utiliserons pour acheter des équipements. Je suis sûr que mes amis de l'équipe de Greendale m'aideront à coacher ces débutants.

Plus il avance dans son discours, plus mon frère semble sûr de lui. Je suis prête à parier que son équipe et lui auront un énorme succès.

CHAPITRE 25

– Vas-y ! Tire de toutes tes forces ! Tu peux… SPLASH ! Le petit tabouret sur lequel l'imam Malik est assis bascule et il tombe dans l'eau. En sortant, il crachote et grelotte malgré sa combinaison et son masque de plongée. Sami danse autour de lui pour le narguer.

– Ouais ! jubile-t-il. Je vous ai eu !

– Il est trop sympa, l'imam ! s'enthousiasme Soojin.

Elle est là, avec Rabiya et Dahlia.

– C'est vrai, tu as de la chance de faire partie d'une communauté aussi géniale, ajoute Emily.

– Mais vous, c'est pareil, dis-je en regardant autour de moi les gens de différentes confessions qui se sont réunis. La kermesse se tient sur l'immense pelouse qui entoure l'église. Il y a une douzaine de stands tenus par des parents ou des amis. Justin et sa mère s'occupent du jeu de massacre. J'aperçois Bradley qui remet des prix aux gagnants du jeu de tir au panier.

Moustafa et Youssouf sont avec Baba en train de se régaler de barbecue coréen servi sur des assiettes en carton. En plus de leur épicerie fine dans l'avenue qui longe le parc, les Park ont maintenant un camion-restaurant qu'ils ont amené à la kermesse. Les deux aides de Mr Park ont du mal à tenir la cadence, tellement la file d'attente est longue. Les autres stands de nourriture sont ceux que nous connaissons : les vendeurs de samossas et de kebabs et une grosse machine à barbe à papa. Quelques parents ont installé une longue table pour vendre des gâteaux faits maison, entre autres la maman d'Emily, qui distribue ses biscuits au beurre de cacahuète.

Je surprends Thaya Jaan en train de refuser un kebab pour planter les dents dans un méga cheeseburger. Moustafa a fini par le convertir à la nourriture américaine. Ces dernières semaines, ils sont allés

plusieurs fois manger une pizza tous les deux, tard le soir. Après le concours, Thaya Jaan s'est précipité vers nous, mon frère et moi, en même temps que Mama et Baba pour nous serrer très fort dans ses bras.

– Je suis tellement fier de vous, a-t-il murmuré, en plissant les yeux encore plus que d'habitude.

– J'espère que vous avez pensé à remercier Thaya Jaan pour tout le travail qu'il a fait avec vous, nous a aussitôt demandé Mama.

– Pas la peine, a dit Thaya Jaan. J'ai autant appris avec eux qu'ils ont appris avec moi.

Il a mis ses deux mains sur les épaules de Baba, avant d'ajouter :

– Vous avez très bien élevé ces enfants.

Mon père s'est rengorgé un tout petit peu et j'ai compris tout ce que cette remarque signifiait pour lui.

Sur la grande scène installée en face des stands de nourriture, le groupe de jazz du lycée de Greendale se met à jouer des airs connus. Je reconnais un des copains de Moustafa au saxophone alto et un garçon de son équipe de basket à la guitare basse. Sur le côté de la scène, Miss Holly discute avec le prof de musique du lycée. Après ce sera au tour des sixièmes de répéter pour leur concert *À pleins tubes*. Les musiciens et les choristes sont allongés sur l'herbe en pantalons noirs et hauts blancs en tous genres. Justin porte un bas de survêtement noir et un sweat-shirt blanc déjà couvert de brins d'herbe.

– Viens, dit Soojin en me prenant par la main, on va au château gonflable pendant qu'il n'y a pas trop de monde. Il vaut mieux y aller avant que ce soit l'heure de notre prestation.

Je fais signe à Emily, Rabiya et Dahlia, et nous courons toutes les quatre vers le château géant. Avant d'entrer, je m'arrête et réfléchis, pendant que mes amies enlèvent leurs chaussures.

– Allez-y, je vous rejoins tout de suite.

Je cours trouver Miss Holly et lui chuchote quelque chose à l'oreille. Elle acquiesce avec enthousiasme.

Puis je repars au pas de course vers le château gonflable, j'y entre et je saute. Ça fait des semaines que je n'ai pas eu le cœur aussi léger. Soojin bondit, virevolte, fait la roue. En faisant un grand écart, Rabiya me bouscule et je tombe à la renverse.

Emily tend l'oreille pour entendre l'annonce à peine audible à cause de la pompe à air.

– Je crois que c'est l'heure, dit-elle. Il faut y aller. Je vais chercher ma clarinette.

Elle sort du château, lisse sa robe blanche en laine et rajuste son serre-tête. Soojin remet ses ballerines noires et me regarde.

– Qu'est-ce qui se passe ? Tu as le trac de jouer du piano devant tout le monde ?

– Non, je crois que ça ira.

Je me suis tellement bien entraînée que je pourrais jouer tous ces airs les yeux fermés.

Nous montons sur scène au moment où Miss Holly nous présente et annonce le programme. J'avance et je m'installe au piano. Mes doigts se détendent dès que je les pose sur le clavier. Au signal de Miss Holly, je joue le pot-pourri de chansons et le chœur se met à chanter. En commençant les tubes des années 1960, je me demande si Baba chantonne lui aussi. Quand j'arrive au milieu des tubes des années 1970, Miss Holly s'assied à côté de moi sur le tabouret de piano et se met à jouer, tandis que je me lève d'un bond. J'avance jusqu'au milieu de la scène, je prends le micro en main et le porte à mes lèvres.

Je regarde le public, mais je ne vois qu'un méli-mélo de visages sur fond de ciel bleu. Je fixe mon regard sur un nuage. Quand Miss Holly joue la première note, j'ignore le tremblement de mes jambes, je place ma voix et je m'entends chanter clairement, à mi-voix, les paroles de mon premier solo :

– *I was born by the river in a little tent*… « Je suis née au bord de la rivière, dans une petite tente… »

Quelques applaudissements, des acclamations. Je prends une grande inspiration et je continue, un peu plus fort :

– *And just like that river I've been running ever since*… « Et comme la rivière, depuis ce jour je cours… »

Mes jambes tremblent moins, maintenant, je peux commencer à me balancer légèrement en rythme.

– *It's been a long time, a long time coming*… « Ça fait longtemps, longtemps que j'attends… »

Je commence à distinguer des visages, dans le public. Mama, Baba, Thaya Jaan, tous souriants, et Rabiya qui siffle comme une folle. Puis, subitement au comble du bonheur, je chante à tue-tête ces mots qui correspondent à la réalité, je le sais, à présent :

– *But I know a change is gonna come. Oh yes it will*. « Mais je sais que

les choses vont bientôt changer. Oh oui, les choses vont changer. »

Et je suis prête.

REMERCIEMENTS

Pour écrire *Amina*, j'ai dû trouver ma propre voix, tout le long du chemin, ce qui n'a été possible qu'avec l'aide de plusieurs personnes exceptionnelles. Je suis infiniment reconnaissante à Andrea Menotti – qui est à la fois mon amie et une merveilleuse conteuse – de m'avoir encouragée à me lancer dans la littérature pour la jeunesse et qui a bien voulu demeurer mon guide pendant toutes ces années. Tu es la meilleure, Andrea. J'ai eu la chance que la talentueuse écrivaine Naheed H. Senzai veuille bien lire mon premier jet et me souffler de très bonnes idées. Dès le début, deux jeunes critiques littéraires, Jenna Din et Imaan Shanavas, m'ont donné leur avis avec la plus grande sincérité. Afgen Sheikh m'a énormément soutenue en me relisant après chaque révision, en m'aidant à rédiger les dialogues et en m'encourageant à améliorer mon récit. Mon équipe de critiques – Laura Gehl, Ann McCallum et Joan Waites – a su me dire clairement ce qui manquait au personnage d'Amina pour qu'il prenne toute sa force.

Je tiens à remercier du fond du cœur mon agent, Matthew Elblonk, qui a cru à l'importance de cette histoire et a tout fait pour qu'elle voie le jour. Un grand merci également à mon éditrice, Zaleen Jaffery, qui a défendu le livre, lui donnant sa place dans les innovations du secteur jeunesse. Je suis très fière de faire partie de l'équipe passionnée de Salaam Reads.

Beaucoup d'autres amis très chers – ils se reconnaîtront – m'ont apporté un soutien sans faille en voulant bien prêter l'oreille à mes plaintes et applaudir à mes victoires, et ce jusqu'à la parution du livre. Sans eux, il n'aurait pas vu le jour. Mes parents et mes frères et sœurs m'ont, eux aussi, encouragée à écrire, ma mère surtout, Zahida Khan, qui, dès mon plus jeune âge, m'a transmis son amour des livres et de la lecture. C'est à ses efforts constants que je dois d'être ce que je suis aujourd'hui. Enfin, mon mari, Farrukh, et mes deux fils, Bilal et

Humza, sont mes plus grands fans et ma plus grande source de joie. Merci de m'avoir poussée à poursuivre mes rêves, merci d'avoir été aussi patients et de m'avoir inspirée, jour après jour.